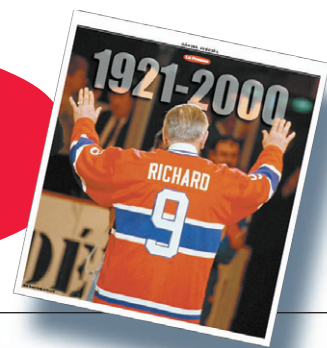




Le Rocket est mort

Photo Roger Saint-Jean, archives La Presse ©

Le héros d'un peuple

GILLES BLANCHARD

Maurice Richard est mort à 17h40 hier au pavillon De Bullion de l'Hôtel-Dieu où il était hospitalisé depuis le 15 mai dernier. Il avait 78 ans.

La nouvelle de sa mort touche tout l'univers du hockey, autant l'Europe que l'Amérique. Il incarnait la détermination, la fougue, le courage, l'essence même de ce sport.

Tous les honneurs lui auront été conférés: il avait partagé la table de la reine Élisabeth et du prince Philip; l'ancienne Tchécoslovaquie l'avait acclamé et inondé de cadeaux précieux; il était Grand Québécois et compagnon de l'Ordre du Canada; il appartenait au Temple de la renommée du hockey et aux panthéons des sports du Canada et du Québec. Il y a deux ans, bouclant enfin la boucle, la Ligue nationale avait créé le trophée Maurice-Richard destiné au meilleur buteur de la saison régulière.

Au pays, des centaines de milliers de Québécois de tous les âges portent aujourd'hui le deuil. Fait remarquable, la plupart d'entre eux n'ont jamais été témoins de ses exploits sportifs et tiennent leur vénération de la tradition familiale.

Le Rocket a annoncé sa retraite le 15 septembre 1960, il y a 40 ans! L'homme et sa légende n'ont cependant jamais cessé de croître aux yeux de ses compatriotes. Le hockeyeur, le numéro 9 aux yeux de feu, avait arraché l'admiration; le retraité — l'arbitre, l'ambassadeur du Canadien, le président d'honneur, le chroniqueur sportif au parler droit, l'idole impressionnante mais attentionnée et toujours disponible — celui-là allait aussi gagner l'affection.

L'idole d'un peuple, titrait fort justement un biographe, Jean-

Marie Pellerin. Pour plusieurs, l'œuvre de Maurice Richard s'inscrit au cœur de la Révolution tranquille et le nom trouve tout naturellement sa place parmi ceux des plus grands, des Félix Leclerc et des René Lévesque.

Le compteur des grandes occasions

Joseph-Henri-Maurice Richard est né le 4 août 1921. Il a porté l'uniforme du Canadien de 1942 à 1960.

Rapide et puissant, comme fasciné par le filet, il n'avait pas d'égal en territoire offensif. Gaucher évoluant à droite, il coupait droit vers le gardien en écartant le défenseur de son bras gauche. Souvent, accroché par un rival ou emporté par l'élan, il allait choir avec la rondelle au fond du but. De l'enclave, du coup droit ou du revers, son tir lourd et rapide hantait les gardiens.

Il allait compter 544 buts en saison régulière et réaliser 33 «tours du chapeau». À sa retraite, le capitaine du Canadien détenait une trentaine de records de la LNH, dont plus de la moitié en matches de séries. Il avait été cinq fois le meilleur buteur de la saison régulière et était devenu le premier hockeyeur de l'histoire à inscrire 50 buts en 50 matches (1944-1945), mais il s'était surtout établi comme l'homme des moments importants, l'homme des éliminatoires: 133 matches, 126 points, 82 buts, 18 buts gagnants, sept «tours du chapeau», dont deux matches de quatre buts et un de cinq.

Le début d'une grande dynastie

Maurice Richard a mené le Canadien à huit conquêtes de la Coupe Stanley, dont cinq d'affilée, mais la plus importante de toutes fut celle du printemps 1944.

Voir **RICHARD** en A2



Photo PC

Graphisme André Rivest

13
pages

Pierre Foglia
Le dernier
des héros
Page A5

Alain de Repentigny
Maurice
et le monde
Page A6

Louise Cousineau
Mon Rocket
depuis toujours
Page A7

Michel Blanchard
Heureux
et vrai
Page A10

Réjean Tremblay
Deux Lions
et une Vierge
Page A11



Maurice Richard 1921-2000

Suite de la une

Le Rocket est mort

LE ROCKET / Suite de la page A1

Montréal n'avait pas vu le précieux trophée depuis 13 ans; le Canadien allait de mal en pis; le hockey vivait.

Blessé l'année précédente, le nouveau venu avait marqué 32 fois en 46 matches réguliers et 12 fois en neuf matches éliminatoires.

L'année suivante, le calendrier régulier était porté à 50 matches et Richard enfilait ses fameux 50 buts. En 1946, il conduisait les siens à une autre Coupe Stanley.

Le hockey était désormais une religion et Maurice Richard, son dieu.

Neuf ans plus tard, le 16 mars 1955, à la suite d'une rixe à Boston, le président Clarence Campbell et l'establishment de la Ligue suspendaient Richard pour les trois derniers matches du calendrier régulier et tous ceux des éliminatoires. Richard dominait alors la liste des meilleurs pointeurs du circuit, un titre qui lui avait toujours échappé et qu'il convoitait.

Vingt-quatre heures plus tard, c'était l'émeute. D'Atwater à Bleury, toutes les vitrines de la rue Sainte-Catherine volaient en éclats et les commerces étaient pillés.

On demanda à Richard d'adresser un message radiophonique à la population afin de calmer les esprits. Il promit de revenir plus fort afin d'aider les siens à gagner d'autres Coupes Stanley.

Maurice Richard devait disputer cinq autres campagnes; il y eut cinq Coupes Stanley!



PHOTO BERNARD BRAULT, La Presse

Georges Durette: «Maurice ne parlait pas beaucoup de sa maladie.»

Des fans et des amis vont fleurir la résidence du quartier Ahuntsic

ÉRIC TROTTIER

Dès l'annonce de sa mort, les fans du Rocket n'ont cessé de défiler devant la résidence de Maurice Richard, rue Péloquin, dans le quartier Ahuntsic.

Un peu comme s'ils se trouvaient face à une icône, les gens parlaient bas. Certains avaient revêtu la chandail numéro 9 du Canadien. Plusieurs ont pris soin d'apporter des fleurs pour les déposer sur les marches du perron du grand joueur de hockey. L'émotion était palpable chez ces gens qui vouent encore, 40 ans après sa retraite du hockey, une admiration sans borne à Maurice Richard.

Dans la grande maison de pierres entourée de conifères, les amis et les membres de la famille ont consolé la compagne du Rocket, Sonia. Là aussi, l'émotion était palpable.

« Mais tout le monde prend ça très sereinement, a confié un ami de longue date du hockeyeur, André Langevin. Même si on vient de perdre un frère, on est tous très heureux qu'il soit libéré de ses souffrances. »

M. Langevin a raconté comment les derniers moments du Rocket se sont déroulés sur son lit d'hôpital. Maurice Richard, qui n'avait pas mangé depuis plusieurs jours, était

dans un état comateux et ne parlait plus: « De temps en temps, il pouvait à peine sourire et ouvrir les yeux... »

Un autre ami du Rocket, l'ancien policier Georges Durette, a dit que Maurice Richard lui avait parlé de sa maladie, il y a trois semaines, en ces termes: « Il m'avait dit: 'J'ai mal dans le corps tous les jours', mais il n'a rien ajouté, parce que Maurice, il ne parlait pas beaucoup de ces choses-là. C'était plutôt un homme courageux. »

« Ça s'est quand même passé de façon si abrupte, poursuit André Langevin, qui fréquentait Maurice Richard depuis 40 ans. Nous

avons souvent de longues conversations, sur tous les sujets, que ce soit politique, économique, sportif. Maurice lisait beaucoup. Il me disait souvent que la violence chez les jeunes le peinait particulièrement, qu'il aurait voulu faire quelque chose pour arrêter ça... »

Malgré cette amitié, jamais le joueur de hockey, reconnu pour être introverti, n'a abordé la question de la mort avec lui. « À mon avis, il n'en a parlé à personne. Mais vous le connaissez comme moi ; c'était le genre de gars qui gardait tout pour lui. Pour comprendre ce qui se passait, il fallait le lire dans ses yeux... »

Rubriques

Arts et spectacles ..	B6 à B10	Monde	A15 à A17
- télévision	B6	Mots croisés	A18, B10 et C8
Bandes dessinées	C7	Mot mystère	C9
Bridge	C10	Petites annonces	C6
Consommation	C12	- immobilier	C6 et C7
Décors	C11	- marchandises	C7 et C8
Éditorial	A19	- emplois	C8
Feuilleton	C8	- automobile	C9 et C10
Étes-vous observateur?	C6	- affaires	C10
Génies en herbe	B10	Politique	A13
Horoscope	C9	Santé	cahier C
La presse d'ailleurs	A17	Sciences	B12
Loteries	A2 et A14	Têtes d'affiche	B11

MÉTÉO

Ciel variable
Max. 17, min. 9
cahier Sports,
page 16



<http://lapresse.infinet.net>

Pour faire le point sur l'actualité



LISEZ LE CAHIER
Plus

CHACQUE **SAMEDI** DANS
La Presse

LOUISE COUSINEAU

Hier matin, certains journalistes massés à la porte de l'Hôtel-Dieu demandaient presque à quelle heure allait mourir Maurice Richard. L'information télévisée est comme ça: l'agonie est analysée, racontée, publique. Le héros ne peut plus vivre en privé l'ultime déchéance. C'est indécent, mais c'est comme ça.

Hier soir, TVA, TQS avaient laissé tomber leur programmation régulière — des films en reprise de toute façon — pour se consacrer à

Maurice Richard et son extraordinaire carrière. Mais la première chaîne de Radio-Canada ne pouvait pas se payer un tel luxe; il y avait le septième match entre Carbo et Casseau. Maurice Richard a fait le bonheur et la fortune de Radio-Canada pendant des années, mais il fallait avoir le câble hier soir pour voir l'émission spéciale concoctée par RDI. Toutefois, on a laissé l'entracte entre les périodes à Bernard Derome pour évoquer le Rocket.

Business is business

Tous les réseaux à l'oeuvre ont fait du travail propre, trouvant souvent les mêmes personnalités pour témoigner de la grandeur de Mau-

rice Richard. TVA avait Pierre Bru-
neau à l'animation, TQS Denis Lé-
vesque, le lecteur du Grand
Journal du soir. Je n'ai vu qu'à
TQS le «monde ordinaire» du pu-
blic. Et des bouquets de fleurs dé-
posés à l'aréna Maurice-Richard,
avec des billets admiratifs.

Gilles Tremblay, un vétéran du Canadien, analysait le génie de Ri-
chard. Il pouvait improviser, donc
il était imprévisible et difficile à
couvrir. Un passionné qui n'a ja-
mais gagné plus de 50 000\$ par an-
née. Quand on zappait à Radio-Ca-
nada hier soir, on savait qu'aucun
joueur n'avait cet amour du hockey
et qu'ils gagnaient tous des fortunes
considérables. Cette soirée fu-
nèbre de la télévision avait lieu un

samedi soir. Dans le temps, c'était
la soirée magique du hockey. Dans
le temps, on ne parlait pas d'ar-
gent.

TVA et TQS ont annoncé des
émissions hommages pour ce soir.
À 19h à TVA, on rediffuse le docu-
mentaire controversé d'il y a deux
mois où on apprend que Richard
avait attaqué le joueur de Boston
avant la bataille où il a atteint le
juge de ligne, ce qui a amené sa
suspension et l'émeute. TQS fera
une émission de deux heures à
compter de 18h, en rediffusant
aussi un documentaire sur Maurice
Richard. Au moment d'écrire ces li-
gnes, Radio-Canada n'avait pas
manifesté ses intentions pour au-
jourd'hui.

La Presse

Renseignements : (514) 285-7272
Abonnement : (514) 285-6911
Télécopieur pour abonnement : (514) 285-7039
Lundi au vendredi de 6 h 30 à 17 h 30
Samedi de 7 h à midi
Dimanche de 7 h à 11 h
Rédaction : (514) 285-7070
Promotion : (514) 285-7100
Les petites annonces : (514) 285-7111
Télécopieur : (514) 848-6287
Lundi au vendredi de 8 h 00 à 17 h 30
Décès, remerciements : (514) 285-6816
Lundi au vendredi de 8 h 30 à 17 h 30
Grandes annonces
Détailants : (514) 285-6931
National, TéléPlus : (514) 285-7306
Carrières et professions,
Nominations : (514) 285-7320
Comptabilité
Grandes annonces : (514) 285-6892
Les petites annonces : (514) 285-6900

La Presse est publiée par: La Presse, Ltée,
7, rue Saint-Jacques, Montréal H2Y 1K9.
<http://lapresse.infinet.net>
Seule la Presse Canadienne est autorisée à diffuser
les informations de La Presse et celles des services
de la Presse Associée et de Reuters. Tous droits de
reproduction des informations particulières à
La Presse sont également réservés.
Envois de publication canadienne -
Contrat de vente numéro 0531650
Port de retour garanti. (USP5003692)
Champlain N.Y. 12919-1518.

LOTERIES

La quotidienne
à trois chiffres : **256**
à quatre chiffres : **7958**
6/49: **11 14 18 27 30 42 Compl. 22**
Extra: **2 6 9 3 1 0**

NOTE AUX LECTEURS

■ En raison de la mort hier soir du célèbre
N° 9 du Canadien, La Presse consacre
aujourd'hui, en plus du cahier spécial de 24
pages à l'intérieur du journal, les 12
premières pages de son cahier A à Maurice
Richard.
Pour ce faire, les chroniques et les
rubriques qui paraissent habituellement
dans ce numéro dominical ont été reportées.
Il s'agit entre autres de la chronique de
Stéphane Laporte, de Richard Chartier
(Oxygène), Pierre Gingras (Dimanche,
dans le jardin); de l'Atlas du XX^e siècle, et
du billet à la une de Richard Hétu, notre
collaborateur à New York.
Enfin, la page d'opinions de nos lecteurs,
À votre tour, fait place exceptionnellement à
l'éditorial en A19.

DEMAIN DANS LA PRESSE



Un autre utilitaire

■ À compter du mois prochain, l'Escape de
Ford viendra rouler dans les plates-bandes
des Honda CR-V, Subaru Forester et Suzuki
Grand Vitara, qui rencontrent beaucoup de
succès au pays (les ventes dans ce créneau
étaient en hausse de 13 % en avril). Notre
collaborateur Éric LeFrançois a assisté à
l'avant-première de l'Escape et s'interroge à
la fois sur la stratégie de mise en marché de
Ford au Canada et les motivations des
acheteurs à se procurer des véhicules
utilitaires. À lire demain dans le cahier Auto.

QUESTION DU JOUR

La Presse
Service Liaison
Vous voulez vous faire entendre?
Répondez à la question du jour:
— par téléphone, en composant le 514-285-7333;
— par Internet : <http://lapresse.infinet.net>

**Croyez-vous que Maurice Richard a été
la personnalité la plus marquante
de notre histoire?**

La fin de l'aventure des Expos approche. Croyez-
vous que tout a été tenté pour sauver la conces-
sion?
À cette question posée hier, le pourcentage des
réponses obtenues a été:

**Oui: 25 %
Non: 75 %**

NDLR: Ce sondage maison sert uniquement à prendre le
puls de nos lecteurs et n'a aucune prétention scientifique.

Maurice Richard 1921-2000



Sonia Raymond et Maurice Richard en janvier 1999 à Tampa (Floride), lors du dévoilement du trophée Maurice-Richard, attribué au meilleur buteur de l'année dans la Ligue nationale.

Chapelle ardente au Centre Molson

ALEXANDRE PRATT

Le grand public pourra rendre un dernier hommage à Maurice Richard demain ou mardi, alors que sa dépouille sera exposée en chapelle ardente dans l'amphithéâtre du Centre Molson.

La direction du Canadien se charge de l'organisation des cérémonies funéraires et elle fera connaître cet après-midi l'horaire exact des événements des prochains jours. L'agent et ami de Maurice Richard, Jean Roy, a indiqué hier soir que le deuil s'étendra sur trois journées.

Une première soirée permettra à la famille ainsi qu'aux amis du Rocket de se recueillir en privé au salon funéraire où il sera exposé. Le lendemain, c'est toute la population québécoise qui pourra lui rendre hommage au Centre Molson. « Nous cherchions l'endroit le plus rassembleur et ça semble être le lieu tout indiqué pour un tel homme », a déclaré hier soir le président du Canadien, Pierre Boivin. Les cérémonies devraient prendre fin le troisième jour avec des funérailles officielles à la basilique Notre-Dame de Montréal. Le cortège funèbre partira du Vieux-Montréal et prendra fin au cimetière de Saint-Laurent, où le Rocket sera mis en terre.

« C'était un grand citoyen, un homme simple et proche de son public, a raconté Pierre Boivin. Il était généreux de son temps et toujours complice avec ses partisans, surtout les jeunes. Nous voulons donc que les gens du grand public puissent le rencontrer une dernière fois. »

M. Boivin n'a pas hésité à qualifier Maurice Richard de meilleur joueur de hockey de tous les temps. « Je ne pense pas qu'il y en aura un autre aussi important que lui pour la société québécoise. J'ai été choyé d'avoir pu le côtoyer au cours de la dernière année à titre de président du Canadien, mais ma relation remonte à plusieurs décennies, au premier match que j'ai vu à l'ancien Forum. J'étais trop jeune pour me le rappeler aujourd'hui, mais je sais qu'il a fait vivre des moments extraordinaires à ses partisans. Il était également très impliqué dans les oeuvres de charité, il possédait une ardeur qui se transmettait aux gens qui l'entouraient. »

Le président du Canadien entraîné avec lui une photo en noir et blanc du 500^e but du Rocket. « Dans mon bureau, j'ai tout un mur d'anciennes photos de l'équipe, et je peux vous dire qu'il y en a beaucoup de M. Richard. C'est un jour triste pour la grande famille du Canadien. »

« Je l'aimais. Je l'aime. Je l'aimerai toujours! »

—Sonia Raymond, conjointe de Maurice Richard

ANDRÉ TRUELLE

Sonia Raymond, conjointe de Maurice Richard, était en larmes hier en début de soirée, alors qu'elle était avec les enfants de Maurice au foyer familial, dans le nord de Montréal.

« Je l'aimais. Je l'aime. Je l'aimerai toujours !

« J'aurais tant de choses à dire... mais je suis trop émue. J'ai connu tant de belles journées avec lui. Depuis cinq ans. Non, depuis cinq ans et demi. Et cette demie est importante, je vous le dis.

« Pour l'instant, j'aimerais demander aux gens des médias, au public, de nous laisser quelque répit. De nous laisser vivre notre deuil. De réaliser ensemble, ses fils et moi, qu'il est vraiment parti.

Après nous collaborerons. »

Au nom de ses frères et soeurs, Maurice fils a bien voulu au profit des lecteurs de *La Presse*, où son père a signé pendant 15 ans une chronique hebdomadaire, répondre à quelques questions. « Depuis deux ans, sa qualité de vie n'était plus la même, a-t-il dit. Lui qui aimait la pêche, le tennis, ne se sentait plus en mesure de les pratiquer.

« Mon père ne nous parlait pas beaucoup de ses opinions. C'est en

lisant sa chronique, publiée pendant longtemps le dimanche, et plus récemment le lundi, que nous apprenions ce qu'il pensait vraiment de tel ou tel sujet.

« Mais depuis quelques mois surtout, il avait pris un petit coup de vieux. Les deux dernières semaines ont été particulièrement pénibles. Nous le voyions diminuer de jour en jour, ce qui nous préparait à l'inévitable.

« Sa mort, il faut le reconnaître, est un soulagement pour nous tous. Mais surtout pour lui.

« Comme je l'ai dit tantôt au point de presse devant l'hôpital, nous tenons à remercier les médecins et le personnel de l'Hôtel-Dieu pour les bons soins dont ils ont su entourer mon père pendant les derniers jours de sa vie. »

Des fleurs au pied de sa statue

ANDRÉ DUCHESNE

En apprenant la mort de Maurice Richard hier soir, Monique et Réal McMurray sont partis de Saint-Timothée, près de Valleyfield, pour venir déposer une gerbe de fleurs au pied de la statue du Rocket, érigée en face de l'entrée principale de l'aréna Maurice-Richard.

Ils n'étaient pas les seuls. Vers 23 h 15 hier, une dizaine de bouquets avaient été déposés au pied de l'énorme sculpture de bronze représentant le légendaire numéro 9 en pleine action.

On y apercevait aussi une chandelle, un rouleau de ruban adhésif blanc (servant à enrober la palette des bâtons de hockey), un gros numéro 9 découpé dans un morceau de carton et des hommages écrits en mémoire du Rocket tels : « Je me souviens. Je me souviendrai toujours » et « À Dieu mon grand. On t'aime. »

« Je trouve tout cela très touchant. Il y a beaucoup de respect dans ces hommages », indique Mme McMurray. Dans son esprit, l'aillier droit de la Punch Line représente sa jeunesse.

Jacques Martineau, gérant du petit musée en l'honneur du Rocket et de la boutique se trouvant à l'intérieur de l'aréna, a quant à lui eu l'idée d'aller ouvrir les portes vers 20 h 30. « J'avais fermé à 18 h comme d'ordinaire un samedi, mais je suis revenu par sympathie à son égard. J'ai été surpris de voir autant de gens près de la statue », raconte-t-il.

Rencontré en toute fin de soirée, M. Martineau avait déjà vendu une trentaine d'articles autographiés de la main du Rocket, tels des photographies laminées, des rondelles et des cartes de collection.

Sylvain Boisjoli, de Longueuil, et Francine Picard, de Montréal, venaient justement de conclure l'achat d'une photo de Maurice Richard. « Pour moi, il représentait la combativité, la détermination. C'était un homme humble et simple, qui a eu un impact social et politique au Québec », croit M. Boisjoli.

Un jeune couple de Montréalais, Cathy St-Onge et Pierre-Luc Dupuis, s'est également arrêté par curiosité à l'aréna. Ils en ont profité pour visiter le musée. « Sa mort me fait quelque chose. Même si on ne l'a pas vu jouer, on l'admirait », glisse Cathy.

Un peu plus loin, Diane Laporte



PHOTOS ÉRIC ST-PIERRE, La Presse ©

Hier soir, au pied de la statue érigée en face de l'entrée principale de l'aréna : des bouquets de fleurs, des mots d'au revoir, une rondelle de ruban adhésif, une chandelle.

et sa fille Valéry circulaient tranquillement entre les étalages, scrutant tous les objets en vente. Les larmes aux yeux, Mme Laporte, habituée de la boutique et du musée, avait peine à s'exprimer.

« J'ai pleuré toute la soirée, dit-elle. Quand mes parents sont morts l'an dernier, je leur ai fait une prière leur demandant d'avoir la chance de rencontrer Maurice Richard au moins une fois dans ma vie. Mon voeu s'est réalisé quelques mois plus tard. »

Un employé de la boutique a

pris en photo Mme Laporte accompagnée de son idole. « Quand Maurice m'a prise par la taille, j'ai eu l'impression que c'était mon père qui m'enlaçait », raconte-t-elle.

Aujourd'hui, la précieuse photo trône derrière le comptoir de la boutique de souvenirs de l'aréna. On y aperçoit une Diane Laporte rayonnante, aux côtés d'un Maurice Richard tout aussi souriant.

« Je crois que c'est le plus beau souvenir de ma vie. »

Emporté par une insuffisance respiratoire

RAYMOND GERVAIS et ANDRÉ DUCHESNE

Maurice Rocket Richard est mort en fin d'après-midi hier, à l'âge de 78 ans, d'une insuffisance respiratoire d'origine multifactorielle, imputable à un cancer de l'abdomen.

Hospitalisée depuis le 10 mai dernier à l'Hôtel-Dieu de Montréal, l'ex-vedette du Canadien a vu son état se détériorer rapidement vendredi soir. Maurice Richard a alors été victime d'une chute de pression artérielle qui a provoqué des problèmes respiratoires.

Même si tout le monde s'attendait au pire depuis quelques jours, la nouvelle est tombée comme un coup de massue sur la métropole qui a vibré au rythme des exploits du célèbre numéro 9, réalisés durant les années 40 et 50.

Faisant le pied de grue depuis des heures, voire des jours devant l'Hôtel-Dieu, la meute de journalistes, photographes et caméramans s'est rapidement attroupée hier vers 19 h 25 autour du Dr André Robidoux, chef du département de chirurgie du CHUM, qui a fait

l'annonce officielle du décès survenu à 17 h 40.

Déjà, les stations de télévision avaient suspendu leur programmation régulière et diffusaient des émissions spéciales. À la radio, les animateurs multipliaient les entrevues avec des anciens coéquipiers du grand Rocket ou des gens proches du Canadien qui lui rendaient hommage avec une vive émotion.

Hier soir, après l'annonce du décès, plusieurs Montréalais sont venus déposer des fleurs sur le trottoir de la rue Saint-Urbain, en face de l'Hôtel-Dieu où leur idole de jeunesse a rendu son dernier soupir.

Profond coma

Après avoir constaté que l'état de santé de M. Richard déclinait vendredi soir, ses médecins ont décidé de lui administrer une médication par voie intraveineuse. Le médicament a agi mais a plongé le patient dans un profond coma dans lequel il est demeuré jusqu'à sa mort.

Le Dr Robidoux a expliqué que tout avait été mis en oeuvre pour sauver la vie de Maurice Richard durant les mois qui ont suivi l'apparition de la maladie.

Le visage grave, le médecin a ajouté que

Maurice Richard n'était pas atteint d'un cancer généralisé. Son cancer diagnostiqué il y a deux ans était localisé à l'abdomen. Il y a deux semaines, le Rocket a fait une rechute et une « extension locale du cancer » a amené des complications.

« M. Richard a été très bien soulagé de sa douleur au cours des derniers jours. Il n'avait aucune douleur manifeste », a assuré le Dr Robidoux. Deux des fils de Maurice Richard, Maurice et Normand, ont d'ailleurs exprimé leurs remerciements à l'endroit du personnel de l'hôpital.

Forte constitution

Hier matin, lors d'un point de presse, Charles Meunier, directeur des communications du CHUM, précisait que l'état de santé du Rocket s'était aggravé en soirée, mais contre toute attente, s'était stabilisé durant la nuit. Son pouls s'était amélioré ainsi que sa respiration.

Ses médecins ont expliqué hier matin que la forte constitution du Rocket était à l'origine de ce regain d'énergie. « On pouvait sentir que le Rocket s'accrochait à la vie », a déclaré M. Meunier.

S'accrocher, Maurice Richard connaissait

ça. Jamais les amateurs de hockey âgés de plus de 50 ans n'ont vu le Rocket jeter l'éponge durant les 18 années où il a joué. Souffrant également de la maladie de Parkinson et d'arthrose, Maurice Richard a poursuivi le combat jusqu'à la fin, comme lorsqu'il jouait au hockey.

Vendredi soir, un des ses fils a dit aux médecins du CHUM : « Mon père est en train de jouer une quatrième période et il n'est pas dit qu'il n'en jouera pas une cinquième. »

Avec le public

Dans une courte déclaration faite à la suite des propos du Dr Robidoux, le fils aîné de Maurice Richard, Maurice Jr, a déclaré que la famille avait décidé de « partager le deuil avec le public ». « Le public a aimé notre père et on lui doit quelque chose », a-t-il ajouté.

Collaborateur de longue date aux pages sportives de *La Presse*, le Rocket avait signé sa dernière chronique le 15 mai dernier. Notre confrère André Trudelle, qui rédigeait les textes à partir des commentaires recueillis auprès du Rocket, a confié que ce dernier était ébranlé lors de leur dernière conversation, le 14 mai, sachant qu'il devait se présenter à l'hôpital pour y subir des examens.



Maurice Richard 1921-2000

Héros de son peuple malgré lui

GERALD LeBLANC

« Le nationalisme canadien-français paraît s'être réfugié dans le hockey », écrivait André Laurendeau au lendemain de l'émeute provoquée, en 1955, par la suspension de Maurice Richard au début des séries éliminatoires.

La ferveur nationaliste qui commençait à embraser le Québec avait en effet sauté sur cet incident qui contenait tous les ingrédients requis pour la fabrication d'un mythe national.

Clarence Campbell, un boss anglophone, venait de punir lâchement Maurice Richard, l'idole du peuple francophone. Un parfait exemple de l'infâme carcan dont on voulait sortir le Québec !

Ce mythe de porte-étendard de la cause nationale s'est cependant édifié sans que le hockeyeur ne comprenne trop bien et, surtout, ne contribue à sa propre transformation en demi-dieu national.

Sans fausse modestie, le Rocket se disait toujours étonné de nous voir le hisser dans la loge des géants nationaux, tantôt avec Félix Leclerc tantôt avec Paul-Émile Borduas et tantôt avec le frère Marie-Victorin.

« Compter des buts », c'était son seul but, rappelait-il quand on voulait l'entraîner sur la grande patinoire nationale. Comme ses camarades francophones, il s'était empressé d'apprendre l'anglais, la langue de travail au hockey comme dans les autres grandes entreprises du continent.

Il évoluait à Montréal, certes, mais aussi à Toronto, Boston, Detroit, Chicago et New York, dans une ligue dirigée par les Anglo-Canadiens et les Américains.

Toe Blake et Elmer Lach, les compagnons de Richard sur la



PHOTOTHÈQUE, la Presse ©

Même si Clarence Campbell, le boss anglophone de la LNH, l'avait « puni » en 1955, Maurice Richard a tenu à assister à ses funérailles le 24 juin 1984.

Punch Line, ses entraîneurs et ses patrons étaient anglophones tout comme la moitié de ses chauds partisans. Ce sont eux qui l'ont surnommé non pas fusée, mais Rocket et qui ont créé le slogan des « Flying Frenchmen ».

Cinquante ans plus tard, non

seulement *The Gazette* de Montréal mais tous les journaux du Canada anglais ont annoncé à la une, avec une photo d'époque, que le cancer avait rattrapé le « Flying Frenchman ».

Maurice Richard vivait en son temps, celui du partage centenaire de l'autorité : Montréal et les affai-

res aux anglophones, l'école et les hôpitaux à l'Église, la province et l'Assemblée nationale aux notables francophones.

Quand Henri s'est séparé de sa compagne Lise, le grand frère lui a fait comprendre que ça ne se faisait pas et le petit frère a repris le droit chemin tracé par l'Église.



PHOTOTHÈQUE, la Presse ©

En mai 1999, Jean Chrétien et Lucien Bouchard ont rendu hommage à Maurice Richard lors d'une soirée en son honneur au cabaret du Casino de Montréal. Ce soir-là, les deux chefs ont oublié un moment leurs différends par respect pour le Rocket.

Une puissante source d'inspiration, dit Lucien Bouchard

La Presse

Le premier ministre québécois, Lucien Bouchard, a exprimé sa « profonde tristesse » à la suite de mort de Maurice Richard, soulignant la détermination manifestée par le Rocket au cours de son ultime combat.

« Avec un courage exemplaire et son habituelle combativité, Maurice Richard a livré le dernier match de sa vie. Pour les jeunes manières de rondelles de toute une époque, Maurice Richard était une puissante source d'inspiration, un modèle à suivre », a dit le premier ministre dans un communiqué diffusé en soirée.

« Sa propension à donner le meilleur de lui-même et à se dépasser, sa force de caractère, ses remarquables capacités physiques ont fait de lui un athlète accompli et adulé des amateurs de notre sport national. »

Soulignant la personnalité attachante et la générosité de Maurice Richard, le premier ministre a rappelé le désir de vaincre du célèbre numéro neuf, « un travailleur infatigable », a-t-il dit. « Habile et déterminé, c'était à tous égards un coéquipier indispensable mais aussi, de ce fait, un adversaire redoutable. Ses performances ont d'ailleurs eu des échos bien des années après qu'il eut pris sa retraite. »

« Maintes fois honoré dans le domaine du sport et dans la société en général, nous aurons au moins eu la chance de lui exprimer notre admiration à plusieurs reprises de son vivant », a conclu M. Bouchard, offrant ses condoléances et celles du gouvernement du Québec à la famille de M. Richard de même qu'à toutes les admiratrices et les admirateurs de ce « héros québécois ».

Jean Chrétien : « Il a incarné la plus pure tradition du hockey »

La Presse

Exprimant sa tristesse à l'occasion de la mort de Maurice Richard, le premier ministre du Canada, Jean Chrétien, s'est attardé aux qualités athlétiques de l'ancien numéro neuf du Canadien.

« Maurice Richard restera à jamais celui qui a défini puis incarné la plus pure tradition du hockey, a dit M. Chrétien par voie de communiqué. Comme marqueur, il a établi des normes qui demeurent encore aujourd'hui le critère de l'excellence et de la renommée dans la Ligue nationale. »

« Mais ce qui le distinguait vraiment, ce qui faisait de lui un héros pour les amateurs de hockey, c'était son intensité extraordinaire. Il jouait avec beaucoup d'émotion et

de panache et était animé par un désir de vaincre sans égal. »

Le premier ministre a noté « l'adresse et l'énergie formidables » de Maurice Richard, qui « n'ont pas seulement fait de lui un des plus grands joueurs de hockey de l'histoire, mais l'ont aussi transformé en symbole universel de ce qu'il faut pour être un vrai champion ».

« Le Rocket a enrichi la vie de tous ceux qui ont eu le privilège et le plaisir de le voir jouer et qui, aujourd'hui, sont inondés de souvenirs de ses exploits », a dit M. Chrétien. « Aline et moi lui faisons nos adieux sincères et offrons nos condoléances à sa famille et à ses nombreux, très nombreux amis. »

La méfiance de l'idole

ALAIN DE REPENTIGNY

Maurice Richard était conscient de son incroyable ascendant sur ses compatriotes même s'il trouvait cela exagéré. Il acceptait que l'on rende hommage à l'extraordinaire joueur de hockey — même si les ovations interminables le mettaient mal à l'aise —, mais comprenait mal que l'on veuille faire de lui une sorte de sauveur de la nation. « Je ne suis pas assez instruit pour faire de la politique », avait l'habitude de dire cet homme qui a été honoré aussi bien à Ottawa qu'à Québec et Montréal.

Le Rocket s'est toujours méfié de ceux qui voulaient récupérer à leur profit son immense popularité. Un jour, il m'avait expliqué qu'il avait accepté le poste d'entraîneur-chef des Nordiques parce qu'il était convaincu que ses nouveaux employeurs voyaient en lui un leader et un bon homme de hockey. Puis un bon jour, les Nordiques lui ont demandé de participer à une opération de promotion dans un centre commercial. Ce jour-là, il a douté. Ce fut le début de la fin de sa courte carrière de coach.

Maurice Richard est devenu un héros nationaliste. Mais il s'est toujours gardé de s'aventurer sur le terrain politique où les principaux acteurs auraient fait des bassesses pour l'associer à leur cause. D'élections en référendum, de querelle Québec-Ottawa en crise politique, les politiciens ont souvent été tentés de flirter avec lui. Maurice Duplessis l'avait même invité à joindre les rangs de l'Union nationale. Toujours, le Rocket est demeuré méfiant.

Cela n'a pas empêché fédéralistes et souverainistes d'interpréter les propos du Rocket à leur façon. Il a souvent répété qu'il avait toujours été bien accueilli — léger euphémisme — à Toronto et ailleurs au Canada, ont dit les uns. Il a déjà dit qu'il rêvait d'une équipe de hockey entièrement francophone, mieux encore il a cru que les Nordi-

ques le seraient à leurs débuts, ont répliqué les autres.

Exact.

Le Rocket était un homme fier. Fier de lui et de ses compatriotes. Chaque fois qu'un Québécois se signalait dans quelque sphère d'activité, il insistait pour le féliciter. Mais comme plusieurs personnes de sa génération, Maurice Richard a longtemps qualifié de « Canadiens » les francophones de son pays. Et il a mis du temps à accepter l'arrivée des joueurs européens dans la Ligue nationale de hockey. Il n'avait rien contre eux, au contraire — le Rocket a souvent voyagé en Europe où on l'a accueilli en roi —, mais il voulait protéger les jobs des « Canadiens ».

S'il était nationaliste, le Rocket était aussi fédéraliste. Mais il se tenait loin de ceux qui auraient voulu l'embrigader dans le camp fédéraliste. Il n'a jamais voulu se prononcer publiquement sur le sujet, mais il a été tenté de le faire quand l'accord du lac Meech était en péril. Il aurait alors invité les parties à mettre de l'eau dans leur vin pour en venir à une entente.

Quand la Société Saint-Jean-Baptiste a créé le prix Maurice-Richard en 1979, le Rocket a bien voulu le remettre à Serge Savard. Mais depuis il a refusé de couronner les gagnants de ce prix de peur qu'on l'associe aux visées souverainistes de la SSJB.

Finalement, les politiciens ont compris et accepté la réticence du Rocket à s'afficher en leur compagnie. En mai 1999, Jean Chrétien et Lucien Bouchard lui ont rendu hommage lors d'une soirée en son honneur au cabaret du Casino de Montréal. Les deux premiers ministres sont montés sur scène en même temps, chacun a fait son petit boniment, les gens ont ri et applaudi.

Ce soir-là, les deux chefs ont oublié un moment leurs différends par respect pour Maurice Richard. Le Rocket l'a apprécié.



Le « Rocket » a dû subvenir aux besoins de sa famille en occupant divers emplois lorsqu'il quitta le monde du hockey.

Maurice Richard 1921-2000

Le dernier des héros

Maurice Richard est mort. Le dernier de nos héros. Un héros pas comme les autres. Un héros malgré lui. Presque un malentendu avec la gloire. Comment un homme aussi simple a-t-il pu soulever des passions aussi équivoques ? Engendrer des réactions aussi violentes ? Comment cet homme si crispé, si malhabile, si peu expansif a-t-il pu devenir un héros ?

Maurice Richard est mort. Et le Québec un peu aussi.

Il n'a jamais su qu'il était un héros. Il n'a jamais tutoyé le destin.

Jamais montré la voie, jamais marché devant, jamais dit : suivez-moi. Maurice Richard que le peuple aimait tant n'a jamais défendu la cause du peuple. Il n'avait pas besoin. Il était le peuple. Il était le Québec. Maurice Richard a été, jusqu'au malaise, le Québec des années 50-60. Il était le Québec rude et peu sûr de lui. Il était son coeur immense. Il était son vide de mots. Il était ses terribles silences. Il était ses frustrations. Il était son sombre renfrognement. Il était tout un peuple en sourde colère.

Maurice Richard est mort. Et le Québec un peu aussi.

Il était le dernier de nos héros. Le même Maurice Richard aujour-



Pierre Foglia

d'hui, exactement le même, ne serait pas un héros, il serait Rocket Superstar, il serait Michael Jordan, il serait mondialisé, il jouerait à New York (dans un grand marché !), il ferait des publicités pour Nike, Gatorade et les lunettes Oak-

ley, on le verrait sur des panneaux géants sur toutes les autoroutes du monde.

La légende de Maurice Richard est née dans le Québec des années 50 qui donnait si peu à voir. Un but, même un beau but que l'on voit 32 fois en reprise à la télé, n'entre pas dans la légende, il entre à la vidéothèque. Je n'ai jamais vu le fameux but que Maurice Richard a compté, deux hommes accrochés à son maillot. Mais des gens, qui ne l'ont pas vu non plus, me l'ont magnifiquement raconté 32 fois. Ainsi continuera la légende de Maurice Richard, laissant derrière elle le même sillage fauve.

Maurice Richard est mort et non,

je ne pense pas à la mort de Félix Leclerc auquel on l'a si souvent associé. Curieusement, je pense à la mort toute récente d'Anne Hébert.

Maurice Richard aussi était poète. Il écrivait des poèmes sans mots d'une violence inouïe et d'une véhémence splendeur. Il écrivait sans le savoir, sans le vouloir, il écrivait comme on perd son sang, comme lorsque l'effroi nous réveille la nuit, on ne sait pas pourquoi. Il a dit, à son corps défendant, mais au moment où c'était le plus important de le dire, il a dit la sourde colère d'un peuple.

Maurice Richard est mort et la sourde colère du peuple va s'apaisant.

Vive la vie.

Une porte... signée Riopelle !

RÉJEAN TREMBLAY

Jean-Paul Riopelle attendait Maurice Richard. Dans sa grande maison atelier des Laurentides. Les murs cathédrales de la spacieuse demeure étaient couverts de soleils. Des soleils de toutes les couleurs, toujours des couleurs éclatantes. Riopelle était dans une période ensoleillée de sa vie et toutes ses nuits étaient consacrées à peindre des soleils.

Courbé, la tête couverte d'une chevelure léonine où le blanc et le gris se disputaient chaque mèche épaisse, Riopelle attendait avec une impatience mal dissimulée son visiteur du soir.

Il avait laissé tomber ses soleils pendant quelques nuits pour préparer une fresque monumentale pour honorer ce visiteur pas comme les autres.

Et puis Maurice Richard était entré dans sa maison. Le Rocket avait rencontré Félix Leclerc quelques années auparavant, René Lévesque, le gouverneur général, le Rocket avait rencontré tellement de grands personnages qu'il commençait à être à l'aise quand il se retrouvait devant un autre grand de ce monde.

Mais les grands de ce monde semblaient parler plus vite, précipiter leurs gestes, retrouver un côté enfant quand ils voulaient casser la glace avec le Rocket.

Et Riopelle n'avait pas fait exception. Il avait parlé de ses magni-

fiques Bugatti qu'il avait achetées à satiété pendant ses plus grandes années de gloire en Europe. Il avait parlé de ces actrices et grandes femmes du monde qui avaient assiéé sa sagesse quand il était jeune et beau.

Puis, il avait conduit Maurice Richard dans la partie atelier de la maison. Il lui avait montré fièrement une porte de bois sur laquelle il avait peint tout ce que le hockey et la légende du visiteur avaient inspiré au génie qu'il était.

Ne restait plus qu'à y coller un bâton du Rocket et à demander à Maurice d'apposer ses mains sur le tableau. Riopelle avait pris une bonbonne de peinture et avait tracé le contour des mains du Rocket pour terminer l'oeuvre.

Quand était venu le moment de quitter la maison, Riopelle avait fait un cadeau à son visiteur. La grande fresque peinte sur la porte.

Je n'oublierai jamais le visage de Richard. Dans sa tête, deux questions se bousculaient. D'abord, comment transporter cette porte à la maison ? Et où est-ce que Lucille va installer ça dans notre maison ?

C'est beaucoup plus tard que Richard a pris conscience de la valeur du cadeau que lui avait remis Riopelle.

Quelques mois plus tard, il remettait l'oeuvre à un musée et touchait un généreux reçu pour ses impôts.



Félix Leclerc, Maurice Richard et l'épouse de celui-ci, Lucille Norchet.

PHOTOTHÈQUE , La Presse

Sous le signe des lions

Une rencontre historique entre le Rocket et Félix Leclerc

JEAN BEAUNOYER

Ce matin-là, Félix Leclerc attendait Maurice Richard. La rencontre devait avoir lieu à midi, ce jour d'octobre 1983, et je voyais souvent Félix qui tirait les rideaux de la cuisine pour ne rien rater de l'arrivée du Rocket. Il piaffait d'impatience comme un enfant qui attendait son cadeau de Noël. Il avait préparé cette rencontre en écrivant un poème sur Maurice, intitulé *Il neige*. J'ai eu l'impression que Félix avait mis toute sa jeunesse sur ce bout de papier où il célébrait son héros secret.

Le Rocket est arrivé en compagnie de son agent et ami, Jean Roy. Il avait les bras chargés de cadeaux. Je me suis souvenu du père Noël de mon enfance qui était arrivé chez nous avec un chandail du Ca-

nadien numéro 9, un bâton de hockey et des patins. Cette fois-ci ce n'était pas le père Noël, c'était Maurice Richard lui-même qui arrivait avec un chandail numéro 9, son nom inscrit entre les épaules et un bâton qu'il a signé devant nous. Ce n'était plus moi le petit enfant, c'était Félix, un enfant de 70 ans.

Sans tarder, Maurice Richard, droit comme un arbre, imposant, lui a remis les cadeaux et Félix l'a invité au salon. C'est Félix que je devais interviewer, mais c'est le Rocket que j'observais. Lui aussi était ému de rencontrer un homme qu'il avait toujours admiré. Mon confrère Réjean Tremblay s'était joint à nous et tous les deux, nous étions silencieux, conscients de l'importance de cette rencontre. C'était la rencontre des lions : les deux lions de l'histoire du Québec.

Félix avait préparé un cadeau précieux pour son invité. Il lui a remis le chandail de laine noire qu'il portait lorsqu'il a présenté son premier spectacle à Paris, à Bobino en 1950. Maurice a été touché par ce geste et il y eut subitement un long silence. Wantant alléger l'atmosphère, Maurice suggéra subitement :

« Et si vous nous chantiez une petite tune ? »

À notre grande surprise, Félix refusa la proposition. Il n'avait aucune envie de chanter et préféra faire visiter sa maison à son illustre visiteur. Le photographe de *La Presse* se présenta finalement à la maison de Félix et cherchait un scénario original pour une photo qui allait sûrement passer à l'histoire. N'écoutant aucune suggestion, les deux hommes se sont tout bonnement installés face à face, dans la cuisine et ont retroussé leurs manches pour s'engager dans un duel de tir au poignet. Voilà la photo qui allait sûrement faire époque. Les deux lions avaient trouvé la meilleure image pour illustrer leur force et leur fierté.

Je me souviens qu'on s'était subitement inquiété : allaient-ils tirer du poignet pour vrai ?

« Je me suis rendu compte qu'il avait le bras pas mal raide », m'avait confié Maurice Richard.

Et si Félix Leclerc s'était aventuré à se mesurer au Rocket au tir au poignet ?

« Je l'aurais laissé gagner ! » m'avait dit le Rocket. C'était un secret, évidemment, mais ce jour-là, l'idole de mon enfance avait gagné la bataille des lions.

Roger D. Landry : « Une partie de nous-mêmes nous quitte »

MARTINE ROUX

L'ex-président et éditeur de *La Presse*, Roger D. Landry, garde d'impérissables souvenirs de Maurice Richard. Plus que sa première source d'inspiration alors qu'il jouait dans les ligues junior aux côtés d'Henri Richard et de Dickie Moore, le Rocket a toujours personifié à ses yeux un symbole de dépassement. En 1984, lors des festi-

vités du centième anniversaire de *La Presse*, Roger D. Landry avait d'ailleurs tenu à réunir ce grand Québécois à un autre, un certain Félix...

« Maurice Richard, c'était un exemple, un être qui par sa simplicité et son désir d'aller toujours plus loin a été un grand motivateur, se rappelle M. Landry. Quand *Dimanche Matin* a fermé, on a associé Maurice Richard à *La Presse* et on a développé ensemble d'autres

liens. »

Les Landry, Moore, Lafleur, Béliveau et les frères Richard ont partagé un repas il y a six semaines dans un restaurant du centre-ville, raconte l'ex-éditeur. « Il avait déjà fort mal aux jambes. »

« C'était vraiment un personnage, ajoute-t-il. Comme le frère André ou Jean Drapeau, il a profondément marqué sa génération. C'est une partie de nous-mêmes qui nous quitte. »



PHOTOTHÈQUE La Presse

Riopelle avait peint sur une porte de bois tout ce que le hockey et la légende du Rocket avaient inspiré au génie qu'il était.



Maurice Richard 1921-2000

Maurice et le monde

Directeur des Sports à La Presse, Alain de Repentigny a aidé Maurice Richard à rédiger sa chronique hebdomadaire à quelques reprises au Dimanche-Matin à la fin des années 70, puis à La Presse pendant 10 années au cours desquelles il a eu le plaisir de côtoyer le Rocket.

De tous les records de Maurice Richard, il en est un qui ne sera jamais surpassé : son nombre d'amis. Au hockey, à un tournoi de golf, au restaurant, il y avait toujours quelqu'un pour lui dire : « Aie, Maurice, te souviens-tu, on s'est rencontré à la quincaillerie à l'Abord-à-Plouffe en 1955 ? T'étais avec ton garçon... »

Ça se terminait habituellement par un autographe, signé avec application sur un bout de papier ou sur les cartes de hockey qu'il avait toujours sur lui. Et le quidam repartait, convaincu d'avoir renoué un lien privilégié avec son chum Maurice.

La plupart du temps, ses « amis » en profitaient aussi pour jaser hockey. « Maurice, moi j'échangerais tel et tel contre Gretzky ou Lemieux. Quelqu'un des deux tu trouves le meilleur ? En tout cas, y en a pas un qui t'arrive à la cheville. Et pis le hockey, c'est vraiment plus comme dans le temps des six équipes... »

Maurice Richard ne fuyait pas le

monde. Quand il venait à *La Presse*, ou même au Forum, il lui arrivait souvent de prendre le métro. Un soir que nous l'avions invité à manger à la maison après le match, pendant que sa femme Lucille était hospitalisée, il avait dû passer une dizaine de minutes à signer des autographes à la sortie du Forum.

M. Richard a toujours été ponctuel. Le jour de notre mariage, il est arrivé 20 minutes avant la cérémonie dans la petite salle du palais de justice. Le mariage précédent n'était pas terminé... L'espace d'un instant, juste le temps que Maurice et Lucille se rendent compte que ce n'était pas le bon mariage, les mariés ont cessé d'exister pour une bonne partie des invités qui ont sans doute cru à une apparition divine.

Toutefois, quand il allait voir jouer le Canadien, Maurice Richard préférait regarder le match à la télé au Salon des Anciens. Histoire, justement, de voir le match un peu. Sinon, ils venaient tous, jeunes ou vieux, hommes ou femmes, francos ou anglos, le saluer respectueusement avec un mélange de politesse et de familiarité.

Je me souviens d'une partie éliminatoire contre les Bruins au Forum. Quelques rangées plus haut, trois jeunes partisans de Boston sur le party faisaient du bruit d'avantage pour ne pas passer inaperçus que pour encourager leur équipe. Ils n'étaient pas nés quand Maurice



Alain de Repentigny

Richard a pris sa retraite, ils l'ont pourtant reconnu et sont venus lui serrer la pince comme des petits garçons bien sages : « Hi Rocket ! »

Pour tout dire, Maurice Richard n'allait voir jouer le Canadien que quand il avait des obligations à remplir ou qu'il voulait faire plaisir à quelqu'un. Comme quand il m'a invité à un match Canadien-Nordiques en 1993. Des Nordiques que je n'avais pas vus en personne depuis leur première saison dans la LNH.

Après un cocktail au Salon des Anciens, Mme Richard et ma douce s'en vont à leurs sièges quelques rangées derrière le banc des punitions. Maurice et moi restons seuls au Salon et regardons le match à la télé en jasant. Fin de la première période. Lucille chicane gentiment Maurice :

« Tu vas pas rester ici à regarder la partie à la télé, je suis sûre qu'Alain aimerait voir ça de près. »

— Reste avec moi, Alain va aller s'asseoir avec Marie.

— Pas question, je veux voir mon Mats Sundin !

— Ah bon, comme ça tu prends pour les Nordiques ?

— Oui, j'aime Mats Sundin. »

Deuxième période au Salon, à voir Michel Beaudry plus souvent que Mats Sundin.

Juste avant la troisième, Lucille prend les choses en main : « Alain, vas-y avec Marie. Je vais rester avec le vieux grognon et on se verra à la fin du match. »

Après le match, donc, on a attendu un peu que la foule se disperse et comme le voulait une tradition qui remontait à ses années de gloire, on a fini la soirée au restaurant, de préférence un endroit où il n'aurait pas à signer des autographes entre deux bouchées.

Ces dernières années, le Rocket était affaibli, fatigué. En décembre 1998, on les avait montrés, sa conjointe Sonia et lui, assis dans la loge de *La Presse*, sur l'écran géant du Centre Molson. Des petits futes ont repéré la loge et sont venus frapper à la porte pour voir l'idole.

« Monsieur Richard est fatigué... »

— On veut avoir son autographe !

— Bon, revenez à la fin de la période. »

Avec l'aide de Sonia, Maurice signait tous ces bouts de papier. Mais à la fin de la période, ils étaient encore plus nombreux à faire la queue à la porte.

« Désolé, il est fatigué... »

— Je veux juste qu'il signe ces rondelles, c'est pour mon tournoi pee-wee... »

La dernière fois que j'ai vu Maurice Richard, c'était le 8 avril lors du dernier match de la saison du Canadien. Avec son frère Henri et leurs femmes, ils passaient la soirée avec les gagnantes de notre concours Mon plus beau souvenir de sport dans la loge de *La Presse*. Maurice a salué tout le monde, mais cet homme de peu de mots n'avait plus la force de faire la conversation. Pendant que les invités rigolaient avec Henri et Lise Richard, Maurice regardait le match à la télé, seul sur le sofa. L'air absent.

Dans les catacombes du Centre Molson, nous avons croisé un groupe d'une trentaine de visiteurs qui se sont mis à chuchoter en apercevant Maurice s'avancer lentement en s'appuyant sur l'épaule de sa fidèle Sonia. Quelques-uns se sont approchés, tendant un bout de papier. « Non, il est trop fatigué, désolée », a dit doucement Sonia. Cette fois, personne n'a insisté. Ils ont regardé passer le vieil homme dans le silence.

Ce moment de respect, d'amour, m'émeut autant que toutes les interminables ovations que le Rocket a reçues du public qui l'adorait.

Monsieur Richard, vous allez nous manquer. Comme Lucille nous manque depuis des années.

Nos amitiés à Sonia, à la famille et aux proches.

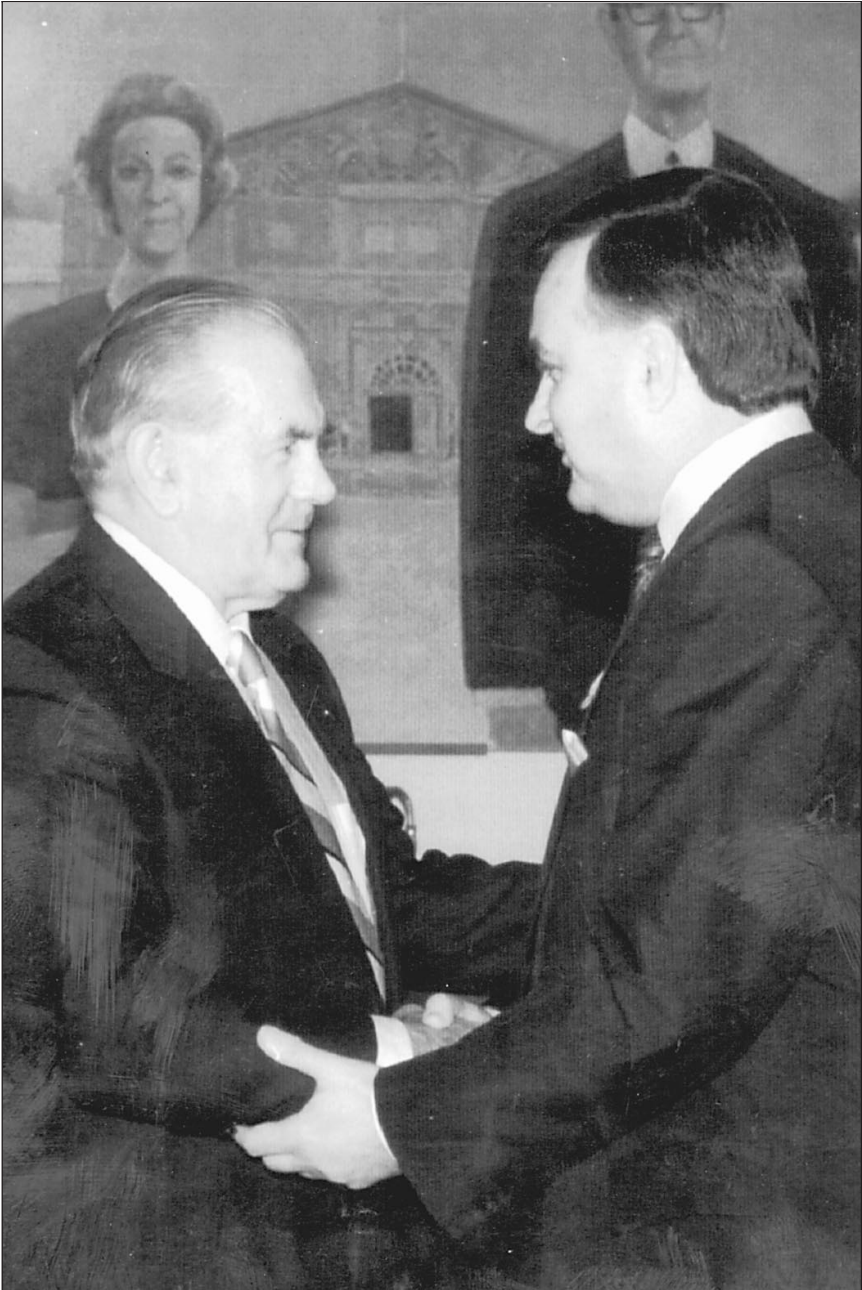


PHOTO PC

Maurice Richard est devenu membre du Conseil privé de la Reine en 1992. Il avait également reçu le plus grand mérite de l'ordre du Canada en 1998, soit l'insigne du compagnon. Que ce soit au niveau municipal, provincial ou fédéral, tous les paliers de gouvernement ont tenus à rendre hommage au Rocket.

Pierre Bourque salue «un grand Montréalais»

MARTINE ROUX et
JEAN-FRANÇOIS BÉGIN

Le maire de Montréal, Pierre Bourque, avait hier un horaire planifié au quart de tour. Mais lorsqu'il a appris la mort de Maurice Richard, peu de temps après avoir quitté l'aréna qui porte son nom, le maire a annulé ses autres rendez-vous.

« Comme tout le monde, je suis sous le choc, a-t-il déclaré à *La Presse*. On venait de la nommer grand Montréalais, il y a 15 jours à peine... »

Plus que le grand Montréalais, Pierre Bourque salue aussi le combattant qu'a toujours été l'ancien numéro neuf du Canadien. « Il a mené un combat difficile contre la maladie. C'est triste, mais il faut vivre avec ce qu'il nous a laissé : sa force, sa fougue, sa détermination. »

Dans une autre vie, le maire a lui aussi chaussé les patins en rêvant de glisser sur la patinoire à la manière du Rocket. « Au collège, dans les années 50, c'était évidemment notre idole ! Il nous faisait rêver, on parlait toujours de ses exploits. Il

incarnait cette époque, tout comme Jean Drapeau, le cardinal Léger et René Lévesque. »

Récemment, il a côtoyé à quelques reprises Maurice Richard et sa compagne Sonia Raymond. L'administration municipale baptisera-t-elle une rue, un parc ou un édifice autre que l'aréna en souvenir du grand homme ?

« Il est trop tôt pour le dire, répond M. Bourque. Il faudra d'abord en discuter avec la famille. »

D'autres membres de la classe politique québécoise et canadienne a rendu un vibrant hommage à Maurice Richard, après qu'il s'est éteint hier soir à l'Hôtel-Dieu de Montréal.

« C'est tout le Québec qui est en deuil. Une grande page de notre histoire collective vient de se tourner », a déclaré de son côté le chef de l'opposition officielle à l'Assemblée nationale, Jean Charest.

« J'ai grandi, comme des milliers de jeunes de ma génération, en ayant comme référence un homme dont l'intensité et le désir d'aller jusqu'au bout ne se démentaient jamais, a dit M. Charest dans un communiqué. Le rayonnement et l'influence de Maurice Richard ont largement dépassé ses prouesses professionnelles. Il restera dans le cœur des Québécois un modèle de courage, de dépassement et d'inspiration. »

Un personnage mythique

JEAN-FRANÇOIS BÉGIN
et ANDRÉ DUCHESNE

Admirateur de Maurice Richard depuis son enfance, le cardinal Jean-Claude Turcotte de Montréal a déclaré avoir appris la mort du Rocket « avec beaucoup de peine » hier soir, ajoutant avoir « l'impression de perdre un ami ».

« Les gens l'admiraient et l'aimaient. C'était un personnage un peu mythique, qui a marqué le Québec comme Félix Leclerc, René Lévesque et le cardinal Paul-Émile Léger. Il a marqué l'imaginaire et l'agir des Québécois. »

Le Rocket: une image positive

ÉRIC TROTTIER

Les Québécois de tous les milieux ont vénéré Maurice Richard et le Rocket laisse à tous un souvenir précieux.

« C'était un athlète extraordinaire, un homme d'une grande force qui a réussi à traduire les aspirations de son peuple, non pas en parlant, mais par ses actions », a déclaré, hier, l'ancien chef libéral Claude Ryan.

Celui qui a dirigé *Le Devoir* avoue avoir délaissé le hockey ces dernières années, mais durant ses années de collège, c'était autre chose : « À cette époque, il m'arrivait de donner, le soir, des leçons de philosophie à mes collègues de classe. Je me rappellerai toujours un de ces

Bien sûr, a ajouté le cardinal Turcotte, la famille Richard a le cœur lourd. Mais c'est aussi le cas « des Québécois, des Canadiens et des Européens. Il était connu là-bas ».

L'ancien président de la Fédération des travailleurs du Québec, Louis Laberge, peut quant à lui se vanter d'être un des rares Québécois, voire le seul, à posséder des meubles ayant appartenu à Maurice Richard ! « Quand il est allé s'installer dans Cartierville, vers 1945 ou 1946, c'est moi qui ai pris son appartement au 5910, rue des Érables, appartement quatre, se re-

mémorerai-t-il. Il m'avait vendu son set de cuisine et je l'ai encore chez moi ! »

« Il a fait énormément pour le hockey. Lui et les autres idoles de son époque — les Jean Béliveau, Gordie Howe, Boum-Boum Geoffrion, et les autres —, ils n'étaient pas des anges, mais ils n'ont jamais fait de folies et ils nous ont fait honneur, tant au hockey que dans la vie de tous les jours. Ça mérite qu'on le souligne. « C'est de valeur, mais tant qu'à souffrir, il doit être content de pouvoir enfin se reposer. »

Il va demeurer un modèle

MARTIN PELCHAT
TROIS-RIVIÈRES

« Je n'ai pas connu Maurice Richard, j'étais trop jeune. Mais il est clair qu'il fait partie de mon enfance, de ma vie, qu'il est très présent dans mon imaginaire. Alors pour un peuple, ça doit être ça un grand. »

C'est ainsi qu'au nom du gouvernement du Québec, le ministre responsable du sport amateur, Gilles Baril, a tenu à adresser hier soir

ses sympathies à la famille et aux amis de Maurice Richard.

« Je l'ai rencontré pour la première fois au gala de Sports Québec cette année, où il avait prêté son énergie aux jeunes qui étaient récompensés, a raconté M. Baril. M. Richard était quelqu'un de très accessible. Les jeunes étaient fascinés de rencontrer cet homme avec un contact très chaleureux. Il va demeurer un modèle pour les générations montantes. »

Le service du protocole du gou-

Du côté des artistes

MARTINE ROUX

Enfant, le cinéaste montréalais Brian McKenna dévorait tout ce qui s'apparentait à Maurice Richard, qui était pour lui « ce que les dieux étaient aux Grecs ». Devenu producteur à l'émission d'affaires publiques *The Fifth Estate*, dans les années 80, M. McKenna a choisi comme premier projet le tournage d'un documentaire sur son héros.

« Mes parents ne pouvaient se payer un billet au Forum, mais je suivais pas à pas les exploits de Maurice Richard. Il me faisait l'effet du tonnerre et des éclairs ! À 9 ans, j'ai ressenti pour la première fois l'injustice lorsqu'il a été suspendu par Clarence Campbell, en 1955. »

Quarante-cinq ans plus tard, il y a quelques mois, Brian McKenna a réalisé un autre documentaire, inti-

tulé *L'Émeute Maurice Richard*. Pas de doute dans son esprit : ce moment a certes signifié l'un des points de départ de la Révolution tranquille. « Aucune autre ville d'Amérique n'a ainsi connu d'émeute pour soutenir un de ses héros. Seul Maurice Richard, par son charisme, pouvait soulever ainsi la population. C'était bien plus qu'un hockeyeur : il a aussi porté le drapeau. C'est un morceau d'histoire qui est mort aujourd'hui. »

Chaque fois qu'il a rencontré son idole, le cinéaste a été frappé par « sa dignité, sa grâce, sa politesse. Il avait aussi un sens de l'humour intéressant mais on sentait chez lui une certaine amertume, une certaine tristesse par rapport à la façon dont il a été traité. »

Macha Grenon

L'actrice Macha Grenon incarnait Lucille, la femme du Rocket, dans

vernement a offert à la direction du Canadien ses services pour organiser des funérailles nationales en l'honneur du Rocket, a expliqué le ministre Baril. Et il ne fait aucun doute à son avis que le gouvernement examinera par la suite les moyens de lui rendre hommage de façon permanente.

« On va certainement se pencher là-dessus et moi, comme ministre responsable du sport au Québec, je vais certainement alimenter une réflexion à ce sujet. »

la récente télésérie *Maurice Richard — Histoire d'un Canadien*. Elle garde le souvenir d'un homme « d'une simplicité désarmante, beaucoup plus intéressé par les autres que par lui-même ». « C'est ça qui faisait sa grandeur, je crois, dit-elle. C'était une force de la nature qui a combattu dans les dernières années de sa vie avec autant de noblesse qu'il a vécu sa carrière. »

Jean Lapointe

Le comédien Jean Lapointe se souvient de sa première « rencontre » avec Maurice Richard, après avoir quitté Québec pour Montréal. « Lors du premier match auquel j'ai assisté au Forum, j'étais si ému que j'ai fait un signe de croix après l'hymne national ! Je suis toujours demeuré un fan inconditionnel. »

« Rien ne pouvait l'arrêter, sur la glace comme à l'extérieur. Il n'avait pas peur de ses opinions. »

Maurice Richard 1921-2000

Mon Rocket depuis toujours

Surtout, oubliez les articles des derniers jours qui vous présentaient un être diminué qui avait perdu conscience. La pire injustice, c'est qu'un être légendaire ait la mort de n'importe qui.

Je ne me rappelle pas quand j'ai entendu le nom de Maurice Richard pour la première fois. Mon père écoutait le hockey à la radio et de temps en temps il criait : « Maurice les a eus ! » Je savais déjà que c'était un joueur extraordinaire.

Mon père est mort et ma mère, une puissante conteuse, a repris le flambeau. Maurice avait beau avoir le dos au but, quand la rondelle arrivait sur son hockey, il lançait automatiquement derrière lui,

vers le but. Souvent dedans. Sans regarder. Comme s'il avait eu des yeux derrière la tête.

Je n'en ai jamais douté. Assise sur les genoux de mon père, j'entendais encore son coeur accélérer quand l'annonceur disait : « Blake Lach Richard montent. »

Parlant d'yeux derrière la tête, ma mère m'a raconté que mon père était au Forum un soir avec deux autres collègues médecins. Chaque fois que le Canadien comptait, un Anglais derrière enfonçait le chapeau — tous les hommes en portaient dans le temps — d'un collègue qui se tournait poliment vers le vilain et lui disait : « Mais monsieur, vous avez enfoncé mon chapeau sur ma tête ! »

Le gars ne s'excusait pas, feignait de n'avoir rien entendu.



Louise Cousineau

Arrive un but de Maurice Richard. Mon père, sans presque se retourner, a allongé un coup de poing à l'enfonceur de chapeau qui venait de récidiver.

Le Rocket, il faisait cet effet-là. Il électrisait ses fans. La première émeute que j'ai connue à Montréal,

c'était parce que Maurice Richard avait été victime d'une injustice. Avant, je ne savais pas que des gens pouvaient descendre dans la rue et protester. Et s'enrager.

On vivait dans un pays où ce genre de choses ne se faisait pas. Et voilà que, pour Maurice Richard, ça se faisait.

Je ne veux pas savoir qu'il est mort diminué. Ce dont je vais me rappeler, c'est cette histoire que m'a contée mon collègue Pierre Gobeil dans son bureau un lundi. Il avait passé quelques jours dans le bois avec une bande de gars, dont Maurice Richard.

Un matin, il entend des grands bruits d'eau dans le lac.

Pierre était persuadé qu'un orignal s'ébrouait. Il est sorti douce-

ment et a vu Maurice Richard, dans l'eau glacée, qui se baignait.

Pierre Gobeil m'a raconté ça avec les yeux immenses. Maurice Richard ne jouait plus au hockey depuis longtemps, n'était plus jeune, mais cette énergie immense l'habitait toujours.

« Il est sorti de l'eau comme un être mythique que rien ne pouvait terrasser », disait Pierre ce lundi-là (voir texte ci-dessous).

C'est cette image-là que je vais conserver. Ça empêchera Maurice Richard, le grand, celui à qui je ne pouvais pas poser une question la première fois que je l'ai rencontré tellement il m'impressionnait, de mourir.

Jusqu'à ce que je perde la mémoire.

Un phénomène de la nature

Pierre Gobeil a dirigé la section des sports de La Presse durant 10 ans, de 1979 à 1989. Durant cette période, il a eu le privilège de travailler avec Maurice Richard. Il nous raconte ici une anecdote qui témoigne de l'exceptionnelle force physique de celui qui a fait trembler les murs de l'ex-Forum de Montréal durant plus de deux décennies.

PIERRE GOBEIL

C'était en 1987. Fin mai plus précisément. La température était encore très fraîche dans les Laurentides. À environ 50 milles au nord de Saint-Michel-des-Saints, là où Maurice Richard allait à la pêche toutes les fins de semaine, les lacs venaient à peine de caler.

J'étais, à l'époque, directeur des Sports à *La Presse*. Quelques années auparavant, j'avais embauché le Rocket comme chroniqueur invité. Un jour, je lui avais fait part de mon intérêt à participer à une de ses excursions de pêche. C'est en mai 1987 que l'invitation tant attendue est finalement venue.

Maurice allait à la pêche avec trois de ses amis, des gens bien ordinaires et fort sympathiques, depuis les débuts de sa carrière de hockeyeur. Les succès extraordinaires qu'il avait remportés dans la Ligue nationale n'avaient en rien altéré l'amitié qui le liait à ses amis d'enfance.

Cette fin de semaine-là, un de ses compagnons brillait par son absence, d'où l'invitation dont je profitais.

Parti de Saint-Michel-des-Saints, vers 14h, l'avion nous déposa sur le lac Ben une demi-heure plus tard. À 16h, nous pêchions et une heure plus tard, notre quota de truites était déjà dans la chaloupe.

De retour au camp, un des amis du Rocket s'affaira à préparer le souper, composé de truites évidemment.

« Puisque notre quota est déjà atteint, demain matin, je vais t'emmener au lac Hight », me dit Maurice. Tu vas voir quelque chose que tu n'as jamais vu de ta vie. L'eau est tellement claire que tu vois le fond à 25 pieds. On réussit à y sortir des truites de deux ou trois livres. On n'emmène jamais personne à cet endroit. On ne veut pas que les gens vident le lac. Considère-toi privilégié », me dit Maurice avec un petit sourire.

À 23h, tout le monde au lit. Une minute plus tard, je dis bien une minute, un des compagnons de Maurice se mit à ronfler suffisamment fort pour faire littéralement trembler le camp!

Un cri de mort

Je réussis finalement à trouver sommeil vers les 5h. Tout à coup, un cri de mort me fit sursauter. Il était 6h. Je me précipite vers une fenêtre qui donnait sur le lac fumant pour apercevoir une forme qui ressemblait à un ours. C'était le Rocket, enfoncé dans l'eau glacée jusqu'à la ceinture, en train de se laver en criant comme un perdu. La température de l'eau devait se situer à environ 5 degrés Celsius.

Je n'en revenais pas de voir un homme dans une eau si froide et y demeurer aussi longtemps (un bon 15-20 minutes). Assez pour frigerifier quelqu'un pour une journée entière!

« Ouf, ça réveille son homme ça mon vieux », me dit Maurice de retour au camp. J'étais bouche bée!

Sans dire un mot (le Rocket n'a jamais été très loquace), Maurice sort un grand verre à bière. Il y verse une solide rasade de vodka Smirnoff, arrosée de quelques gouttes de jus de pamplemousse. Juste assez pour « coucher » un homme ordinaire, mais pas suffi-

samment pour ébranler cette force de la nature.

« En veux-tu Pierrot? demande le Rocket. Tu vas voir, ça réchauffe son homme !

— Non merci, Maurice, il est un peu trop tôt pour moi!

Un calvaire

Après avoir avalé trois oeufs, une demi-livre de bacon, des pommes de terre, des fèves au lard, quatre rôties et quelques cafés, Maurice était prêt à me faire explorer le lac Hight. Après mes deux toasts au beurre d'arachide, moi aussi j'étais prêt.

— Dis donc Maurice, le lac Hight, c'est loin ?

— Non, non. On traverse le lac, on fait un peu de portage et on y est. Tu vas voir, ça sera pas long, pis c'est pas difficile.

Le lac Ben traversé, Maurice tira la chaloupe sur la berge et l'attacha à un arbre. Il saisit un récipient d'essence de cinq gallons de sa main gauche (environ 40 livres incluant le contenant) et propulsa sur son épaule droite un moteur de 5 forces (80 ou 90 livres de plus) auquel il avait accroché une pui-se. Il m'invita à le suivre.

Pour ma part, je transportais deux lignes à pêche et un casseau de vers ! C'était nettement plus léger pour mes 52 ans. À l'époque, le Rocket en faisait 65... oui, 65 ans ! Le sentier encombré de roches, de branches et de troncs d'arbre était très abrupt, sûrement dans les 12-15 degrés. Difficile à « escalader ». Pour moi, ce fut un véritable calvaire. Pas pour Maurice et ses 65 ans qui disparut dans le sentier au bout de quelques minutes seulement. Je craignais de me perdre dans cette montagne. Finalement, environ une heure plus tard, à bout de souffle, j'arrivai au fameux lac Hight.

Maurice, le sourire aux lèvres, avait déjà installé le moteur sur une chaloupe et était prêt à partir.

— Ça fait une demi-heure que je t'attends. As-tu trouvé ça *tough*?

Je n'avais plus assez d'air dans les poumons pour lui répondre. Et lui qui m'avait dit que ce ne serait pas long, ni difficile! J'étais fourbu. Lui, frais comme une rose ! Nous venions de grimper environ un kilomètre dans la montagne.

Nous avons pêché environ une demi-heure, le temps de sortir dix superbes truites dont le poids variait d'une livre et demie à deux livres et demie.

Il fallait maintenant revenir et moi qui avais à peine repris mon souffle !

Au retour, le Rocket ajouta une vingtaine de livres de poisson à son chargement qui comptait toujours l'essence et le moteur. Quant à moi, il ne me restait que les deux lignes à pêche à transporter puisque les vers avaient tous été utilisés.

Encore une fois, Maurice est arrivé en bas une demi-heure avant moi, toujours aussi frais et souriant.

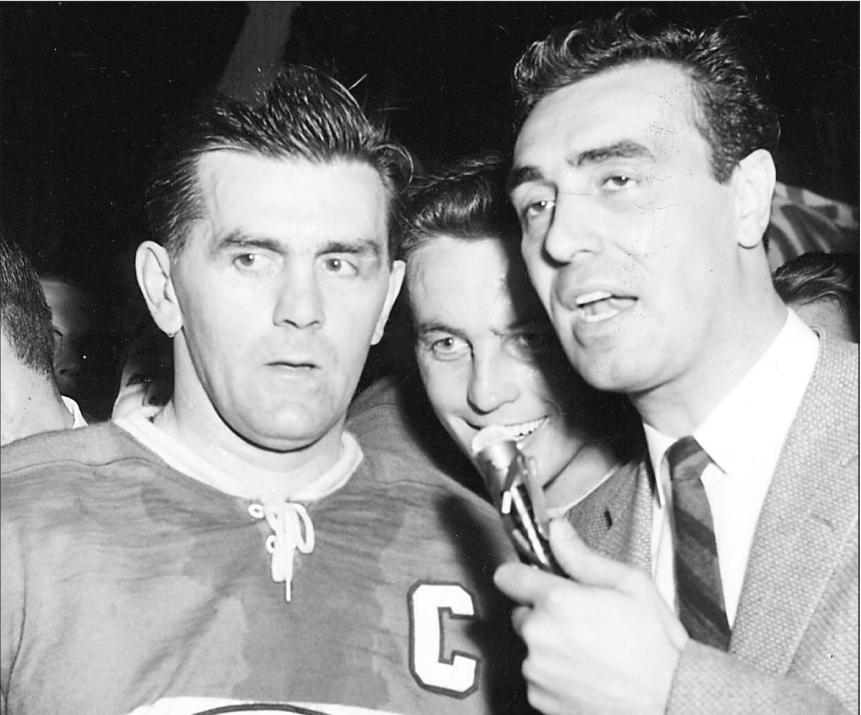
Un phénomène

Durant ce court voyage de pêche, j'ai réalisé jusqu'à quel point Maurice Richard était un phénomène de la nature.

Et j'ai compris comment il pouvait, à son apogée, traîner deux, trois joueurs agrippés à son chandail, traverser la ligne bleue, s'approcher du filet et marquer un but à l'aide d'un tir d'une seule main... et faire littéralement exploser l'ex-Forum.

Quel homme extraordinaire a été Maurice Richard. Durant toute son exceptionnelle carrière de hockeyeur, il a offert comme un bouquet au peuple québécois, une fougue, une détermination et une force irrésistibles qui en ont fait l'idole de toute une génération.

Repose-toi bien Rocket et attends-moi, nous irons éventuellement à la pêche tous les deux, là où il y a d'immenses truites. J'espère toutefois que les portages ne seront pas aussi difficiles !



Le « Rocket », Jean Béliveau et l'animateur Mario Verdon.

Du feu dans les yeux

Presse Canadienne

Jean Béliveau a été le coéquipier de Maurice Richard pendant sept saisons. Durant ces années, il a pu admirer le joueur et l'homme.

« C'était un grand leader. Il ne parlait pas beaucoup. Il s'exprimait plutôt sur la patinoire. D'ailleurs, je disais aux plus jeunes de regarder le feu qui sortait de ses yeux », a commenté Béliveau sur les ondes du Réseau de l'information.

« Il jouait toujours avec intensité. Il aimait le hockey, le Canadien et les partisans. Il aimait aussi marquer des buts. »

« J'ai entendu parler de Maurice Richard quand j'étais à Victoria-ville. J'écoutais alors les matchs à la radio. Tous les jeunes cherchaient à l'imiter dans le salon avant d'aller à la grand-messe. Il était notre idole. On espérait tous un jour pouvoir jouer avec le Canadien. J'ai eu cette chance et Mau-

rice a été mon coéquipier pendant sept ans.

« Maurice était entier dans tout ce qu'il faisait. Pour le sport, sa famille, les amateurs, le hockey. Il faisait tout pour remporter la victoire », a ajouté Béliveau, qui est lui-même atteint d'un cancer.

Le dernier centre

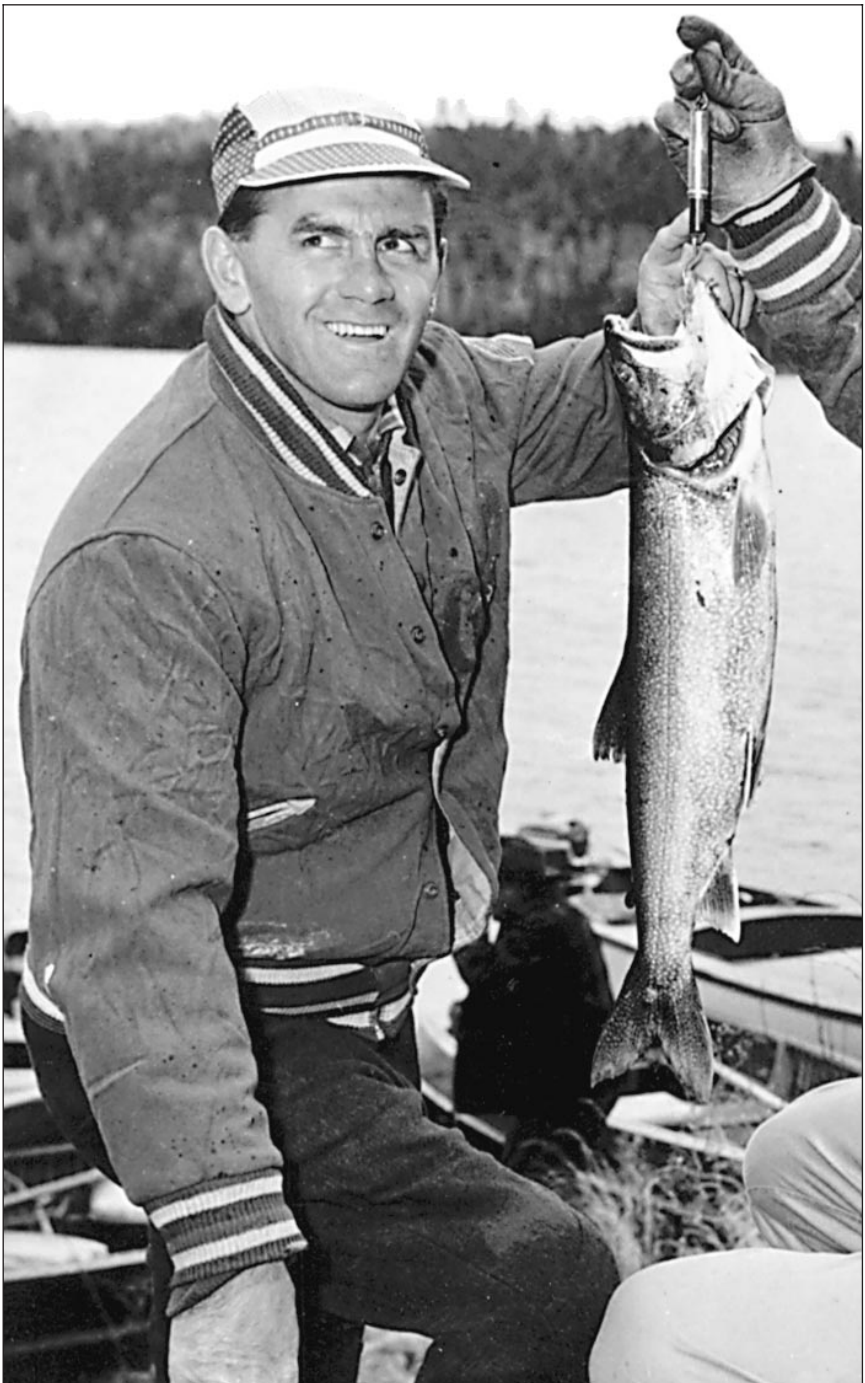
Robert Rousseau a été le dernier joueur de centre de Richard. C'était lors du dernier camp d'entraînement du Rocket. Rousseau, une recrue, avait alors 19 ans.

« J'ai été son dernier centre. En matinée, j'ai formé un trio avec Richard et Guy Black à l'aile gauche. J'ai marqué neuf buts, ce qui ne se voyait jamais dans une pratique. Mais ses passes étaient vives et solides. On pouvait sentir sa force de caractère seulement par ses passes.

Le soir de cet entraînement, le Rocket annonçait sa retraite du hockey.



Selon Jean Béliveau, l'ancien capitaine du Canadien, Maurice Richard a été un modèle pour bien des jeunes.



« Et j'ai compris comment il pouvait, à son apogée, traîner deux, trois joueurs agrippés à son chandail, traverser la ligne bleue, s'approcher du filet et marquer un but à l'aide d'un tir d'une seule main... et faire littéralement exploser l'ex-Forum. »



Maurice Richard 1921-2000

Mes oncles et Maurice Richard

À l'occasion du décès de Maurice Richard, nous publions la chronique de Stéphane Laporte qui était parue dans La Presse du 15 mars 1998.

Le 4 novembre 1967. J'ai six ans. C'est la fête de mon père. Mes oncles, mes tantes, mes cousins et mes cousines sont à la maison. On est 26 ! Ma mère a préparé deux tables. Une pour les grands dans la salle à manger. Et une autre pour les petits dans la cuisine. Le souper est prêt. Je monte de la cave avec mes cousins Martin et François. On court à toute vitesse vers la cuisine. Mon oncle Jacques m'intercepte :
« Pis Stéphane, es-tu toujours maniaque du hockey ?
— Oui mon oncle !
— C'est qui tes joueurs préférés ?
— Jean Béliveau, Bobby Hull, Bobby Orr...
— Sont pas pires, mon p'tit gars, mais y'arrivent pas à la cheville de Maurice Richard ! Sais-tu c'est qui, Maurice Richard ?
— Oui, c'est lui qui portait le numéro 9 !
— T'es bon ! T'es bon ! »

Mon oncle Jacques me passe la main dans les cheveux. Impressionné. Mon oncle Yvan me chatouille dans le cou en disant : « Maurice Richard, mon filleul, c'est ben plus qu'un numéro, c'est le plus grand joueur de tous les temps. Léonie (c'est ma mère), apporterai-tu le couvert du petit ici, il va manger avec nous. On va parler de Maurice Richard. Entre hommes ! »
Je trippe. Pendant que mes cousins et cousines se chicanent dans la cuisine, moi, je suis assis avec les grands. Entre mon oncle Jacques et mon oncle Yvan. Et je les écoute, à tour de rôle, me raconter Maurice Richard :
« Maurice Richard, il patinait tellement vite, mon p'tit gars, qu'on l'appelait le Rocket, la fusée. Et quand il décollait, ses yeux crachaient le feu !
— Une fois Stéphane, le Rocket y'avait passé la journée à déménager des gros meubles. Pis y'était tellement épuisé rendu au soir qu'il a demandé à son coach de ne pas le faire jouer. Mais son coach l'a fait jouer pareil. Et Maurice a compté cinq buts ! Pas deux, pas trois, pas quatre... cinq buts ! Pis Michel Normandin lui a donné les trois étoiles à lui tout seul !



Stéphane Laporte

collaboration spéciale

— Ben non Jacques, c'est pas Normandin qui lui a donné les trois étoiles, c'est Lecavalier !
— Voyons Yvan, oussé que tu t'en vas avec ton Lecavalier, c'est Normandin... »
Je me permets d'interrompre mes deux oncles :
« C'est ni l'un ni l'autre, c'est Charlie Mayer !
— Ben oui, t'as raison ! Comment ça se fait que tu sais ça toi, le p'tit bout ?
— Je l'ai lu dans un de mes livres ! »
Mes oncles capotent. Ils me déballetent tous leurs trésors. La fois où Maurice s'est échappé en trainant deux joueurs sur ses épaules. La fois où Maurice a donné une volée

à Ted Lindsay. La fois où Maurice a provoqué une émeute.
Mes cousins et mes cousines sont depuis longtemps retournés jouer dans la cave. Les adultes sont rendus au digestif. Je suis toujours avec eux. J'ai même le droit de boire un deuxième verre de Coke. Gracieuseté de mes oncles Jacques et Yvan. Qui remontent de plus en plus loin dans leurs souvenirs. Ils sont rendus à la première fois où Dick Irvin a réuni Elmer Lach, Toe Blake et le Rocket. La fameuse Punch Line. Ils parlent et le film se déroule dans ma tête. C'est comme si j'y étais.
En l'espace d'une soirée, j'ai vécu plus d'une centaine de matchs de hockey. Les plus beaux que j'ai jamais vus.
De tous les exploits racontés, c'est ce commentaire de mon oncle Jacques qui m'a le plus impressionné :
« Maurice Richard, mon p'tit Stéphane, il n'a pas seulement compté dans les filets adverses, il a compté dans nos coeurs. »
La fête est finie. La visite est partie. Mon père et ma mère font la vaisselle. Je suis couché dans ma chambre. Mais je ne dors pas. Je suis dans mes livres de hockey. En train de lire tout ce qui concerne Maurice Richard. En train de tout

apprendre par coeur. Pour pouvoir en mettre plein la vue à mes oncles au prochain souper de famille. Pour pouvoir être encore assis avec les grands. Entre mon oncle Jacques et mon oncle Yvan. Et recevoir leur amour.
Les années et les gens passent. Mon oncle Jacques est parti de l'autre côté de la vie. Mon oncle Yvan aussi. Presque 30 ans plus tard, je suis au match inaugural du nouveau Centre Molson. Michel Lacroix présente le Rocket à la foule. Je me lève d'un bond. Et j'applaudis de toutes mes forces. Comme si je l'avais déjà vu jouer. Les souvenirs de mes oncles sont devenus les miens. D'ailleurs, je suis sûr qu'en ce moment mon oncle Jacques et mon oncle Yvan me regardent du haut du ciel. Et ils me crient : « Envoye le neveu, applaudis ! Maurice Richard, c'est le plus grand ! Tu le sais, on te l'a assez dit ! » Alors j'applaudis. J'arrête pas. J'applaudis Maurice Richard. Et mes deux oncles en même temps...
Le Rocket vit présentement des moments difficiles. Je voulais juste lui dire que pour tous les p'tits jeunes qui n'ont pas eu la chance de le voir jouer, il est plus qu'un joueur de hockey. Il est notre oncle. Et on l'aime.

« Maurice a rempli le Forum pendant 18 ans »

Céline Dion et le Rocket, deux étoiles qui ont brillé bien au-delà du Québec

JEAN BEAUNOYER

Maurice Richard a fermé le Forum de Montréal lors d'une émouvante cérémonie où l'on applaudissait comme jamais l'homme qui avait construit, par ses exploits, ce temple du hockey.

Quelques années après, c'est vêtue du chandail numéro 9 du Rocket que Céline Dion a interprété au Centre Molson *S'il suffisait d'aimer*. Comme si elle avait voulu faire le lien entre le passé et le présent. Comme si elle avait voulu porter le flambeau, à sa manière. Comme si elle avait reconnu une passion, une ambition semblable à la sienne.
« Les gens me trouvent extraordinaire de remplir le Centre Molson sept soirs ; Maurice Richard, lui, a rempli le Forum pendant 18 ans », disait Céline, en rendant hommage au plus célèbre joueur du Canadien de Montréal.
Maurice Richard assistait à ce spectacle de Céline Dion, en compagnie de sa conjointe Sonia Raymond, dans la loge du président Ronald Corey au Centre Molson.
On avait d'abord hué les couleurs du chandail que portait Céline parce que trop de gens étaient déçus des performances du Canadien en 1998. Quand on a vu le nom de Maurice Richard apparaître sur le dos de la chanteuse, les huées se sont transformées en applaudissements de plus en plus nourris. Personne, même les plus jeunes, n'avait oublié la magie du nom Richard. À la fin du spectacle, le légendaire Rocket s'est rendu à la loge de Céline afin de la saluer et lui dire toute l'admiration qu'il nourrissait à son endroit. Il lui avait même remis un exemplaire de sa biographie écrite par Jean-Marie Pellerin, *L'Idole d'un peuple*.
Plus tard, c'est Céline Dion qui avait tenu à être la narratrice de la série télévisée consacrée à la vie et aux exploits de Maurice Richard.
Richard fréquentait très peu le milieu artistique, mais il était connu et apprécié de tous les artistes. Il avait déjà assisté à un spectacle de Nana Mouskouri et avait participé à l'émission *Juliet my Pet*, au réseau anglais de Radio-Canada, à la fin de sa carrière de hockeyeur. Il avait également été parmi les invités du *Ed Sullivan Show* à New York, alors qu'il prenait place parmi les grandes personnalités du sport en Amérique.
Comme bien d'autres, il a été ébloui par le succès de Céline Dion et a rapidement reconnu son grand talent. Céline chante pour un large public de tous les âges et Maurice appréciait tout particulièrement ses chansons sentimentales, dont *S'il suffisait d'aimer*. On a souvent comparé Céline à Maurice Richard par la suite et les deux personnalités ont été associées comme étant parmi les étoiles qui ont brillé bien au-delà du Québec.



PHOTO PIERRE LALUMIÈRE, La Presse

Lors de la fermeture du vieux Forum Céline Dion et Maurice Richard eurent l'occasion de s'avouer leur admiration mutuelle.

C'est pour toi que je chante

DANIEL LEMAY

La coupe est pleine, il faut la boire / On est tous des Maurice Richard.

Mis à part quelques rares linguagénaires, aucun joueur de ligues de garage québécoises n'a vu jouer Maurice Richard. Pourtant, quand est venu le temps d'écrire un « hymne » pour le film *Les Boys II* (1998), Éric Lapointe et Roger Tabora sont arrivés avec *Rocket*. Merci « pour l'âme et l'inspiration », lit-on dans la pochette. Presque quarante ans après sa retraite... *On a tous du Rocket dans l' regard / On a tous notre heure de gloire*.
Si les stars de la chanson aiment toujours poser avec celles du sport — l'inverse est aussi vrai —, elles s'en inspirent rarement. Une tounne ici et là dans le temps, au gré des gloires du jour (*Killy* d'Hugues Aufray, par exemple) ou des événements ; *Hurricane* de Bob Dylan, à cet égard, n'est pas une chanson à la gloire pugilistique de Ruben Carter mais sur l'histoire d'un boxeur injustement accusé de meurtre.
Dans le cas de Maurice Richard, la chose se présente différemment et nous éclaire sur la place que ce sportif plus grand que nature occupe dans l'imaginaire populaire. Jeanne d'Arc Charlebois a chanté la première chanson sur Maurice Richard. En avril 51, et « sur éti-

quette Maple Leaf », ne manque pas de souligner M. Gabriel Labbé, docteur ès folklore québécois qui nous a cité — et chanté — de mémoire cet avertissement aux équipes de la Ligue nationale. Écrit, précise-t-il, par Yvon Dupuis, ex-député créditiste et ex-animateur de radio. Rocket Richard — *Ne jouez pas contre le Canadien / Y'a un joueur qui est vigoureux comme un beu / C'est notre beau garçon en or / Il s'appelle Maurice Richard*.
Puis Oscar Thiffault, auteur de l'inoubliable *Rapide blanc* — Amougnin-hin-hin ! — a écrit son propre Rocket Richard à la suite de la suspension du numéro 9, qui devait mener à l'émeute du Forum, en mars 1955. « Chez nous, comme dans bien d'autres familles, on ne mangeait plus de soupes Campbell, se rappelle M. Labbé. Pour protester contre la décision de Clarence Campbell (le président de la LNH). Aucun lien avec la soupe mais c'était pas grave : il avait suspendu notre Maurice... »
Et Oscar Thiffault de défendre l'idole d'un peuple, sur l'air de *C'est Maurice Richard qui nous mène : C'est Maurice Richard qui est le plus populaire / C'est Maurice Richard-re qui score*



Jeanne D'Arc Charlebois

tout l'temps / Un jour à Boston / Il s'était fait attaquer / Et le sang sortit / Et alors il s'est défendu / Vous connaissez l'histoire.
Si on la connaît... La voix de Gabriel Labbé s'étrangle : « Il m'a tellement fait pleurer... Il y avait des meilleurs joueurs mais Maurice, y'avait rien pour l'arrêter. Je regretterai toujours de jamais l'avoir vu jouer au Forum. » Sur le CD Gabriel Labbé — *L'Harmonica, une passion* (1999), la 15^e pièce s'intitule *Le Reel de M. Rocket Richard*. Celle-là, M. Labbé l'a trouvée dans le fond de l'Ontario chez un homme qui, en 1956, chantait en anglais la gloire du Rocket. C'est une polka.
1960. Année charnière à plus d'un titre pour le Québec naissant. Mais déjà orphelin car Maurice Richard annonce sa retraite. La vie continue mais plus tout à fait pareille. Entre les cages à homards et les filets de pêche, les chansonniers, eux, sublimement le pays à venir. Un oeil sur le berceau campagnard, l'autre sur « Montréal-en-ville », bouillante et effrontée. Et un troisième sur Paris, creuset, croit-on, des plus brûlantes inspirations. En 1970, Pierre Létourneau y vit. Et s'ennuie à mourir. « J'étais



Pierre Létourneau

un très mauvais voyageur ; ce qui me tenait, c'était les Québécois de passage qui venaient chez nous : Charlebois, Renée Claude... »
Un soir où le mal du pays le travailla au corps, Létourneau écrit *Maurice Richard*, à la gloire de son idole... qui ne joue plus depuis 10 ans. *Oh ! mon Maurice Oh ! mon idole / Oh ! mon numéro 9 en or / Sans toi les samedis me désolent / Je m'ennuie, je me couche, je m'endors / Maurice Richard, c'est pour toi que je chante*.
Le numéro 9... Personne ne le porte plus ; il est allé rejoindre le 7 de Howie Morenz, sous le toit du Forum. Mais dans les petites ligues de l'époque, le 9 est encore réservé au meilleur scoreur de l'équipe. C'est comme ça depuis 1945, l'année où le Rocket en a scoré 50. En 50 games. En 1948, Pierre Létourneau — le p'tit blond, numéro 9 — remporte le championnat des compteurs des pee-wee de Verdun. « Je n'ai jamais gagné de trophée à l'ADISQ mais celui-là, je l'ai encore. » Et le trophée lui fait penser au Rocket... *C'est qu'il était toute ma vie / Sous son chandail tricolore*.
Charlebois l'a longtemps porté sur scène, le chandail tricolore. Mais Garou n'a jamais chanté le



Oscar Thiffault

Rocket. Le Maurice Richard à qui il parle dans *Engagement* — « Cent ans à la bass, c'est long... » — c'est son bassiste du temps. Maurice Richard — il a été du Quatuor de jazz libre du Québec — est un bon musicien mais il n'avait pas le revers de son homologue...
Essaye donc pas / D'être aussi bon / Dans tes chansons / Qu'Maurice Richard / Maurice Richard / Y'était trop fort / Au hockey / Pour t'esayer. C'est du Paul Piché. Un essai d'autodérision du Piché de la période barbue où il réunit le Rocket, Blagité Bardot et le Dr Marcus Welby... *Essaye donc pas / D'être aussi con / Dans tes chansons / Que Paul Piché*.
Mais Piché connaît son hockey : le Rocket était trop fort... Il y aura eu juste la Mort pour lui faire baisser les bras. Comme bien d'autres, Pierre Létourneau voit en lui bien plus qu'un joueur de hockey : « Maurice Richard a représenté une race difficile à sortir du bois. On n'écrit rien. Il y a eu le hockey, puis la chanson et ensuite le Parti québécois. »
On aurait dit qu'il portait le sort / De tout le Québec sur ses épaules / Maurice Richard, c'est pour toi que je pleure.



Paul Piché

Maurice Richard 1921-2000

Un attachement viscéral au Québec

Au cours des cinq dernières années, André Trudel, aujourd’hui à la retraite, a rédigé les chroniques hebdomadaires de Maurice Richard publiées dans La Presse.

ANDRÉ TRUELLE

Jamais Maurice Richard n’a désavoué les propos que je lui prêtai. Que je croyais siens. Il me disait parfois : « André, tu sais ce que je pense là-dessus, écris-le. » Il me faisait confiance.

Il prenait des notes religieusement, chaque semaine, sur les événements qui l’intéressaient. Il adorait le hockey, mais déplorait la dilution du produit.

Clarence Campbell ? Il n’en voulait pas (ou plus) à celui qui l’avait privé du championnat des pointeurs de la saison 1954-55. « Il n’a fait qu’appliquer les directives de ses patrons, les Norris et Cie », disait-il.

Il avait peine à croire que les athlètes professionnels touchaient des millions annuellement. « On dit ça pour la publicité », affirmait-il encore souvent.

Il ne suivait pas tous les sports, mais la télé l’a initié à certaines disciplines : les Olympiques, le ski acrobatique et le patinage artistique, notamment. Il aimait beaucoup suivre le golf et le tennis à la télé, ainsi que le match du Super Bowl.

Il se disait Canadien et fédéraliste. Ses propos trahissaient toutefois son attachement aux Québécois et à sa province. Il disait : « Souhaite bonne chance aux Québécois qui représenteront le Canada aux championnats du monde de hockey. » Puis, il ajoutait : « Aux autres Canadiens aussi, bien entendu ! »

Il aimait souligner les exploits de Myriam Bédard, de Sébastien Lareau, de Jean-Luc Brassard ou de Geneviève Jeanson.

Il avait aussi sa probité bien à lui. En réponse à une question qui me semblait d’actualité et d’importance, il répondait parfois : « Non, je ne veux pas parler de ça. Je suis à l’emploi du Canadien. »

À propos des journalistes qui, comme moi, ont transmis ses impressions et commentaires, du journal *Parlons-Sports* au *Dimanche-Matin* (Ronald King et Alain de Repentigny) puis à *La Presse*, il n’a eu que de bons mots.

« Ils n’ont jamais trahi ma pensée », disait-il. En une occasion, il a ajouté : « Il n’y a que deux journalistes que j’ai détestés. Mais je ne te dirai pas lesquels, ni pourquoi. »

Quand, jeune reporter, je pénétrais, timide et réservé, dans le vestiaire du Canadien, au vieux Forum, jamais je ne me serais douté que 40 ans plus tard, Maurice Richard, l’idole de ma jeunesse, me téléphonerait chaque semaine pendant cinq ans.

Ce coup de téléphone va me manquer...

Millionnaire grâce à Jean Roy

ANDRÉ TRUELLE

Entre 1942 et 1960, les exploits et la vie de Maurice Richard sont bien connus. Qu’en est-il des 40 années qui ont suivi ?

À sa retraite, en septembre 1960, le Rocket était âgé de 39 ans. Il était le chef d’une famille de six enfants dont les âges variaient entre 18 ans et un an. Maurice ne roulait pas sur l’or.

On estime que le salaire annuel de Maurice Richard était d’environ 5000 \$ à ses débuts et qu’il n’a jamais excédé 40 000 \$. Au lendemain de sa retraite, Maurice Richard a travaillé pour le Canadien. Mais quand David Molson est devenu président du club, il s’attendait à ce que son employé apprenne les rouages de l’administration et soit à son bureau tous les jours.

On raconte qu’un matin, dégoûté de ne rien faire au Forum, Maurice décida d’aller couper son gazon. Quand David Molson l’apprit, il téléphona au Rocket et lui reprocha son absence. Fier comme il l’était, Maurice démissionna. C’était en août 1965.

Sa rancune envers le Canadien dura longtemps. Maurice fut engagé par la Brasserie Dow et acheta également une distribution de cannes à pêche. Ce qui lui permit de subvenir modestement aux besoins de sa famille.

De nombreux organismes faisaient appel au Rocket pour différentes apparitions publiques : banquets, tournois de golf. Mais on exploitait sa naïveté. On lui versait parfois la moitié moins qu’à une autre vedette qui, elle, négociait par l’entremise d’un gérant ou agent.

En 1972, les Nordiques de Québec firent appel à Maurice Richard comme entraîneur de l’équipe. La nouvelle « carrière » dura deux matchs à peine. Les Nordiques avaient escompté sur la popularité du Rocket pour promouvoir l’équipe. Mais Richard comprit rapidement que les joueurs de hockey de l’époque n’avaient pas la fougue et la détermination du joueur qu’il avait été. Ne voulant pas non plus déménager sa famille à Québec à l’encontre des sentiments de son épouse, il remit sa démission.

Par la ligue de hockey des Vétérans, où Maurice arbitrait, il fit la connaissance de Jean Roy qui devient à la fois son ami et — vers la fin des années 1970 — son agent.

Dès lors, la situation financière de Maurice Richard, de passable qu’elle était, est devenue florissante. « Sans entrer dans les détails, dit Jean Roy, je peux assurer que le Rocket est devenu millionnaire. Il a laissé plus d’un million à ses enfants. »

C’est Jean Roy qui réussit à ramener Richard dans le giron du Forum, en 1981. « Le sénateur Hartland de M. Molson, Eric et Stephen Molson, ont toujours voué à Maurice une admiration sans bornes, assure Roy. C’est leur cousin David (neveu du sénateur) qui n’avait pas compris son employé. Ronald Corey a lui aussi été admirable envers Maurice. C’est lui, Corey, qui a accepté l’idée du numéro 9 d’ouvrir un Salon des anciens aux matchs du Canadien à domicile. »

Maurice Richard a occupé ses loisirs en s’adonnant au golf et au tennis et en jouant le rôle d’ambassadeur du Canadien (de 1981 à 2000). Son sport de prédilection a toujours été la pêche. « C’est son seul vice », disait son épouse Lucille. Maurice a aussi aimé la chasse mais un peu moins. Il a pratiqué l’une et l’autre activités jusqu’à deux ou trois ans avant sa mort. Ses jambes le faisaient trop souffrir.

Lucille, l’épouse de Maurice Richard, est morte en juillet 1994. Maurice connaissait déjà Sonia Raymond, une amie de sa fille Huguette. Quelques mois après la mort de sa femme, Maurice et Sonia ont décidé de vivre ensemble. La nouvelle a tout d’abord causé un froid dans la famille Richard. Mais le dévouement et les bons soins dont Sonia a su entourer le Rocket ont finalement été reconnus par tout son entourage.

Maurice Richard aurait célébré le 4 août prochain son 79^e anniversaire de naissance.



Au début de la saison 1972-73, Maurice Richard, le premier entraîneur-chef des Nordiques, s’est retrouvé le temps de deux matches derrière le banc l’équipe de Québec qui faisait alors partie de l’Association mondiale de hockey.

Richard avait retourné son chèque de paye des Nordiques

PAUL ROY

du bureau de La Presse, QUÉBEC

Vous rappelez-vous que Maurice Richard a été entraîneur des Nordiques de Québec en 1972, 12 ans après avoir pris sa retraite comme joueur du Canadien ? L’aventure avait duré... deux matchs !

Une idée folle de Marius Fortier, fondateur et premier directeur général des Nordiques, nouvelle équipe de la toute nouvelle Association mondiale de hockey (AMH), qui fusionnera sept ans plus tard avec la Ligue nationale de hockey (LNH).

« C’était vers la fin de juin ou le début de juillet. Je me souviens qu’il faisait une chaleur horrible. Je roulais en auto vers Montréal avec Maurice Filion, mon député en chef, qui me répétait : Faut que tu te trouves un coach ! »

M. Fortier le savait bien. Dans ses négociations avec des agents de joueurs, il se faisait toujours demander qui allait être l’entraîneur de l’équipe. Il ne le savait pas. Ça posait un problème de crédibilité.

« J’avais approché Orval Tessier, Phil Goyette, Jean Béliveau... Je frappais des noeuds partout. »

— Ça te prend un coach ! lui répétait Maurice Filion, en route pour Montréal.

— Calvaire ! M’a en trouver un !

— Qui ?

— Maurice Richard.

C’était sorti comme ça. Filion n’en croyait pas ses oreilles.

— T’es fou ?

— Laisse-moi faire, trouve-moi juste son numéro de téléphone !

Arrivé à Montréal, Marius Fortier décroche un téléphone (c’était avant les cellulaires).

« Allô, ici Marius Fortier, de Québec... »

— Est-ce qu’il vous connaissait ?

— Pas du tout.

« C’est quoi que vous voulez ? » lui avait demandé Richard.

Le Rocket ne pouvait pas le voir ce jour-là, il tournait une publicité pour le colorant à cheveux Grecian Formula : « Juste un peu de gris ici... »

M. Fortier avait insisté et Maurice Richard l’avait finalement reçu chez lui à 16h.

— Qu’est-ce que vous voulez ?

— Que vous deveniez le coach des Nordiques.

Il ne voulait rien savoir, même s’il avait une crotte sur le coeur de ne pas avoir été invité à faire partie de l’organisation du Canadien, après sa retraite. Mais Lucille, la femme de Richard, est arrivée sur les entrefaites.

« Elle nous a offert une bière. Je suis allé avec elle à la cuisine chercher les bouteilles. Et je lui ai demandé si elle s’ennuyait du hockey. Elle m’a répondu qu’elle s’en ennuyait depuis 12 ans. Je lui ai vendu l’affaire : contrat de trois ans à 40 000 \$ par année. »

Lucille devait le rappeler « une semaine, dix jours plus tard » : « C’est correct, revenez nous voir. »

Mais Maurice était inquiet. Il y a plusieurs années, lors d’un match d’exhibition à Québec, il s’en était pris à un arbitre qu’il avait accroché par le sifflet, et il s’était fait huer par la foule. Plus tard, ses fils s’étaient fait huer lors du tournoi pee-wee de Québec, la populace n’ayant pas décollé contre leur père.

— Tu penses qu’ils vont m’accepter ? avait-il demandé à Fortier.

— M’a l’organiser quelque chose pour te le prouver.

Simple : il avait fait inviter Maurice Richard à lancer la première balle lors d’un match des Carnivals, un club-école des Expos dans la ligue Eastern. Le stade

croulait : 5000 spectateurs étaient venus ovationner le Rocket.

Le lendemain, le tout premier entraîneur des Nordiques signait son contrat en public devant l’hôtel de ville de Québec. Les télégrammes ont immédiatement commencé à s’empiler sur le bureau de Gary Davidson, le président de l’AMH, qui ne connaissait pas grand-chose au hockey et qui téléphona à Marius Fortier : « Maurice Richard, c’est qui ce type-là ? »

Mais Maurice Richard avait pris d’autres engagements cet été-là, entre autres auprès d’une agence de voyages. Il devait accompagner un groupe de sportifs se rendant à Moscou assister à la Série du siècle.

De retour juste à temps pour le premier match des Nordiques, à Cleveland, il est mal à l’aise derrière le banc. C’est Maurice Filion qui fait le travail à sa place. Après la partie, il dira à Marius Fortier : « Trouves-toi un autre coach, ça presse ! »

Il se laissera convaincre d’être au match inaugural à Québec, le lendemain. Mais ce sera tout.

Marius Fortier se défend d’avoir voulu réaliser un coup de marketing en embauchant Maurice Richard. « Je pense qu’il aurait pu devenir coach. Il n’aurait même pas eu à parler, il n’aurait eu qu’à regarder ses joueurs, il avait tout un regard ! »

Mais un coup de marketing, c’en fut un tout de même. « À cause de lui, les gens à travers l’Amérique savaient qui étaient les Nordiques », se rappelle Claude Larochelle, ex-journaliste au quotidien *Le Soleil*.

Marius Fortier, qui a aujourd’hui 73 ans, a toujours conservé des liens d’amitié avec Maurice Richard. « Un type tellement honnête ! Son premier chèque de paye, il me l’a retourné en me disant qu’il n’avait pas travaillé pour le mériter. Pouvez-vous imaginer ça, aujourd’hui, un coach qui retournerait son chèque de paye ? »

« Comme homme, il était sans compromis »

PAUL ROY

du bureau de La Presse, QUÉBEC

C’était en 1947. Claude Larochelle et Armand Lachance, qui fréquentaient le Collège des jésuites de Québec, avaient obtenu des billets pour assister à un match du Canadien, à Montréal.

M. Larochelle, qui a aujourd’hui 69 ans, se souvient du voyage en train, de la victoire de 3-2 du Canadien sur les Maple Leafs, et du but de son idole, Maurice Richard, en troisième période. « Il avait déjoué le gardien Turk Broda, il l’avait dépouillé de ses vêtements ! »

Le jeune Larochelle, devenu entre-temps journaliste sportif, re-

verra son idole cinq ans plus tard. « J’étais allé l’interviewer chez lui, rue Ranger, près du parc Belmont. À mon arrivée, il était dehors en train d’engueuler un petit gars qui avait lancé des roches à un écu-reuil. Il lui criait : Mon p’tit polisson, tires-en pas une autre parce que je te monte dans le poteau et je te laisse là ! »

Claude Larochelle travaillait alors pour *Sport-Revue*, un magazine qu’il avait fondé. Il fera par la suite carrière au quotidien *Le Soleil*, de Québec, d’où il a pris sa retraite il y a deux ans.

Interviewer des joueurs de hockey n’était pas une sinécure à l’époque, se rappelle-t-il. Les types n’étaient pas bavards, bavards.

— Où t’es né ?

— Shawinigan.

— As-tu été à l’école long-temps ?

— Deuxième année.

« Et il ne fallait pas sortir un crayon, ils figeaient. T’établissais un contact et, après seulement, tu pouvais te mettre à parler hockey. En douce. Et tu rédigeais tes notes après l’entrevue. »

Maurice Richard ne faisait pas exception. « Lui, c’est sur la glace qu’il s’exprimait. Il avait dix milliards de neurones là-haut et, quand il jouait au hockey, les dix milliards de neurones embarquaient. Tous sports confondus, c’est le joueur le plus explosif que j’ai jamais vu. Il frappait comme l’éclair. Le plus gagnant aussi. »

Mais il n’était pas le meilleur en tout. Et quand Claude Larochelle écrira dans *Sport-Revue* que Gordie Howe était le meilleur passeur et le meilleur manieur de bâton, il se fera recevoir froidement, rue Ranger, quand il retournera interviewer Maurice Richard.

— C’était en quelle année ?

— Mets ça en 53... non en 54.

Le Rocket était furieux, se rappelle M. Larochelle.

— T’en as écrit une belle sur moi !

— J’ai juste écrit sur Gordie Howe.

— Oui, et t’as l’air de le trouver pas mal bon !

L’entrevue était mal engagée. Si bien qu’à un moment, Richard dira au jeune journaliste : « Je ne te donne pas d’entrevue, dehors ! »

Mais il se ravisera au moment où Larochelle s’apprêtera à faire démarrer son auto : « Aie, Claude, reviens ! »

Claude Larochelle sera intronisé au Temple de la renommée du hockey, à Toronto, en 1989. En arrivant dans la salle où avait lieu la cérémonie, en compagnie de son ami et collègue du *Soleil* Réal

Labbé, il se fera apostropher par Maurice Richard.

— Qu’est-ce que tu fais ici ?

— Je ne sais pas si je vais oser te le dire...

— Dis-moi pas qu’ils vont te nommer au Temple de la renommée !

« Il était comme ça Maurice, incapable de montrer ses émotions autrement que par des phrases brusques. »

Claude Larochelle — qui a publié trois ouvrages sur le hockey — et Maurice Richard, se reparleront à plusieurs reprises au fil des années.

— Êtes-vous devenus amis ?

— Non, on n’avait pas vraiment d’affinités, à part du fait que je l’admirais comme athlète.

— Et comme homme ?

— Il était sans compromis, comme sur la glace.



Maurice Richard 1921-2000

Heureux et vrai

Jeudi 10 septembre 1998. Dans le salon au tapis beige où jouent en sourdine sur écran géant les émissions du matin, les murs sont tapissés de photos-souvenirs.

On voit Maurice avec Ti-Guy. On voit Maurice avec Henri. On voit Maurice avec Béliveau et Henri.

Par terre, une photo de Maurice à ses débuts dans la Ligue nationale. Assis dans le vestiaire du Canadien, du feu plein les yeux, comme vous dites.

« On vient de me la remettre. L'aimes-tu ? »

— Encore un vent du nord-ouest. Il vente presque tout le temps, ici.

Quatre-vingt pour cent du temps, le vent arrive de là-bas. Comprends-tu ça ? »

Curieux, Maurice connaissait les gardiens de but, ces bonnes gens, mais il ne connaissait pas le vent.

« Il vaudrait mieux que tu enfles une laine », dit Sonia.

« Comme les années passent vite, dit Maurice. Hier encore, je jouais pour le Canadien. »

Dans sa belle maison entourée d'arbres qu'il habite depuis quarante ans, face à la rivière des Prairies, Maurice coule enfin des jours paisibles.

Candidement, comme ça, dans la chaleur des confidences, il avoue regretter trois choses.

1 — Je regrette que Claude, mon



Michel Blanchard

jeune frère, n'ait jamais eu la chance de jouer pour le Canadien. Frank Selke trouvait que deux Richard au sein de la même équipe, c'était suffisant. J'aurais pourtant tellement adoré jouer avec Henri et Claude.

2 — Dans l'incident m'impli-

quant à Hal Laycoe, je n'aurais jamais dû frapper le juge de ligne.

3 — Sur le plan familial, de peur de les effrayer, peut-être ai-je été trop doux avec chacun de mes sept enfants.

■ ■ ■

J'avais cinq ans quand j'ai rencontré Maurice Richard pour la première fois. Pendant que mon père laçait mes patins, Maurice laçait à mes côtés les patins de son fils Normand.

On s'est vu par la suite des dizaines de fois.

Mais jamais avant ce jeudi matin de septembre 1998, Maurice ne m'est apparu aussi lui-même. Aussi beau.

Quinze jours auparavant, les médecins lui avaient fait la surprise de lui apprendre que la masse gélatineuse et cancéreuse de la grosseur d'un pamplemousse qui se pressait autour de l'aorte, du colon et des reins, avait complètement disparu.

Puis, le vent.

Puis, le soleil.

Puis Sonia, sa conjointe, attentive à tout.

« J'ai vécu l'enfer et je ne sais pas si je m'en serais sorti n'eût été d'elle. Après la mort de Lucille, de tous mes amis et membres de la famille, c'est Sonia qui m'a le plus aidé. »

Heureux et vrai, Maurice l'aura été jusqu'à la toute fin.

Moore : « Le Rocket était l'homme des grandes occasions »

RAYMOND GERVAIS

Dickie Moore, l'ancien ailier gauche du Tricolore portant le numéro 12, qui a joué avec Maurice Richard durant 10 ans, n'a que de bons souvenirs du Rocket.

« Maurice m'a beaucoup aidé. C'était celui qui, lorsqu'il s'empara de la rondelle, la mettait derrière la ligne rouge du filet. Son lancer était précis et personne ne pouvait l'arrêter lorsqu'il s'élançait à partir de la ligne bleue adverse.

« Le Rocket était l'homme des

grandes occasions. Il est celui sur lequel le Canadien et ses coéquipiers pouvaient toujours compter. Il a marqué des buts au moment où tout semblait perdu pour le Canadien. Il a compté des buts gagnants et payants pour le club. Je me souviens que c'est Maurice qui, lors des finales de la Coupe Stanley en 1953, a réussi le but gagnant après avoir fait un retour au jeu à la suite d'une coupure au-dessus de l'oeil qui avait nécessité 12 points de suture.

« Le Rocket était aimé de tous

les amateurs, poursuit M. Moore. Il n'y a jamais eu de plus grande idole que Maurice Richard. Même aujourd'hui, si vous mettiez le Rocket sur la glace avec les autres joueurs, c'est lui qui obtiendrait la plus grande ovation. Il jouait au hockey parce qu'il aimait ça. Il aimait faire plaisir aux spectateurs. Il désirait satisfaire ses supporters par-dessus tout. Rien au monde n'aurait pu me faire plus plaisir que de jouer aux côtés de Maurice Richard. »

Tim Burke : « Un de ces rares individus incapables de mentir »

Le journaliste Tim Burke a suivi les activités du Canadien pour le compte du *Montreal Star* et de la *Gazette*. Il a longuement côtoyé Maurice Richard.

« Il s'agissait de l'un de ces rares individus qui sont incapables de mentir. Maurice disait ce qu'il pensait et ce n'était pas toujours facile à encaisser. Il n'était pas un homme compliqué, nous savions tous à quoi nous en tenir avec lui. Maurice voulait être le meilleur et c'était aussi simple que ça. »

Burke se souvient que Maurice Richard était autant apprécié au Ca-

nada anglais. « Il aimait beaucoup la ville de Toronto et il le disait souvent. Les amateurs de hockey le considéraient comme un héros canadien. Il était plus populaire à Toronto que les joueurs des Maple Leafs. Mais il était tout de même surpris d'être aussi admiré en dehors du Québec.

« Les gens ont oublié que l'entraîneur Dick Irvin a été congédié peu après l'émeute de 1955. La direction du club considérait qu'il avait mal dirigé le Rocket, qu'il le poussait plutôt que le retenir dans les moments tendus. Je suis certain

qu'avec son ami Toe Blake pour lui parler, Maurice ne se serait pas attiré autant d'ennuis et cet épisode douloureux aurait pu être évité. Maurice n'était pas fou même s'il était un peu colérique.

« Il formait un très beau couple avec Lucille. Je me souviens qu'elle allait s'asseoir près de la sortie des visiteurs avant le match pour engueuler Ted Lindsay quand il sortait du vestiaire des Red Wings. Lindsay lui répondait des choses affreuses et Lucille les répétait ensuite à Maurice. Il n'est pas étonnant que les deux hommes se soient autant détestés ! »

R.K.

« La fin d'une certaine noblesse du hockey »

Gilles Tremblay rappelle que le Rocket ne jouait pas pour rire

RONALD KING

« J'aime bien la déclaration de Camille Desroches qui a toujours dit : « quand le Rocket va disparaître, les Canadiens français vont perdre leur drapeau ! Moi je dirais qu'avec la mort de Maurice, c'est la fin d'une époque, la grande époque des six équipes et d'une certaine noblesse du hockey. Quelques années après sa retraite, lors de l'expansion de 1967, le hockey a été

vendu aux États-Unis et on passait à une tout autre affaire. »

Le jeune Gilles Tremblay a participé à quelques camps d'entraînement et à quelques matchs hors-concours avec Maurice Richard pendant ses dernières saisons chez le Canadien. Il l'associe à Butch Bouchard, Jean Béliveau, Henri...

« Le Canadien fournissait toutes les équipes de la ligue à ce moment-là et les vétérans du Canadien étaient des monstres sacrés.

« Je n'ai jamais vu un homme aussi déterminé que Maurice. Toutes ses pensées étaient concentrées sur la victoire, le premier rang des marqueurs, la Coupe Stanley. Maurice ne jouait pas pour rire. Il ne s'est jamais imaginé être deuxième dans quoi que ce soit.

« Il était évidemment l'exemple à suivre, un joueur totalement dédié à son travail et un bon homme d'équipe. Il suffisait de le regarder agir pour savoir quelle attitude un gagnant devait avoir. »

Corey perd un héros et un ami

RAYMOND GERVAIS

Ronald Corey, l'ancien président du Club de hockey Canadien, vient à la fois de perdre un ami et le héros de son enfance.

M. Corey se souvient notamment comment il avait mis la main sur le numéro de téléphone personnel de Maurice Richard par l'entremise d'un cousin de Maurice.

« J'ai appris que son numéro de téléphone était au nom de sa femme. J'ai cherché dans l'annuaire téléphonique et je l'ai trouvé. Je désirais avoir son autographe pour mon frère cadet, Claude, atteint du cancer. J'ai néanmoins dû attendre plusieurs jours avant de me décider à l'appeler et de lui demander un autographe. Je lui ai aussi demandé de compter un but pour mon frère. Il m'a répondu : « Je vais le faire ». Lors de son match suivant, Maurice a compté trois buts.

« J'ai été très près de lui durant les 20 dernières années. J'ai assisté à des matchs de hockey avec lui et nous avons ouvert la chambre des « Anciens Canadiens » ensemble en 1982. Cela a d'ailleurs permis à Maurice Richard de renouer avec l'administration du Club de Hockey Canadien.

M. Corey a ajouté qu'il était très heureux de la création en 1999 du trophée Maurice-Richard.

« Je suis particulièrement heureux que le trophée ait été créé de son vivant. La soirée de clôture du Forum en 1996 et l'ovation qu'il a reçue de la foule à ce moment resteront à jamais gravées dans ma mémoire », a dit M. Corey.

De son enfance, M. Corey se rappelle des dix dernières années du Rocket en tant que porteur du numéro 9 du Canadien.

« J'ai vu ses beaux buts, des séries éliminatoires incroyables, je conserve des souvenirs mémorables. Il fallait voir comment Maurice était heureux d'être dans le salon des anciens. C'était un compteur incroyable, mais aussi quel joueur d'équipe. Les anciens qui ont joués avec lui, les Moore, Talbot, Henri Richard, Bouchard, Harvey, etc. en parlent tous comme d'un vrai joueur d'équipe. C'est pour cette raison qu'il était très heureux de la salle des anciens parce qu'il voulait retrouver ses anciens coéquipiers.

PIERRE TRUDEL

collaboration spéciale

C'est à jaser avec ceux qui l'ont côtoyé pendant plusieurs décennies, dans les années 40 et 50, qu'on réalise à quel point Maurice Richard est un phénomène encore plus grand qu'on ne l'imaginait.

Les mots qui suivent se retrouveront sans doute ailleurs dans ce journal, mais, toute sa vie, sans jamais tricher, il aura été un être entier, sans compromis, fidèle à ses amitiés, persistant dans ses inimitiés et rancunes, d'une franchise parfois brutale. Un héros populaire, un symbole, une légende, un mythe.

On a dit que Maurice Richard parlait peu. Mauvaise perception. Ses yeux parlaient. Ses yeux transmettaient ses pensées et états d'âme. Tantôt rieurs, tantôt colériques, tantôt perçants, jamais fuyants.

Camille Desroches revient dans le temps.

« Nous étions des amis de coeur. Nos familles étaient presque voisines, j'allais souvent chez lui et j'ai fréquemment joué aux cartes avec sa mère. J'étais journaliste au *Canada* au tout début de sa carrière et publiciste de la Ligue senior où Maurice a joué. Étant du même quartier, on se rencontrait au cinéma Rivoli et on faisait toujours ensemble, en tramway, le trajet vers le Forum. Il y a quelques années, on a refait à peu près le même trajet tous les deux, mais en métro cette fois.

« Maurice fut d'abord, avant tout, et principalement, un ami. Comme joueur, je le comparais à Michel-Ange : un génie qui devait cependant travailler très fort pour parachever son oeuvre. En opposition à Béliveau, un De Vinci à qui tout semblait si facile. »

Un souvenir particulier ?

« Lorsque l'équipe évoluait à New York, nous allions à la messe ensemble le dimanche, à l'église Saint-Malachy. Le curé Riley l'aimait beaucoup et lui demandait toujours de passer la quête. Un jour, alors qu'on m'empêchait d'y entrer en raison des funérailles du comédien Fred Allen, le curé m'a reconnu. J'ai pu franchir les cordons de sécurité et il m'a installé dans la 2^e rangée. »

Le Rocket et Rocky

Rocky Brisebois en est un autre qui parle d'une relation amicale et non professionnelle avec Maurice Richard. Un

compliment en soi puisque Maurice Richard était pour le moins sélectif dans ses amitiés.

« Nos relations avec les athlètes dans les années 50 n'étaient pas les mêmes. On se sacrerait bien de leur vie personnelle, alors qu'aujourd'hui... ! Peu à peu, c'est devenu un chum, d'autant que nous avions des goûts communs, comme la pêche. Et il était aussi combatif à la pêche qu'au hockey. Quand tout le monde mettait un 2 \$ dans la cagnotte pour qui sortirait la première truite, Maurice virait le lac à l'envers pour gagner. Pas pour l'argent. Pour gagner. »

Le chroniqueur

Pendant plusieurs décennies, Maurice Richard a signé une chronique dans la presse écrite. Au défunt *Dimanche-Matin* notamment, dans *La Presse* ces dernières années.

Il choisissait ses sujets, résumait ses propos à un journaliste de métier et le scripteur fantôme devait s'assurer de n'atténuer d'aucune façon le sens de son opinion, sinon...

Là aussi, les propos étaient directs. À un point tel que, souvent critiqué par Maurice Richard, le président Campbell l'obligea à abandonner cette tribune pendant quelque temps.

Jean-Paul Chartrand père, alors directeur des sports au *Dimanche-Matin*, a conservé plusieurs chroniques chez lui.

« Une, entre autres, où il traite Sam Pollock d'anti-franco-phone. Il le détestait à s'en confesser... Cette autre où il dénonce la direction du Canadien qui a annulé ses deux abonnements de saison. Il fustige tous les dirigeants, en commençant par les Molson... Celle où il justifie son absence lors d'un hommage à Toe Blake au Forum. Il ne voulait plus y remettre les pieds... J'en ai « épais comme ça des textes du Rocket ».

L'admiration vouée à Maurice Richard n'était évidemment pas l'exclusivité des chroniqueurs québécois.

Dans le livre *Les 100 plus grands du hockey*, Stan Fischler affirme que « Maurice Richard fut au hockey ce que Babe Ruth fut au baseball ». Dans un autre bouquin, *Remembering The Rocket*, on prête à Sydney Katz les propos suivants : « Il y a eu de meilleurs patineurs, il y a eu des joueurs plus créatifs avec la rondelle, il y a eu des joueurs plus efficaces en défensive... MAIS IL N'Y A JAMAIS EU UN PLUS GRAND JOUEUR DE HOCKEY. »



PHOTOTÉQUE. La Presse

Maurice Richard et Guy Carbonneau, lors du 36^e Dîner annuel du Beaver Club.

Carbonneau : « Je vais toujours garder un bon souvenir du Rocket »

RICHARD LABBÉ

Maurice Richard ? Pour Guy Carbonneau, joueur de centre influent des Stars de Dallas, la grande histoire du Rocket se résume en quelques mots : « Je ne l'ai jamais vu jouer, mais je sais que Maurice Richard était l'idole d'un peuple. »

Membre du Canadien pendant 12 saisons, Carbonneau a eu l'occasion de côtoyer le numéro 9 à plusieurs reprises. Il s'en souvient encore très bien.

« Quand on voyait le Rocket pour la première fois, c'était un peu comme quand on entrait au vieux Forum : on était bouche bée. J'ai rencontré le Rocket à plusieurs reprises au cours des années 80. Ça faisait longtemps qu'il ne jouait plus, mais il imposait encore le respect. Quand on le voyait, on l'écou-

tait parler et on ne disait pas un mot ! Il aimait être impliqué avec le Canadien, il aimait nous raconter ses histoires, nous expliquer comment ça se passait dans son temps. On l'écoutait et on était tous impressionnés. »

Sous le drapeau tricolore, Carbonneau a toujours senti l'influence du Rocket. Une influence directe, qui poussait l'équipe dans la bonne direction.

« C'est un peu son héritage. Il a été l'un des premiers à faire du Canadien une équipe légendaire. Quand je suis arrivé chez le Canadien, il y avait beaucoup de fierté au Forum, et c'était sans doute grâce à lui. Il a marqué plusieurs générations de joueurs. Je vais toujours garder un bon souvenir du Rocket. »

Maurice Richard 1921-2000



Deux Lions et une Vierge

Le dernier membre du grand trio est mort hier après une dernière bataille. Cette fois, contre le cancer.

Ils étaient deux Lions et une Vierge. Et on peut dire que les trois ont contribué à façonner l'âme et le coeur des Québécois.

Deux Lions, Maurice Richard et Félix Leclerc, et une Vierge, René Lévesque.

Maurice Richard les aura précédés en contribuant à l'éveil d'une nouvelle fierté nationale. Un peuple, qualifié de porteurs d'eau à qui les boss parlaient en anglais,

s'était tourné vers Maurice Richard. Match après match, que ce soit contre Ted Lindsay et les Red Wings de Detroit ou contre Bill Juzda et les Maple Leafs de Toronto, Maurice Rocket Richard portait la fierté des Canadiens français sur ses épaules quand il fonçait, les yeux fous, sur le gardien de but.

Jamais il n'a voulu faire un acte politique, mais toutes les fois qu'il plantait son poing dans la face d'un malotru qui l'avait traité de « Pepsi », Maurice Richard grandissait encore dans l'esprit, l'âme et le coeur des Canayens.

Quand Clarence Campbell et ses alliés anglais ont banni le Rocket



Réjean Tremblay

jusqu'à la fin d'une saison, le peuple est descendu dans la rue. Ce fut une émeute. Une vraie, pas du vandalisme provoqué par des bandes

de voyous.

Pour marquer le centenaire de *La Presse*, les dirigeants du grand quotidien avaient choisi Maurice Richard et Félix Leclerc. Les deux hommes s'étaient rencontrés à la belle maison du poète et chanteur à l'île d'Orléans. Cette fois-là, si Maurice Richard était le plus timide, c'est Félix qui était intimidé.

Et Félix, qui était politique dans le moindre de ses accords de guitare, avait très bien compris que le grand homme assis à sa table devant lui n'avait jamais voulu être conscient de son pouvoir.

L'un chantait *L'Alouette en colère*, l'autre était la colère des alouettes qu'on plumait.

Finalement, un autre homme a pris la colère et les chansons des deux Lions et a forcé les Québécois à faire des pas importants dans leur affirmation. Qu'on soit d'accord ou pas avec l'objectif visé, ces pas demeurent importants.

Félix est mort et les gens ont chanté avec douleur son *Petit Bonheur*. René Lévesque est mort et les gens ont pleuré sa sincérité et sa passion.

Maurice leur avait survécu le temps d'obtenir la plus belle ovation jamais accordée à un homme au Forum et de connaître l'amour une autre fois.

Il est allé les rejoindre hier.



ARCHIVES La Presse

Hospitalisé, le jeune Robert Vanden Abeele reçoit inopinément de la très grande visite, un certain 2 novembre 1955. Le jeune homme, qui a eu les jambes sectionnées par un tramway, récupère à St Mary's. Soudain arrive nul autre que Maurice Richard...



PHOTO RÉMI LEMÉE, La Presse

Robert Vanden Abeele, en compagnie de sa fille Annie, montre fièrement la rondelle du 429e but marqué par le Rocket le soir du 6 novembre 1955. Un but que Maurice Richard a compté spécialement pour le jeune Robert qui était alors à l'hôpital.

Robert Vanden Abeele n'oubliera jamais

Un tramway lui avait sectionné les deux jambes : hospitalisé, il reçoit, le 2 novembre 1955, la visite inopinée du Rocket

STÉPHANIE BÉRUBÉ

« Lorsqu'il est entré dans la chambre, je me suis dit : *Je rêve, ça se peut pas, c'est Maurice Richard !* »

La chambre en question portait le numéro 205 et était située à l'hôpital St. Mary's. Robert Vanden Abeele y était depuis six semaines, après qu'un tramway lui eut sectionné les deux jambes.

Nous sommes à l'automne de 1955. Maurice Richard a eu vent de l'affaire par un journaliste sportif qui lui a raconté qu'un garçon de 16 ans était alité à la suite d'un accident terrible : le jeune avait perdu ses jambes. Quelques vedettes du sport étaient déjà passées faire un tour dans la chambre 205 : les hockeyeurs Tom Johnson et Billy Ray, le footballeur Hal Paterson. Le jeune Robert était heureux. Il était d'ailleurs surpris de voir des personnalités sportives qui prenaient le temps d'aller le voir, lui, qui n'avait pourtant rien de spécial. Il n'était pas au bout de ses surprises...

Le 2 novembre, vers 12 h 30, Maurice Richard se pointe à l'hôpital. À voir le Rocket dans le cadre de porte, Robert en perd le souffle.

Il ne trouve pas les mots, il reste un moment à se demander ce qu'on doit dire quand on se retrouve devant une légende vivante. « Je me disais : *Je ne peux pas lui parler de hockey, une vedette comme ça !* » se rappelle aujourd'hui M. Vanden Abeele.

La rumeur de la présence du Rocket n'avait pris qu'une minute pour faire le tour de l'hôpital. Tous les employés avaient soudain quelque chose à faire dans le coin de la chambre de Robert. « Tout le personnel se demandait qui j'étais ! » raconte fièrement M. Vanden Abeele. Le Rocket avait pris soin d'apporter un bâton de hockey et un calendrier du club Canadien. Une infirmière qui avait un appareil photo a immortalisé la scène. M. Vanden Abeele a conservé ces souvenirs précieusement dans un album. Il les ressort parfois, pour se rappeler cet heureux épisode, survenu dans une période pourtant atrocement difficile.

Le Rocket est resté une demi-

heure avec Robert : « Maurice ne parlait pas beaucoup : il parlait avec les yeux, se souvient-il. Je sentais qu'il était sympathique à mon cas. » Avant de partir, Maurice Richard fait une promesse : « Il m'a dit qu'il compterait son prochain but pour moi. » Robert Vanden Abeele se rappelle très bien d'avoir été embarrassé par le geste. C'en était trop : non seulement il avait eu la visite du plus grand joueur de hockey de tous les temps, mais en plus le Rocket voulait revenir avec une rondelle de hockey, un but marqué pour lui, spécialement pour lui. Pourquoi ? « Ça me fait plaisir de faire ça pour toi », lui avait tout simplement répondu Maurice.

Après le départ du Rocket, Robert se vantait à la parenté, aux amis. « Tout le monde était jaloux de ma visite. » Mais de la promesse, il ne parlait pas trop. Le jeune Robert avait peur qu'il s'agisse d'une de ses promesses que l'on fait sur le coup de l'émotion, et puis qu'on oublie. Il en avait glissé un mot à sa famille, qui avait aussitôt confirmé ses craintes : Maurice Richard ? Deux visites ? Impossible !

Dans sa chambre d'hôpital, Robert avait un tout petit téléviseur. Le prochain match des Canadiens avait lieu le lendemain. Pas de but de Maurice. Le suivant était celui du samedi soir. Encore une fois, le jeune Robert avait les yeux rivés sur l'écran, aussi petit fût-il. Tous les jours pas de but du Rocket. Faisait-il exprès pour faire monter le suspense ? Le lendemain, Maurice et son équipe affrontaient les Bruins de Boston. C'est là que Maurice Richard a marqué son 429^e but : le but de Robert Vanden Abeele.

Fébrile, Robert attendait son idole... et sa rondelle ! Or le lundi, ni visite ni nouvelle. « Je pensais qu'il serait là dès le lendemain : je l'ai attendu toute la journée ! » se rappelle en souriant M. Vanden Abeele. Mais s'il rigole aujourd'hui, cette journée-là, le 7 novembre 1955, la situation était des plus dramatiques. Et si la famille avait eu raison ? Si Maurice ne revenait pas ?

« Je me disais que de toute façon, j'avais déjà été bien gâté : s'il revenait, je serais extra gâté ! » dit M Vanden Abeele.

Évidemment, le Rocket ne s'est pas fait attendre. Le lendemain, soit

deux jours seulement après le but magique, une infirmière vient prévenir le jeune Robert qu'un invité de marque l'attend au premier étage...

Maurice Richard était de retour. Il avait même emmené avec lui son fils, Normand. Encore une fois, c'est la commotion à l'hôpital. Maurice se prête gentiment aux séances de photos avec Robert, avec d'autres patients et avec les infirmières qui voulaient toutes être photographiées aux côtés de la superstar.

Robert a eu droit à sa rondelle, ainsi qu'à un autre bâton sur lequel avaient signé toutes les vedettes de « son » club : Jacques Plante, Toe Blake, Butch Bouchard, Boum Boum Geoffron...

Avant de partir, Maurice Richard dit quelque chose que Robert Vanden Abeele n'a jamais oublié : « Il m'a dit qu'il avait dû travailler fort pour compter ce but, que ça n'avait pas été facile. » Robert Vanden Abeele comprend le message. S'il n'a jamais revu Maurice Richard, le Rocket restera à jamais une source d'inspiration, la « pierre angulaire » de ses succès.

Guy Lafleur: «C'était un vrai, un joueur qui a tout donné pour le Canadien»

RAYMOND GERVAIS, JEAN-FRANÇOIS BÉGIN et PC

C'est dans sa ville natale de Thurso, où il était de passage hier, que Guy Lafleur a appris la triste nouvelle. « C'était un vrai, un joueur de hockey qui a tout donné pour l'organisation du Canadien. Des joueurs comme lui, ça ne court pas les rues. Je ne pense pas qu'on en fasse encore des comme lui, malheureusement », a dit le Démon blond.

Guy Lafleur avait neuf ans quand Maurice Richard a pris sa retraite, en 1960, et il ne garde que de vagues souvenirs du joueur. « Mais c'était l'idole de mon père, se rappelle-t-il. Il écoutait les matches à la radio et parlait souvent de Maurice Richard comme d'un grand joueur de hockey. »

« C'est un homme qui m'a beaucoup inspiré tout au long de ma carrière, a-t-il ajouté. Sa grande fierté nous a aidés à comprendre ce que ça représentait de jouer pour le Canadien. »

L'ancien no 3 du Canadien, le défenseur Émile Butch Bouchard, se souvient très bien des matchs de hockey qu'il a disputés avec Maurice Richard.

C'est avec beaucoup de chagrin que l'ancien capitaine a appris la nouvelle hier, même s'il s'attendait au pire depuis que le Rocket avait été réadmis à l'hôpital.

« Maurice Richard a été un atout extraordinaire pour le club Canadien. On avait une bonne ligne d'attaque à l'époque et Maurice était toujours là pour marquer le but au bon moment. Comme homme c'était un garçon extraordinaire, d'une franchise et d'une loyauté sans réserve. Le Canadien a gagné cinq Coupes Stanley de suite avec le Rocket. Il était très fort et avait une détermination au-dessus de tout le monde pour gagner. »

Bernard Geoffron : « Il a mis le hockey sur la map ! »

Bernard Boum-Boum Geoffron, le numéro 5, a déclaré pour sa part que « dès que le

Rocket touchait à la rondelle, on pouvait sentir l'électricité envahir la foule. C'était fascinant de voir comment les gens réagissaient à Montréal comme ailleurs. Il n'y en a jamais eu un autre comme lui ».

Pour Jean-Guy Talbot, qui a remporté cinq Coupes Stanley à ses côtés, de 1955 à 1960, Maurice Richard était « Monsieur Hockey », un « combattant qui a combattu jusqu'à la fin ». « Si le hockey existe encore aujourd'hui, on peut le remercier. Quand il s'est amené au début des années 40, il n'y avait presque personne dans le Forum, c'est lui qui a mis le hockey sur la map ! »

« C'était un monsieur très gentil, il savait qu'il était aimé du peuple et il le lui rendait bien. Je ne l'ai jamais vu refuser un autographe, que ce soit au Canada, aux États-Unis ou en Europe », a dit M. Talbot, qui a aussi côtoyé le Rocket pendant une vingtaine d'années avec les Anciens Canadiens et les Légendes du hockey.

Mario Lemieux: « Une inspiration »

Mario Lemieux a eu l'occasion de rencontrer Maurice Richard au cours de sa carrière. Selon le nouveau propriétaire des Penguins de Pittsburgh, le Rocket a été une inspiration pour tous les joueurs de hockey et en particulier pour les francophones.

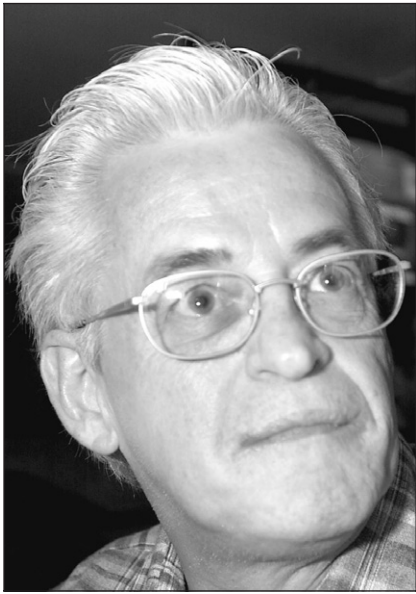
« C'est un homme qui avait le respect des joueurs et des partisans. Son décès fait mal, a dit Lemieux sur les ondes de RDI.

« Je pense qu'il m'aimait bien, a dit l'ancienne vedette des Penguins. Je ne l'ai jamais vu jouer mais j'ai entendu parler de lui quand j'avais trois ou quatre ans. Il a été un de nos grands joueurs. Il a beaucoup fait pour le hockey, en plus d'avoir créé une fondation », a ajouté Lemieux, qui a tenu à offrir ses condoléances à la famille Richard.

Maurice Richard 1921-2000



Mark Decoste



Pierre F. Denault



Jean Pion



Andréa Marshall



Charles Grégoire

PHOTOS BERNARD BRAULT, La Presse   

Un leader, un ambassadeur pour les Québécois

ANDRÉ DUCHESNE

« Maurice Richard est un homme qui a su transcender la vigueur du peuple québécois à travers le sport. »

Attabl   avec ses deux fils au restaurant-bar Champs du boulevard Saint-Laurent hier soir, Pierre F. Denault se remémorait avec une visible passion les exploits du grand Rocket qui ont marqué sa jeunesse.

« Je possède encore une paire de patins CCM signés Maurice Richard, identiques à ceux qu’il chaussait à la fin de sa carrière », a ajouté M. Denault, 59 ans. Ce dernier était venu écouter le dernier match de la série finale de l’Association de l’Ouest de la Ligue nationale de hockey entre l’Avalanche du Colorado et les Stars de

Dallas.

Chez Champs, tout le monde, même les plus jeunes, était unanime pour dire hier que le plus célèbre ailier droit du Canadien de Montréal a été une idole, une icône, un leader pour les Québécois.

« On perd une grande légende », observe Charles Grégoire, 38 ans, de Laval, qui a eu le plaisir de côtoyer Maurice Richard alors que ce dernier arbitrait des matchs des anciennes étoiles du Canadien au Collis  e de Laval.

« Il aimait être entouré de gens du milieu du hockey, poursuit M. Grégoire. Il aimait venir dans les arénas. Pour lui, c’était sa deuxième demeure. »

« Comme Céline Dion, il représentait le Québec en tant

qu’ambassadeur, ajoute Andréa Marshall, une jeune femme de Valleyfield qui b  n  fiait d’un congé de quelques heures de l’hôpital Hôtel-Dieu où était justement hospitalisé le Rocket.

Elle a confié que plusieurs patients, sachant dans quelle chambre se trouvait l’ancien numéro 9 du Canadien, passaient devant la porte qui demeurerait constamment fermée.

Une rondelle

Charles Grégoire se souvenait également avec émotion que son grand-père lui avait remis un jour une rondelle lancée par Maurice Richard dans la foule après avoir compté un but au Forum.

« C’est mon grand-père, Édouard Savignac, qui l’avait attrapée. Elle était légèrement abim  e et on disait

que c’était en raison de la force du lancer du Rocket », a-t-il ajouté.

   une autre table, Jean-François affirmait que Maurice Richard « projetait une image de gagnant qui se reflétait sur tous les Québécois ». « Un leader qui se démarquait toujours dans les situations importantes », ajoute son compagnon de table, Pierre-Alexandre.

Trop jeunes pour l’avoir vu jouer, la plupart des personnes interrogées hier gardaient toutefois de précieux souvenirs de leurs conversations avec leur père pour qui, Maurice Richard était une idole.

L’amour et l’affection des Québécois pour le joueur de hockey se sont entre autres manifestés au printemps 1955 lorsque le président de la Ligue nationale de hockey, Clarence Campbell, l’avait

suspendu pour le reste de la saison et les séries éliminatoires.

« Que les gens se révoltent comme ils l’ont fait au Forum et dans la rue Sainte-Catherine (lors du premier match à domicile qui a suivi l’annonce de sa suspension) est quelque chose de particulier », selon Charles Grégoire.

Plusieurs autres ont également déclaré que selon eux, Maurice Richard n’a pas eu d’équivalent dans le monde du sport pour refléter la fierté et la combativité des Québécois.

« C’était le top des idoles au Québec », souligne Jean Dion, 46 ans. « Le plus grand Québécois de tous les temps, toutes disciplines confondues », lance en écho Mark Decoste.

Gordie Howe: «C’est lui qui faisait lever les foules»

ALEXANDRE PRATT

Parmi tous les joueurs qui ont évolué à la même époque que Maurice Richard, c’est Gordie Howe qui rappelle le plus le Rocket, tant par sa rage de vaincre que par son amour du jeu.

L’ancienne étoile des Red Wings de Detroit a été attristé hier lorsqu’il a appris la mort de son ancien rival. « Nous étions des en-

nemis sur la glace, mais des amis à l’extérieur, a confié M. Howe au Réseau de l’Information. C’est à cause de lui que le hockey est devenu si populaire. C’est lui qui faisait lever les foules. Il était admiré non seulement au Québec et au Canada, mais aussi à Detroit et aux   tats-Unis. J’ai fait des tournées des légendes du hockey avec lui et lorsqu’il marquait un but, les gens se levaient pour lui réserver une

ovation. »

Gordie Howe, que les Américains ont surnommé M. Hockey, se rappelle surtout de la détermination de Maurice Richard sur la patinoire. « C’était un joueur extrêmement fort et dévoué à son sport. Après les parties, j’allais prendre un repas mais le Rocket, lui, repassait la partie dans sa tête. Il aimait le hockey, et c’est ça qui est important. »

Les amateurs torontois se rappellent l’intensité de Rocket Richard

MARTIN VALLIÈRES

du bureau de La Presse, Toronto

Les amateurs de hockey de la Ville reine ont appris hier soir avec beaucoup de nostalgie la mort de Maurice Richard, ou le Rocket Richard comme on le surnomme ici.

La plupart ont appris la triste nouvelle en s’installant devant leur petit écran pour le match entre l’Avalanche du Colorado et les Stars de Dallas.

Dès le début de la retransmission, les animateurs de *Hockey Night in Canada*, l’équivalent à la CBC de la *Soirée du hockey*    Radio-Canada, ont rendu hommage à Maurice Richard. La chaîne spécialisée par câble SportsNet, du réseau CTV, a diffusé des reportages spéciaux durant la soirée.

Mais toute la journée, la station radiophonique d’information continue de Toronto, News 680, et la station de sports, Fan590, avaient fait état de la grave détérioration de l’état de santé du légendaire hockeyeur dans un hôpital montréalais.

En soirée, lors d’une tribune téléphonique spéciale sur les ondes de Fan 590, les amateurs se rappe-

laient surtout l’intensité du jeu de Rocket Richard. On se remémorait aussi l’époque où la rivalité entre les Maple Leafs de Toronto et le Canadien de Montréal atteignait un niveau rarement revu depuis.

« Quand le Canadien s’amenait au vieux Maple Leaf Garden avec le Rocket,   a provoquait un niveau d’excitation dans l’air. Et sur la glace, il jouait avec une telle intensité. C’était tout un spectacle », a comment   un participant.

Au centre-ville de Toronto, près du Temple de la renommée du hockey où les exploits de Maurice Richard sont étalés    côté de la reconstitution du vestiaire du Canadien de l’ex-Forum, c’est au restaurant-bar de Wayne Gretzky que plusieurs amateurs de hockey se réunissent ces temps-ci pour suivre les matchs des séries de la Coupe Stanley.

Dans cet endroit décoré d’objets de la carrière du fameux 99, les conversations étaient souvent parsemées hier soir de commentaires sur la mort d’une « vraie légende du hockey, ce Rocket Richard ».

Ironiquement, la plupart des clients sont trop jeunes pour avoir vu le Rocket sur la glace du vieux

Maple Leaf Garden, un peu oublié depuis l’ouverture du Centre Air Canada l’an dernier. N’empêche, plusieurs se rappelaient des récits d’amateurs plus âgés, leur père dans bien des cas, des visites du Canadien de l’époque avec Maurice Richard.

« Le hockey de la Ligne nationale ne semble plus susciter l’intensité et les émotions comme il le faisait l’époque. On a de plus en plus l’impression que c’est devenu une affaire de gros sous et de gros bras sur la glace », a comment   un amateur, en surveillant du coin de l’oeil au grand écran les Stars vaincre l’Avalanche vers la finale de la Coupe Stanley.

Il faut souligner que pour les amateurs torontois, la mort de Rocket Richard était hier soir la deuxième nouvelle triste en moins de 24 heures.

La veille, ils avaient vu Eric Lindros, la vedette des Flyers qui a eu ses premiers faits d’armes dans le hockey mineur de la banlieue de Toronto, subir une autre blessure à la tête. Et hier matin, toutes les premières pages des sections de sports des quotidiens torontois faisaient état de la forte possibilité de la fin de la carrière de Lindros.

Une personnalité qui rayonnait de façon exceptionnelle, dit André Tranchemontagne

MARTIN PELCHAT

TROIS-RIVIÈRES

André Tranchemontagne tire une grande fierté d’avoir ramené Maurice Richard au Forum, en 1980, après plusieurs années de brouille entre le Rocket et le Canadien.

Un geste que cet ancien vice-président au marketing de la brasserie Molson, aujourd’hui député libéral de Mont-Royal, plaçait volontiers parmi les meilleurs coups de sa carrière, hier soir, en faisant l’éloge du grand disparu, dont il était devenu un ami.

« Il avait une personnalité qui rayonnait de façon exceptionnelle ; rarement a-t-on vu au Québec une personne avec autant de charisme », se souvenait M. Tranchemontagne, qui a rencontré la presse hier soir en compagnie de son chef, Jean Charest, en marge du conseil général du PLQ    Trois-Rivières.

Quelle était la cause de cette dispute entre le célèbre numéro 9 et le

Canadien, propriété de Molson ? André Tranchemontagne affirme qu’il ne l’a jamais demandé. Mais les acteurs autour de la table de négociations avaient changé et il espérait que le Rocket verrait en lui un homme d  sir  ux de tourner la page et de regarder vers l’avenir.

« J’ai eu le bonheur de le ramener parce que je trouvais presque inadmissible que Maurice soit resté avec une certaine amertume à l’égard de la brasserie et du club de hockey Canadien. »

Les négociations ont duré quelques mois, mais n’ont pas été difficiles, raconte l’ancien brasseur. L’ami et agent de Maurice Richard, Jean Roy, a ag   comme entremetteur et facilité ce retour. « Le temps était venu où la brasserie était prête à faire un premier geste, dit M. Tranchemontagne. Je pense qu’il était malheureux d’être à l’extérieur du giron dans lequel il avait oeuvré toute sa vie. »

Dans son rôle retrouvé d’ambas-

sadeur du Canadien et de la brasserie, Maurice Richard s’est prêté de bonne grâce aux activités promotionnelles. Son plus grand bonheur, c’était de prendre part    une partie de pêche avec des clients.

Jean Charest s’est aussi dit attristé, lui dont l’enfance a été berc  e par le récit des prouesses du Rocket que lui faisait son père « Red », qui a joué au hockey professionnel. «   a voulait dire les échappées avec deux joueurs qui lui traînaient sur le dos et les buts à l’emporte-pièce », raconte le chef libéral.

« Il évoquait pour les Québécois ce qu’on était, dit-il. C’était un peu celui qui se battait pour survivre, pour prendre sa place, et qui le faisait contre des obstacles qui semblaient insurmontables.   a a peut-être été le début de quelque chose de très grand au Québec. C’est pour ça que je dis que   a été un des très grands hommes qu’auront connus le Québec et le Canada. »



Une des rares cartes de Maurice Richard : la numéro 37 de la série 1955-56 produite par la compagnie Parkhurst.

Les cartes du Rocket ne sont pas légion

SIMON DROUIN

En apprenant la mort de Maurice Richard, plusieurs d’entre vous se seront peut-être précipités à leurs boîtes à souvenirs dans l’espoir de découvrir un trésor caché. Les spécialistes en cartes sportives ne s’attendent toutefois pas une ru  e des collectionneurs.

La compagnie O-Pee-Chee ayant interrompu la production de ses collections en 1941 en raison de la Deuxième Guerre mondiale, il aura fallu attendre à la saison 1951-1952 avant de voir apparaître la première carte officielle du Rocket, lui qui avait foulé la glace du Forum pour la première fois en 1942. Une nouvelle compagnie, Parkhurst, a alors produit une série de 105 cartes couleurs de 4,45 cm par 6,35 cm, dont la numéro 4 de Maurice Richard.

En bonne condition, ce qui est très rare, cette carte est aujourd’hui évaluée entre 1600 \$ et 2200 \$ par différentes revues spécialisées. Parkhurst continuera d’imprimer une carte de Maurice Richard jusqu’à sa retraite, en 1960.

Dans les années quarante, des compagnies comme St-Lawrence Starch (sirop Bee Hive) et Quaker (grau) distribuait par la poste des photos en noir et blanc du Rocket, qui sont aujourd’hui très pris  es des collectionneurs. Des journaux comme *La Presse*, *La Patrie* et *Dimanche/Dernière Heure* ont aussi publié des photos de Maurice Richard qui sont toujours recherchées.

Au cours des années 1990, de nouvelles compagnies ont mis sur le marché plusieurs cartes spéciales en hommage au légendaire numéro 9. Pinnacle a entre autres produit trois cartes grand format

de Maurice Richard en souvenir des photos Bee Hive de l’époque, dont une autographiée. Leur valeur oscille aujourd’hui entre 60 \$ et 100 \$.

Fervent collectionneur, Normand Destrempe, de Boucherville, ne croit pas que les gens vont se précipiter pour mettre la main sur les cartes du Rocket. « Les gens qui collectionnent des objets de Maurice Richard, ce sont des maniaques comme moi, a-t-il dit hier. Le marché est très restreint. »

M. Destrempe a d’ailleurs été surpris de voir que peu d’objets du Rocket étaient disponibles à l’encan du populaire site Internet ebay.com. « Pour Maurice Richard, il y a 166 objets mis à l’encan tandis qu’il y en a 2500 pour Wayne Gretzky », a-t-il souligné.

Même son de cloche du côté de Léandre Normand, organisateur de l’Internationale des collectionneurs, un salon qui se tient chaque année au Stade olympique : « C’est sûr que ça va créer de l’intérêt, ça reste que c’est Maurice Richard. Mais ce sont les Américains qui investissent beaucoup d’argent dans les cartes et ils sont plus intéressés par des joueurs qui ont joué aux   tats-Unis, comme Gordie Howe et Bobby Orr. »

Propriétaire de Carsley, une boutique de cartes sportives située rue Sainte-Catherine, Renald Dupuis ne croit pas lui non plus que la mort de Maurice Richard va créer une forte hausse du prix des objets à son effigie. « Sa mort peut créer une hausse de la demande, ce qui peut faire monter les prix un petit peu, mais ça ne montera pas de 25 ou 30 %, a-t-il dit. Ce n’est pas comme si un athlète mourait dans un accident en plein milieu de sa carrière. »

Actualités

Défensif, Charest invite ses troupes à la patience

MARTIN PELCHAT
TROIS-RIVIÈRES

C'est un Jean Charest en mode défensif qui a invité ses troupes à la patience hier, à l'ouverture du dernier conseil général du Parti libéral avant le grand congrès d'octobre, où il fera face au vote de confiance des militants.

Détaillant dans un long bilan les centaines de réunions et les 12 colloques régionaux tenus depuis janvier, et soulignant les milliers de kilomètres franchis en province, le chef libéral a cherché à convaincre les 350 militants réunis à Trois-Rivières qu'on ne devait pas juger son leadership aux manchettes des médias et que la victoire électorale reposait surtout sur un patient travail de reconstruction.

« Les résultats n'arrivent pas du jour au lendemain ; tout ça va se traduire par des résultats très concrets au moment où l'élection générale a lieu », a affirmé M. Charest lors d'un point de presse. « On n'est pas à la veille d'une élection générale. On en a encore pour deux ans minimum, peut-être trois. Pour nos militants, rester collés sur le plan me paraît très important. »

Deux ans après avoir été accueilli en sauveur par les fédéralistes québécois, Jean Charest navigue en eaux troubles. L'ancien chef du Parti conservateur reconnaît qu'il est encore mal connu des Québécois, malgré ses 15 années de vie politique. « Je suis arrivé au PLQ pensant que, parce que j'ai été au niveau fédéral, mais député d'un comté québécois pendant 15 ans, les gens me connaissent automatiquement. Or, je constate que ce n'est pas le cas. »

De récents sondages font aussi la vie dure au jeune chef, jusque dans son château fort de Sherbrooke. Selon un sondage éclair publié dans le dernier numéro du magazine *L'actualité* et réalisé par Sondagem auprès de 473 répondants, 57 % d'entre eux estiment que les libéraux doivent se chercher un nouveau chef s'ils veulent reprendre le



Jean Charest hier à Trois-Rivières.

pouvoir. De plus, 37 % des sympathisants libéraux jugent qu'il n'est plus l'homme de la situation.

Un plan de match

D'autres chefs du PLQ ont connu pareille tourmente pendant leur séjour dans l'opposition, rappelaient cependant hier le président du caucus libéral, Jacques Chagnon, de même que l'ancien ministre Georges Farrah, qui a payé aux dernières élections pour la mauvaise performance du parti en région.

« C'est bien évident qu'il y a des militants qui sont impatientes et c'est compréhensible, dit M. Farrah. Mais c'est de garder le cap sur le prochain congrès, pour faire en sorte qu'on puisse avoir un programme politique collé sur la réalité des Québécois. Le défi est là, il est immense à relever, mais je pense que les événements pourront lui donner raison. »

« L'objectif ultime, c'est le congrès, poursuit M. Farrah. Il faut donner la chance au chef de faire son oeuvre et le jugement sera porté au congrès. »

« On est en train de définir notre nouveau programme politique », note pour sa part le président de la Commission politique du PLQ,

Marc-André Blanchard, seul aspirant connu à la succession de Jacques Lamoureux, qui a confirmé hier qu'il tirait sa révérence après six ans à la présidence du parti.

« Les colloques, ce ne sont pas des choses qui font les médias nationaux, enchaîne M. Blanchard. C'était important ce matin de montrer le portrait d'ensemble aux militants et de dire : il y a un plan de match au parti, et voici où on veut aller. » Jean Charest espère d'autre part que les célébrations entourant le 40^e anniversaire de l'élection de Jean Lesage, en juin, contribueront à insuffler au parti l'élan réformateur de l'ancien premier ministre, qui n'a pas eu peur de bousculer des vaches sacrées, a-t-il rappelé.

« Il faut avoir le courage de poser des bonnes questions, dit M. Charest. Rappelons-nous qu'à la campagne électorale, c'était presque de l'hérésie pour nos adversaires de remettre en question le modèle québécois. Nous, on a osé poser cette question et on va continuer à le faire, parce que l'ancien modèle, de toute évidence, ne produit pas les résultats escomptés. »

Une des premières résolutions adoptées hier par les délégués en appelle à une réorientation de la stratégie gouvernementale d'aide au développement du multimédia, qualifiée de « subventions au démenagement » et accusée d'enrichir les riches. C'est d'ailleurs quand il a pourfendu le programme de 1,5 milliard de Bernard Landry pour la nouvelle Cité du commerce électronique que M. Charest a récolté ses applaudissements les plus nourris.

Retrouvant son ton incisif, il a affirmé que Québec serait mieux de consentir des baisses d'impôts à tous les contribuables plutôt que de leur vider les poches... et même plus. « Les mains descendent à vos mollets pour enlever les bas et vos souliers en même temps ! » a-t-il lancé.

jours hospitalisés à London — dont quatre enfants subissent des traitements de dialyse.

À Walkerton, tout le monde se connaît, et tout le monde est touché, de près ou de loin, par la tragédie. La ville est si petite qu'un couple n'hésite pas à afficher sur le babillard de la banque une invitation à tous pour une petite fête à la maison !

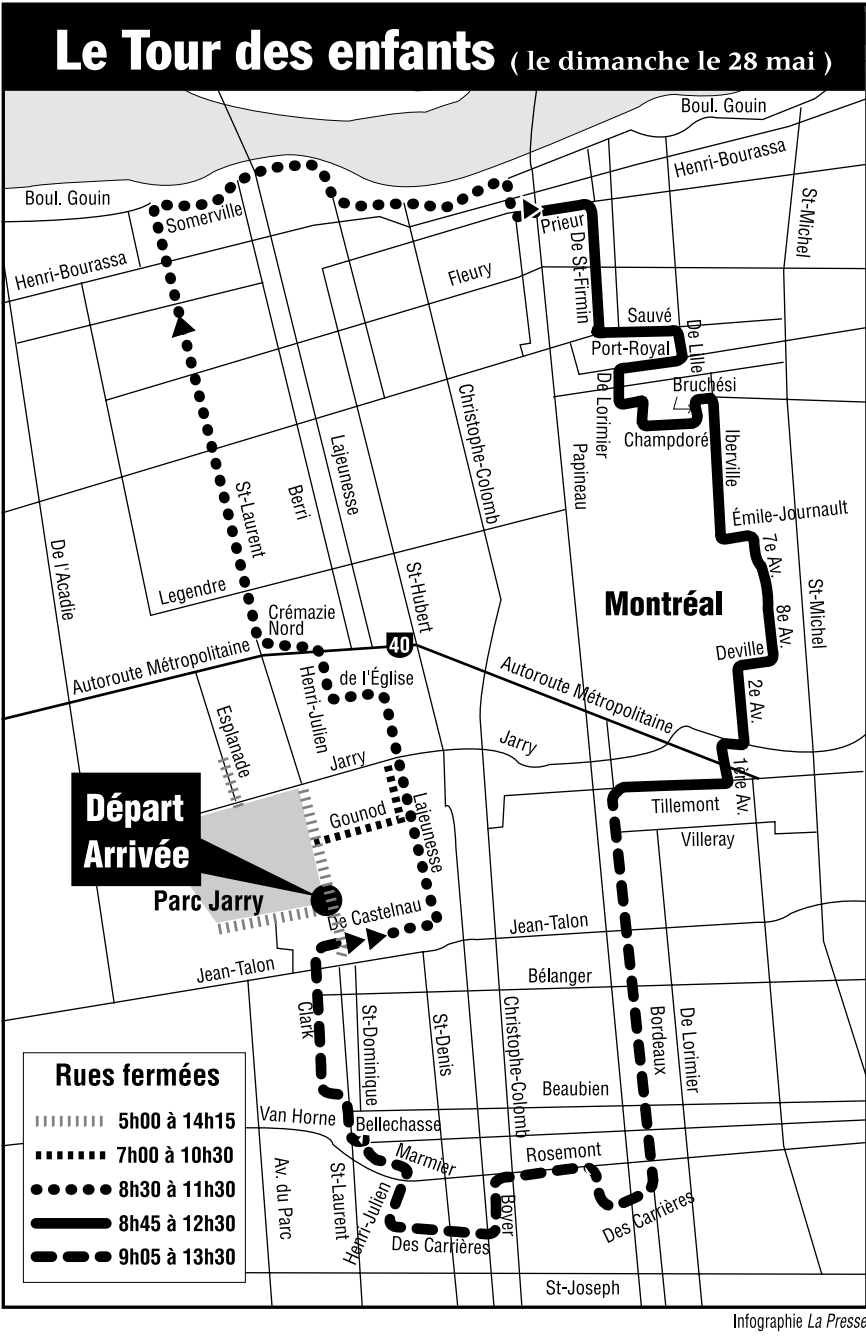
Le scandale du « camouflage » de la municipalité prend d'ailleurs une toute autre dimension quand les citoyens en colère interpellent le maire par son prénom. « C'est la pire semaine de ma vie », a tout de même confié hier David Thomson.

Le fonctionnaire municipal qui aurait caché le fait que l'eau était contaminée pendant trois jours, Stan Koebel, est décrit comme « un père de famille du genre à couper votre gazon quand vous n'y êtes pas », devenu le diable en personne dans la tourmente médiatique. Il serait présentement à l'hôpital, souffrant de coliques ou de... dépression nerveuse, on ne sait trop, selon le quotidien *Globe and Mail*.

Le Dr Murray McQuigge, ce médecin du département local de la santé publique qui a accusé la ville de camouflage, est hanté par la mort de la petite victime de deux ans, qu'il connaissait. Il a avoué aux médias avoir pleuré après avoir fait sa conférence de presse accusatrice.

En fait, les seuls étrangers ici sont les journalistes, venus par centaines pour couvrir la pire tragédie du genre à survenir au Canada. La ville est littéralement submergée. Ils sont partout, à l'hôpital, dans les églises, en hélicoptères, dans la rue principale. Hier midi, ils étaient près de cinquante à faire le pied de grue devant l'hôtel de ville, dans l'espoir qu'ait lieu une improbable manifestation de citoyens. Ils sont repartis bredouille. Un animateur vedette en a quand même profité pour signer quelques autographes...

Enfin, un laboratoire privé a révélé hier que la présence de coliformes avait été détectée à cinq reprises depuis le mois de janvier dans l'eau de Walkerton. Malgré tout, le maire Thomson a dit ne jamais avoir été inquiet de la qualité de l'eau avant la semaine dernière.



Montréal sur deux roues

MARTINE ROUX

Le vélo est roi aujourd'hui à Montréal : pendant que les enfants sillonneront sur deux roues les rues du nord de Montréal, les meilleurs cyclistes du monde se partageront le mont Royal. Pour ne pas ronger votre frein sur quatre roues, un conseil : sautez en selle... ou planifiez vos déplacements !

Le Tour des enfants débutera à 9h au parc Jarry. Au cours de leur aventure longue de 25 kilomètres, les jeunes cyclistes emprunteront plusieurs artères principales de la métropole, dont les rues Lajeunesse, Saint-Laurent et le boulevard Gouin (voir carte). La plupart des enfants aura complété le périple en deux heures, estiment les organisateurs, mais il faudra compter quelques heures supplémentaires avant que les artères ne soient complètement libérées.

Toutefois, la circulation automobile risque aussi d'être perturbée sur les artères situées à l'extérieur du parcours. Ainsi, les automobilistes du nord de la ville désirant circuler dans l'axe est-ouest de-

vront se rabattre sur l'autoroute Métropolitaine pour éviter de se buter à une rue fermée. Pour rouler vers le centre-ville de Montréal, il vaut mieux éviter les rues centrales et opter pour des artères situées plus à l'est ou à l'ouest, telles l'autoroute Décarie ou le boulevard Pie-IX. Pour informations : 514-521-TOUR, entre 7h et 17h.

La Coupe du monde de Montréal 2000 pour femmes sera quant à elle lancée à 11h au pied du mont Royal, sur le chemin Camillien-Houde. Le peloton de cyclistes empruntera par la suite le chemin de la Côte-des-Neiges, les rues Decelles, Louis-Colin, Édouard-Montpetit, Vincent d'Indy et Mont-Royal (voir carte dans le cahier des sports) pour revenir au point de départ. La course devrait durer au moins trois heures.

Les services d'autobus seront également perturbés pendant la journée. Notez que le même scénario se répétera aussi dimanche prochain, alors que les rues de Montréal accueilleront cette fois les participants au traditionnel Tour de l'île.

Alliance Québec : le nouveau chef se démarque de Johnson

ALEXANDRE SIROIS

Élu hier à la présidence d'Alliance Québec, le jeune avocat et conseiller municipal de Hampstead, Anthony Housefather, a sitôt cherché à se démarquer de son prédécesseur, le controversé Bill Johnson.

Fort, justement, de l'appui de M. Johnson, M. Housefather a récolté un peu plus de la moitié des voix, soit 118, contre 54 pour son unique rival, Peter Romaniuk. Quelques minutes après l'annonce de son élection, il s'est toutefois clairement distancé de la ligne dure adoptée par M. Johnson au cours des deux dernières années.

« Je ne me considère pas comme un pur et dur, je me considère comme un modéré, a expliqué M. Housefather aux journalistes. Je pense que les politiques que je vais préconiser seront les politiques qui rejoignent la moyenne de la communauté anglophone. »

M. Housefather a pris soin de ne pas renier l'héritage de son mentor. Il s'est toutefois estimé beaucoup plus diplomate que M. Johnson, qu'on a fini par surnommer Pit Bill. « Je suis en faveur de la plupart des principes de M. Johnson, mais, en principe, mon caractère est complètement différent », a-t-il affirmé.

« Nous sommes là pour représenter la majorité des anglophones et je suis confiant que, la plupart du temps, la majorité de la communauté sera confortable avec nos positions et notre approche », a ajouté M. Housefather.

M. Johnson, ravi par la victoire de son jeune poulain, abondait dans le même sens. « Je me con-

naiss, je connais mes défauts depuis longtemps : la diplomatie n'a pas été mon fort », a-t-il admis. Il a aussi soutenu que l'âge de M. Housefather serait un atout pour Alliance Québec. « Anthony a 30 ans, il a amené avec lui de jeunes loups, a dit M. Johnson. On ne pourra plus dire que c'est les restants d'une autre époque qui veulent défendre nos droits ! »

Un rassembleur

Durant son mandat de deux ans, le candidat de M. Johnson a affirmé que sa priorité serait de changer la perception d'Alliance Québec. Il s'est d'ailleurs présenté comme un président rassembleur. « Nous devons être une organisation ouverte qui accueille les gens de toute la communauté », a déclaré le jeune homme, dont l'élection a constitué le point d'orgue du congrès annuel d'Alliance Québec, qui se déroulait depuis vendredi, à Dorval.

M. Housefather a par ailleurs insinué que l'accent mis par M. Johnson et l'avocat Brent Tyler sur le recours fréquent aux tribunaux, qu'on a qualifié de « guérilla judiciaire », n'était pas un remède miracle. « Je crois que la façon judiciaire est importante, mais il y a aussi une façon politique et il y a des mesures politiques qu'il faut (prendre) pour améliorer le sort de notre communauté », a-t-il maintenu.

Plus tard, lors de son premier discours officiel en tant que président, M. Housefather a même lancé un appel aux francophones et au gouvernement péquiste. « J'invite M. Bouchard, j'invite le gouvernement du Québec, à travailler avec nous, à bâtir des programmes

d'équité pour augmenter le pourcentage de la communauté d'expression anglaise dans la fonction publique. J'invite tous les Québécois de bonne foi à travailler avec nous contre les fusions forcées des municipalités, contre les excès, parfois, de certains, dans la société québécoise », a-t-il lancé, en français.

« J'espère que, dans les deux prochaines années, vous allez avoir l'opportunité de me connaître, et de connaître notre organisation, Alliance Québec, a poursuivi M. Housefather. Nous sommes là pour bâtir le Québec, pas pour le blesser. »

Subventions en jeu

En fait, le nouveau président n'a plus vraiment le choix de se montrer conciliant et de réparer les pots cassés par M. Johnson en raison de son intransigeance. Le ministre fédéral du Patrimoine, qui subventionne Alliance Québec à hauteur de près de un million, a fait savoir l'an dernier qu'il désirait réduire cette subvention de 10 %. Qui plus est, d'autres organismes qui représentent la communauté anglophone au Québec ont fait savoir à Ottawa qu'ils désirent obtenir une partie du financement d'Alliance Québec, qu'ils jugent abusif.

M. Housefather a d'ailleurs terminé son discours, hier après-midi, en sollicitant l'indulgence du gouvernement fédéral et en affirmant qu'Alliance Québec ne pouvait pas être considéré comme un organisme de défense des droits des anglophones comme les autres. « Patrimoine Canada, Sheila Copps, nous voulons travailler avec vous, mais vous devez aussi travailler avec nous ! » a-t-il lancé.

CLIMATISEURS

• Installation • Entreposage
• Réparation • Nettoyage

Autorisé par les manufacturiers

Eatek Services

Spécial Rabais de 20 % @ 40 %

57\$* Tapis 3 pièces
shampooing de luxe et désodorisant inclus
*Grandeur maximum d'une pièce 200 pi.ca.

59\$ Canapé 3 places

Nettoyage de rideaux 25 % de rabais

Conduits de ventilation 229\$ Maison au complet

Tél. : (514) 332-0007

loto-québec

649 Tirage du 2000-05-27

11 14 18 27 30 42
Numéro complémentaire: 22

Québec 49 Tirage du 2000-05-27

02 10 14 15 28 40
Numéro complémentaire: 17

Panco Tirage du 2000-05-27

05 14 16 22 23
31 38 39 40 44
48 49 51 54 56
60 63 64 66 67

Quinté Tirage du 2000-05-27

3 4
256 7958

Extra Tirage du 2000-05-27

NUMÉRO: 269310

Extra Tirage du 2000-05-26

NUMÉRO: 027375

SUPER 7 Tirage du 2000-05-26

07 11 23 38 44 46 47
Numéro complémentaire: 36

Ventes totales: 7 374 846 \$
Prochain gros lot (approx.): 5 000 000 \$

GAGNANTS

7/7	0	2 500 000,00 \$
6/7+	2	66 708,00 \$
6/7	35	3 335,40 \$
5/7	3 001	138,90 \$
4/7	62 450	10,00 \$
3/7+	56 262	10,00 \$
3/7	515 399	participation gratuite

LOTS

NUMÉRO: 027375

TVA, le réseau des tirages de Loto-Québec

Les modalités d'encaissement des billets gagnants paraissent au verso des billets.
En cas de disparité entre cette liste et la liste officielle de L-Q, cette dernière a priorité.

ENCAN PUBLIC URGENT

PORT DE MONTRÉAL — ENTREPÔT DE FRET MARITIME

MARCHANDISES SAISIES POUR DÉFAUT DE PAIEMENT

Carpettes et tapis persans et asiatiques de qualité, anciens et rares, noués à la main en Iran, Turquie, Russie, et Asie orientale, tissés à la main en laine, soie, coton et autres fibres naturelles, plus d'autres magnifiques carpettes et tapis persans et orientaux traditionnels, libérés pour vente aux enchères dans les meilleurs délais, en plus de

Montres:
Rolex
Cartier
Piaget

Bijoux:
Solitaires
Colliers
Bagues
Bracelets

Tapis:
Tabriz
Soie
Laine
Cottage
Maîtres
tisserands

Cabriolet Mercedes Benz CLK 320 1999

Chaque pièce est adéquatement étiquetée conformément aux lois régissant l'importation au Canada — Droits d'importation et taxes acquittés

Date: le dimanche 28 mai 2000 — Encan à 14 h
Inspection publique et inscription à compter de 13 h

Lieu: Port de Montréal — Entrepôt de fret maritime
285, rue Prince. Prendre McGill vers le sud, tourner à droite sur William puis à gauche sur Prince.

Chaque pièce est adéquatement étiquetée. Toutes les taxes et droits d'importation ont été acquittés sur ladite marchandise. Identification adéquate exigée à l'inscription. Certains articles peuvent être sujets à réserve. Commission d'achat de 15% en sus. Sous réserve d'ajouts ou de retraits. Paiement: comptant, chèque visé, Visa, MasterCard, American Express. Heritage Auctioneers. C.A.G.A. 1-800-396-9236.

VENTE DE DEMONSTRATEURS

BEAUCOUP DE CHOIX 99

Neon Highline
no 990656
5 060\$*

Automatique, climatiseur, lecteur D.C.

Cirrus LX no 991232
5 730\$*

Très bien équipé + lecteur D.C.
Déverrouillage des portières à distance

Grand Caravan sport
no 991385
7 645\$*

Très bien équipé + lecteur D.C. Sièges capitaine

Des changements d'huile et filtres gratuits.
Entretien complet. Pièces et main-d'oeuvre disponible.

* Réduction sur le P.D.S.F. (Prix Détail Suggéré Fabrikant). Taxes et transport en sus. Rabais inclus.

Certifié Chrysler 5 étoiles ★★★★★ ISO 9002

des Sources
DODGE CHRYSLER JEEP

PRÉAUTORISATION DE CRÉDIT SUR LE SITE
3400, boul. des Sources, D.D.O.
685-3310 • 875-3931

www.dessources.com

La gauche fourbit ses armes

ALEXANDRE SIROIS

Un mot était sur plusieurs lèvres, hier, à l'issue du colloque sur l'unité de la gauche politique et des forces progressistes québécoises : historique.

« Pour la première fois, toutes les organisations politiques de gauche étaient présentes, ne se sont pas querellées, mais ont plutôt parlé de points communs, de grandes orientations communes, de plates-formes politiques, éventuellement, à élaborer », a affirmé Pierre Dostie, l'un des organisateurs du colloque, lors d'un point de presse.

L'événement, qui s'est déroulé vendredi et hier à l'Université du Québec à Montréal, a en effet rassemblé quelque 550 personnes, pour la plupart membres de syndicats, de partis politiques ou de groupes communautaires, dont les objectifs et revendications sont parfois bien différents.

Mis sur pied par le Rassemble-

ment pour l'Alternative politique (RAP), ce colloque visait à « explorer les possibilités d'unité de toutes les forces progressistes au Québec, devant la montée du néolibéralisme, l'exclusion, la pauvreté, et tout son cortège de contre-réformes », a expliqué M. Dostie.

Des tables rondes étaient à l'honneur, notamment afin de débattre des liens entre les forces progressistes et la gauche politique, et une poignée de conférenciers avaient été invités, dont Michel Chartrand et Josée Legault.

« Ce qu'on essaie de faire, c'est de se donner l'espace pour travailler ensemble. Donc, dans ce sens-là, c'est vraiment historique. Parce qu'on se donne les moyens de pouvoir établir une plate-forme commune face au Parti québécois. Et, dans ce sens-là, on peut dire qu'effectivement, il y a un grand pas qui a été franchi aujourd'hui par rapport à tout ce qui a précédé au Québec », a ajouté Paul Rose,

du Parti de la démocratie socialiste.

Syndicalistes, écolos, membres du Bloc Pot... tous soutiennent mordicus qu'il y a, plus que jamais, au Québec, de la place pour un discours différent de celui des politiciens actuels. « On est devant un discours unique, une langue de bois. Le Parti québécois a fait un virage vers la droite, le Parti libéral a fait un virage conservateur. Il y a un vide énorme à gauche », a soutenu M. Dostie, qui souhaite que le colloque soit vu comme l'élément déclencheur d'une nouvelle solution de rechange politique.

D'ailleurs, dès le 4 juin, les divers groupes, partis et organismes se réuniront à nouveau, à plus petite échelle, pour poursuivre les discussions sur l'unité de la gauche. « On va regarder, dans les prochaines années, quelle forme structurelle pourrait prendre cette unité-là, au niveau électoral », a indiqué M. Rose.

Ouragans dévastateurs prévus aux É.-U.

Agence France-Presse
MIAMI

La saison des ouragans, qui commence le 1^{er} juin, devrait être plus dangereuse que la précédente pour les Caraïbes, le golfe du Mexique et la côte atlantique des États-Unis, où les autorités se préparent déjà au pire.

« Nous allons inaugurer plusieurs nouveaux équipements cette année, comme un nouvel ordina-

teur à Washington qui va traiter nos modèles informatisés. Et nous avons un nouveau satellite météorologique (le GOES-L) lancé début mai » et qui a coûté près de 220 millions de dollars, a déclaré Jack Beven, du Centre national des ouragans. Ce centre va aussi pouvoir mieux utiliser un satellite qui avait été lancé l'année dernière, mais en retard pour la dernière saison des ouragans, a-t-il ajouté. L'un des objectifs est de porter de trois à cinq

jours les prévisions à court terme du centre, a expliqué M. Beven.

La saison des ouragans commence le 1^{er} juin et se prolonge jusqu'au 30 novembre, même s'il y a eu des fois où les ouragans sont survenus plus tôt ou plus tard.

Le 10 mai, le Bureau national des océans et de l'atmosphère a averti que cette saison pourrait être plus violente que la dernière en raison du phénomène climatique actuel.

SEARS

PRIX EN VIGUEUR JUSQU'AU DIMANCHE 11 JUIN 2000, DANS LA LIMITE DES STOCKS

Sur la route des rabais avec les pneus Silverguard^{MD} Touring!

Pneus faits pour Sears par Bridgestone. Les encoches latérales et diagonales assurent une adhérence parfaite sur routes mouillées et enneigées. Les arêtes de l'épaulement et du centre, moulées par ordinateur permettent de rouler en douceur. Série n° 62000

49⁹⁹ Chac.
TOUS LES 13 POUCES

59⁹⁹ Chac.
TOUS LES 14 POUCES

69⁹⁹ Chac.
TOUS LES 15 POUCES

Pneus Silverguard Touring

Dimensions	Rég. Sears	Soldé, chac.
P155/80R13	81,99	49,99
P185/75R14	108,99	59,99
P195/75R14	113,99	59,99
P175/70R13	98,99	49,99
P185/70R13	104,99	49,99
P185/70R14	113,99	59,99
P215/70R14	129,99	59,99
P205/70R15	131,99	69,99

Avec la garantie contre les avaries routières*. Autres formats aussi en solde. *Détails chez Sears

Rabais 45%
Pneus RoadHandler^{MD} T Plus, faits pour Sears par Michelin

À partir de 84⁹⁹ Chac.
P175/70R13. Rég. Sears 154,99

Avec la garantie de changement de pneu sur place 24 heures sur 24*. Série n° 51000. RoadHandler est une marque déposée de Sears

Pneus RoadHandler T Plus

Dimensions	Rég. Sears	Soldé, chac.
P195/70R14	180,99	98,99
P205/70R15	202,99	110,99
P215/70R15	208,99	113,99
P205/65R15	204,99	111,99
P225/60R16	224,99	122,99

Avec la garantie contre les avaries routières*. Autres formats aussi en solde

NP0610700

Copyright 2000, Sears Canada Inc.

SEARS

ANJOU*
353-7770

LAVAL*
682-1200

BROSSARD*
465-1000

ST-BRUNO
441-6603

LASALLE*
364-7310

ST-LAURENT*
335-7770

*** COMPOSEZ LE POSTE 228**

PAS DE PAIEMENT AVANT DÉCEMBRE
pour tous les services et produits automobiles de plus de 200 \$

Détails en magasin

Monde

L'EXPRESS
INTERNATIONAL



CANADA

Visite de Grèce

■ Le président grec Constantinos Stéphanopoulos est arrivé hier soir à Ottawa pour une visite officielle d'une semaine au Canada. M. Stéphanopoulos sera reçu demain par le premier ministre du Canada Jean Chrétien. Il viendra ensuite à Montréal, où il rencontrera le premier ministre Lucien Bouchard, puis se rendra à Toronto, où il s'entretiendra notamment avec le métropolitain de Toronto, l'archevêque orthodoxe Sotirios. Dans ces deux villes, il tiendra plusieurs réunions avec des membres de la communauté hellénique du Canada — plus de 200 000 Canadiens sont d'origine grecque.

d'après AFP

TCHÉTCHÉNIE

Soldats russes tués

■ Au moins 16 soldats des troupes du ministère russe de l'Intérieur (OMON) ont été tués dans l'attaque d'un poste russe à Grozny, a affirmé le principal porte-parole des indépendantistes tchétchènes, Mouladi Oudougov. Selon lui, l'attaque a été menée lors d'une relève de la garde à un poste militaire dans le district de Zavodskoye.

d'après AFP

ISRAËL

Weizman démissionne

■ Le président israélien Ezer Weizman a annoncé au premier ministre Ehud Barak et au président du Parlement, Avraham Burg, son intention de démissionner avant la fin de la session parlementaire le 10 juillet, a indiqué la radio publique. Cette décision a été prise pour prévenir une procédure de destitution lancée par plusieurs députés de droite à son encontre. M. Weizman a échappé de peu le 24 mai à des poursuites judiciaires pour corruption et fraude fiscale, sur décision du procureur général Elyakim Rubinstein.

d'après AFP

SIERRA LEONE

Casques bleus libérés

■ Cent deux casques bleus libérés par les rebelles sierra-léonais sont arrivés à Freetown et 97 à Monrovia, selon l'ONU et des sources indépendantes, réduisant à moins de 100 le nombre des soldats de la paix encore détenus. Il y aurait encore quelque 70 casques bleus aux mains de la rébellion sierra-léonaise sur les 500 pris en otage début mai par le Front révolutionnaire uni (RUF en armes depuis mars 1991). Ces libérations interviennent grâce à la médiation du chef de l'état libérien, le président Charles Taylor, lui-même ancien chef de guerre et souvent considéré comme le « parrain » de Foday Sankoh, le chef historique du RUF.

d'après AFP

CUBA

Manif pour Elian

■ Des dizaines de milliers de Cubains se sont rassemblés à Caibarien, dans la province centrale de Santa Clara, pour réclamer le retour dans l'île du petit naufragé Elian Gonzalez. Près de 100 000 personnes, selon la télévision et la radio cubaines, qui ont retransmis le rassemblement en direct, assistaient à la manifestation à laquelle participait notamment le numéro deux du régime et frère du président cubain, le général Raul Castro. Agitant des drapeaux cubains et portant des tee-shirts à l'effigie d'Elián, les manifestants ont assisté à un spectacle entrecoupé de discours réclamant le retour de l'enfant à Cuba.

d'après AFP

HAÏTI

Réaction américaine

■ Les États-Unis ont condamné « le climat d'intimidation » qui règne en Haïti après les élections législatives de dimanche dernier et fait part de leur inquiétude après l'arrestation de plusieurs opposants. L'ambassade des États-Unis à Port-au-Prince a ainsi diffusé une lettre dans laquelle elle « condamne les violences et appelle le gouvernement de Haïti à faire preuve de retenue ».

d'après AP

Les protestants rouvrent la voie à un gouvernement autonome d'Ulster

MARIE NOËLLE VALLES

Agence France-Presse, BELFAST

Le Parti unioniste d'Ulster (UUP), premier parti protestant d'Irlande du Nord, a suivi hier son chef David Trimble en votant pour la relance d'un gouvernement autonome biconfessionnel qui va redonner corps, dès la semaine prochaine, au compromis de paix d'avril 1998.

Le ministre britannique à l'Irlande du Nord, Peter Mandelson, a immédiatement lancé le rétablissement des institutions autonomes, gelées en février faute de désarmement de l'IRA.

« L'Irlande du Nord avait aujourd'hui une seconde chance (...) d'appliquer entièrement l'accord du Vendredi Saint », a-t-il dit, en souhaitant que les violences qui ont fait quelque 3500 morts en 30 ans « soient derrière nous une fois pour toutes ».

Le premier ministre irlandais Bertie Ahern a « félicité les leaders de tous les partis favorables à l'accord de paix pour leur courage ».

Le président américain Bill Clinton a lui aussi dit sa satisfaction, notamment en téléphonant au nationaliste modéré Seamus Mallon,

a rapporté ce dernier sur la BBC Ulster.

M. Mandelson a enclenché le transfert des pouvoirs du parlement de Westminster vers l'assemblée nord-irlandaise de façon à le rendre opérationnel dès mardi à 0 h00, lundi étant férié.

L'exécutif regroupant protestants et catholiques pourra se réunir dès jeudi, et l'assemblée autonome siéger dès le 5 juin.

David Trimble, chef de la communauté protestante, majoritaire dans la province britannique, devrait y reprendre sa place de premier ministre, avec Seamus Mallon comme second.

Le Sinn Féin, l'aile politique de l'IRA, doit récupérer le portefeuille de l'Éducation, pour Martin McGuinness, et celui de la Santé,

pour Bairbre de Brun.

Trois ministres UUP et trois du Parti social démocrate et travailliste (SDLP, catholique) doivent les encadrer, le doute demeurant encore sur la participation des deux ministres du Parti démocratique d'Ulster (DUP) de Ian Paisley, opposé à l'accord de paix.

Le parlement de Westminster a 19 jours pour satisfaire à la formalité de ratifier l'acte de M. Mandelson.

M. Trimble a plaidé avec succès devant les siens que le récent engagement historique de l'IRA de « mettre ses armes hors d'usage » était une chance à saisir.

« J'entends que ces promesses soient honorées très rapidement (mais) je ne pose pas de conditions », a assuré M. Trimble.

Interrogé par la BBC Ulster depuis les États-Unis, le chef du Sinn Féin Gerry Adams a répondu que « chacun devait maintenant honorer ses engagements ».

Malgré l'étroitesse du vote de l'UUP en sa faveur (53 %), Trimble s'est gardé de toute menace sur la stabilité des futures institutions.

Ses opposants souhaitaient que le oui soit à tout le moins condi-

tionnel, mais il a réussi le tour de force d'écarter leurs motions. Le député Jeffrey Donaldson a retiré la sienne pendant le débat à huis clos et le numéro deux du parti, John Taylor, rallié de justesse dans la matinée, a essuyé les huées des délégués, selon une source unioniste.

L'opposition à l'accord de paix a été confinée à des manifestations bruyantes à l'extérieur du congrès de l'UUP. « Traîtres ! », a hurlé une poignée de manifestants à la sortie des délégués, en brandissant des portraits de Trimble barrés du mot « Mensonge ».

Derrière eux, face au Waterfront Hall, des grues géantes étaient à l'oeuvre sur les multiples chantiers du centre de Belfast, que Trimble a désignées comme « preuves visibles » du développement économique, dividende de la stabilité politique dans la province britannique du nord de l'île d'Irlande.

En écho, Gerry Adams a dit espérer que samedi « marquerait le début d'une acceptation collective de nos responsabilités ».



PHOTO AFP

Milosevic interpellé sur sa terreur

L'opposition serbe a rendu publiques quatre revendications adressées au président yougoslave Slobodan Milosevic, devant plus de 15 000 personnes rassemblées lors d'une manifestation hier dans le centre de Belgrade. Les principaux partis d'opposition exigent du régime « d'arrêter la terreur et de libérer toutes les personnes arrêtées, de cesser les pressions sur les médias indépendants et de convoquer des élections ». Malgré leur union, les leaders de l'opposition se sont fait ravis la vedette par le représentant du mouvement d'opposition populaire Otpor (Résistance), qui a stigmatisé leur hésitation. Les leaders des principaux partis d'opposition étaient présents sur la scène, mais seuls trois d'entre eux, Vuk Draskovic du Mouvement serbe du renouveau (SPO), ainsi que Zoran Djindjic du Parti démocratique (DS) et Vojislav Kostunica du Parti démocratique de Serbie (DSS), ont pris la parole.

Philippines : espoir de règlement rapide sur la libération des otages

DEBORAH PASMANTIER

et JASON GUTIERREZ

Agence France-Presse, BANDANG, Philippines

Les négociateurs mandatés par Manille ont espéré hier une conclusion rapide des négociations après de premiers pourparlers formels avec les rebelles qui retiennent 21 personnes à Jolo (sud).

Après les discussions, ils ont pu rencontrer, dans la jungle, les otages, qui, après près de cinq semaines de détention, semblaient démoralisés, exprimant des sentiments mitigés sur leurs chances de libération, a constaté un journaliste de l'AFP, qui accompagnait les négociateurs.

Le principal négociateur du gouvernement philippin, Roberto Aventajado, a assuré que l'un des dirigeants du groupe rebelle, Galib Andang, dit le commandant Robot, lui avait déclaré : « Nous sommes à deux pas d'arriver à un accord. »

Les rebelles « pensent que nous avons réussi à construire une bonne atmosphère et qu'il y a de la bonne volonté. Nous espérons arriver bientôt à une issue », a ajouté M. Aventajado après une rencontre avec quatre des cinq commandants du groupe rebelle Abu Sayyaf.

« C'est le grand tournant que nous attendions », a insisté M. Aventajado tout en reconnaissant qu'il n'y avait « pas encore eu de discussions » à proprement parler sur la libération des otages.

« Nous devons trouver un accord sur certaines choses avant de pouvoir en parler », a-t-il expliqué

ajoutant qu'il avait transmis aux rebelles que le président Joseph Estrada voulait une « libération globale de tous les otages ».

« Il y aura rapidement une nouvelle rencontre. On s'est entendu sur un mécanisme de rencontres régulières », a ajouté M. Aventajado, sans plus de précision.

Les précédentes discussions avec les rebelles s'étaient jusqu'à présent bornées à de simples contacts.

Les pourparlers ont eu lieu dans une petite mosquée du village de Bandang à une vingtaine de km de Jolo, en territoire acquis à Abu Sayyaf, entourée d'au moins une centaine de rebelles armés de fusils M-14 et M-16 et de mitrailleuses M-60.

Côté gouvernement, la sécurité était assurée par une trentaine de gardes du gouverneur de la province de Sulu dont dépend Jolo, Abdusakur Tan. La rencontre a duré environ une heure et demie.

M. Aventajado a indiqué que les rebelles avaient réitéré les demandes qu'ils avaient déjà formulées dans une lettre écrite au gouvernement et dans un manifeste.

Il s'agit essentiellement de la création d'un État islamique dans le sud des Philippines et de la création d'une commission d'enquête sur des allégations de mauvais traitements infligés aux musulmans philippins dans l'État malaisien du Sabah.

« Nous leur avons dit que la création d'un État islamique n'était pas faisable, que nous ne pouvions même pas en parler car ce serait

une violation de la Constitution. Nous les avons invités à considérer une autonomie élargie, en examen au Congrès », a dit le négociateur.

La création d'une commission d'enquête sur la violation des droits de l'homme à Sabah n'est pas non plus « faisable ». « Nous leur avons dit que nous travaillerions dans l'avenir sur la protection des intérêts des Philippines de Sabah et ils ont été d'accord », a-t-il poursuivi.

L'équipe des négociateurs composée de M. Aventajado, l'ancien ambassadeur libyen à Manille Rajab Azzarouk, le docteur Farouk Hussein, le gouverneur Tan, et l'imam Ibrahim Ghazali ont participé aux discussions dans une ambiance qui semblait calme et conviviale, a-t-on constaté.

Ils se sont ensuite rendus avec les rebelles dans le camp où les otages — neuf Malaisiens, trois Allemands, deux Française, deux Finlandais, deux Sud-Africains, deux Philippins et une Libanaise — sont retenus.

Après un trajet d'environ une demi-heure dans la jungle en voiture et à pied, les négociateurs accompagnés d'une quinzaine de gardes et d'une dizaine de journalistes, encadrés par les rebelles armés, ont pu discuter avec tous les otages qu'ils ont réconfortés sur l'avancée des pourparlers.

« Je leur ai demandé d'être patients », a dit M. Aventajado.

Les otages, très surpris par l'arrivée massive de visiteurs, ont expliqué qu'ils avaient perdu le moral ces deux dernières semaines après le report des pourparlers.

Israël : pierres à la frontière

ALI DIYA

Agence France-Presse, KFAR KILA, Liban

La tension était vive hier à la frontière libano-israélienne, où un soldat israélien a tiré à quatre reprises des coups de semonce avec un pistolet d'alarme pour éloigner des jeunes lanceurs de pierre libanais, a-t-on constaté.

À la « porte de Fatima », face de la localité israélienne de Metoulla, quelques dizaines de filles et garçons ont lancé des pierres en direction de la guérite où se trouvent deux soldats israéliens.

Certains se sont même aventurés par une brèche au milieu des barbelés pour récupérer des pierres et les relancer. Un militant du Hezbollah en civil a rappelé en vain aux jeunes exaltés qu'une décision avait été prise interdisant les jets de pierre.

Ces incidents se sont produits après la levée par la Force intérieure des Nations unies (FINUL) d'un barrage routier composé de deux véhicules blindés qu'il avait établi deux heures plus tôt, à 500 mètres de la barrière métallique.

Un officier de la FINUL sur place a affirmé que la Force internationale avait retiré le barrage pour ne pas créer d'incidents avec la population qui voulait s'approcher de la barrière. »

« La patrouille a reçu l'ordre de quitter les lieux. Nous ne voulons pas qu'une unité de la FINUL soit coincée entre Israéliens et population libanaise. La FINUL n'a pas pour mission de faire du maintien de l'ordre. L'unité en question n'en avait de toute façon pas la capacité », a indiqué une source de la FINUL.

Un officier de la FINUL au quartier-général de la force onusienne a confirmé que « des mesures avaient été prises pour empêcher un contact direct à la frontière et d'éventuelles provocations ». Mais en milieu de journée la FINUL a levé le barrage, ce qui a permis aux Libanais de se rapprocher de la clôture.

Du côté israélien de la frontière, l'armée israélienne avait interdit hier matin l'accès aux civils et aux journalistes à la clôture frontalière en déclarant ce secteur « zone militaire fermée » pour un mois, a constaté un journaliste.

Des militaires ont présenté un ordre écrit aux photographes et aux journalistes qui tentaient de s'approcher du point de passage situé près de la ville frontière israélienne de Metoulla leur interdisant de s'approcher de la clôture. Cette mesure restera en vigueur pendant un mois, ont ajouté les militaires en traduisant l'ordre rédigé en hébreu.

Aucune explication n'a été fournie sur les raisons de cette mesure.

Dès l'achèvement du retrait israélien mercredi à l'aube, les Libanais se sont précipités à la frontière pour narguer les soldats israéliens, faisant le V de la victoire, les bombardant de melons et de débris et brandissant des chaussures en signe de mépris, ou encore pointant en direction des gardes-frontière israéliens une maquette en carton d'une rampe de lancement de roquettes Katioucha.

La personnnalité de la semaine

La Presse

ANDRÉ DESMARAIS
PRÉSIDENT DU CONSEIL
D'ADMINISTRATION

GUY CREVIER
PRÉSIDENT
ET ÉDITEUR

MARCEL DESJARDINS
VICE-PRÉSIDENT ET ÉDITEUR ADJOINT

YVES BELLEFLEUR
DIRECTEUR DE L'INFORMATION

ALAIN DUBUC
ÉDITORIALISTE EN CHEF

Il n'est pas de succès qui se mérite s'il n'est construit sur l'excellence

SUR LA SCÈNE DE L'ACTUALITÉ / SEMAINE DU 28 MAI 2000

Denys Arcand

JEAN-PAUL SOULIÉ

Denys Arcand est un vieil habitué du Festival de Cannes. Sa dernière oeuvre, *Stardom*, choisie pour clôturer officiellement, dimanche dernier, la 53^e présentation de la grande fête du cinéma mondial, était son sixième film présenté sur la Croisette. Son premier, *Seul ou avec d'autres*, coréalisé en 1962, y avait été projeté à la Semaine de la critique. En 1972, à la même Semaine, c'était *La Maudite Galette*. En 1974, *Réjeanne Padovani*, son deuxième long métrage, était présenté à la Quinzaine des réalisateurs, tout comme *Le Déclin de l'empire américain* en 1986, a reçu le prix de la critique. En 1989, en compétition cette fois, *Jésus de Montréal* remportait le Prix du jury. *La Presse* salue la brillante carrière internationale d'un cinéaste québécois mondialement reconnu et nomme Denys Arcand **Personnalité de la semaine**.

Premier film canadien sélectionné pour la soirée de clôture à Cannes, un honneur souvent dévolu à des productions américaines, *Stardom* est déjà vendu dans tous les pays du monde. Il est le premier film d'Arcand acheté par les Japonais, et les Américains devraient se décider bientôt. Le film a reçu des critiques diverses mais favorables de journaux qu'on peut difficilement suspecter de collusion, comme *Le Figaro* et *L'Humanité*. Denys Arcand tire une certaine satisfaction de cette diversité d'opinions. « Souvent les gens sortent perplexes de mes films. Ils se demandent : qu'est-ce que je viens de voir ? Les interprétations sont souvent contradictoires. De *Stardom*, certains me disent : c'est ton film le plus léger, d'autres : c'est ton film le plus noir, le plus désespéré. C'est que la réalité a beaucoup de facettes, et c'est difficile d'en faire le tour ! »

Même quand il prend pour sujet le vedettariat, l'argent, les médias, et qu'il raconte les aventures d'une jeune et très jolie joueuse de hockey catapultée d'une petite bourgade canadienne dans le monde des top models, entre New York, Londres et Paris, Denys Arcand reste fidèle à ses sources, le documentaire. Son premier film, *Seul ou avec d'autres*, coréalisé alors qu'il était étudiant en histoire à l'Université de Montréal, lui a ouvert les portes du cinéma. « J'avais 21 ans, et j'ai tout de suite su que c'était mon métier », dit-il. Il décrit son professeur d'histoire de l'époque, Maurice Séguin, comme un nationaliste pessimiste. « Moi aussi je suis toujours un pessimiste, dit-il. Je n'ai jamais été un militant. Je suis un cinéaste formé par le documentaire. Je ne tire pas de conclusion. Je me contente de présenter un portrait. C'est de cette façon aussi que j'ai traité du vedettariat. »

Né à Québec en 1941, Denys Arcand passera une grande partie de son enfance, puis de sa jeunesse, à Deschambault, au bord du

fleuve. Toute la famille est tournée vers la mer : son père, marin comme tous ses oncles, vivra longtemps en Amérique du Sud et en Australie, avant de devenir pilote sur le Saint-Laurent.

De 1962 à 1966, Denys est à l'ONF. Il y retournera ensuite plusieurs fois comme pigiste, mais préférera toujours garder sa liberté. « Je trouve difficile de faire des films en observant une certaine ligne. C'est pour ça que je ne suis pas à Hollywood. J'ai fait un visionnement de *Stardom* à New York. Intéressés, les Américains auraient pourtant voulu un *happy ending*. Ça leur paraissait plus rentable. »

Stardom est le premier film que Denys Arcand ait écrit en anglais, avec Jacob Potashnik. Mais il avait déjà travaillé dans cette langue avec la série télévisée *Empire*, pour la CBC, puis pour son film *De l'amour et des restes humains*, il y a cinq ans. Longtemps connu des seuls cinéphiles, il se souvient d'avoir atteint la notoriété avec la série *Duplessis*, à Radio Canada. Première expérience du vedettariat. « Mon père était très fier de moi ! Il aimait beaucoup l'opéra mais, pour lui, le cinéma c'était un peu vulgaire. Il est mort l'année où est sorti *L'Empire américain*. Il n'a pas vu le film. »

Le Festival de Cannes, pour Denys Arcand, c'est toujours une histoire de bonheur. « J'ai toujours eu du beau temps, et des histoires de film heureuses ! » Mais cette année il y avait plus que le cinéma, plus que le soleil. Denys et sa compagne Denise Robert, qui est aussi sa productrice, sont allés se baigner sur la Croisette avec leur fille, une merveilleuse petite Chinoise de quatre ans qu'ils ont adoptée. Très conscient de sombrer avec délices dans le gâtisme le plus parfait, Denys Arcand sort de son portefeuille la photo de la belle Ming Xia et proclame : « Elle règne sur ma vie ! » Son prochain film ? Aucune idée ! Il accompagne et présente en ce moment son dernier film dans tous les festivals du monde. Il sortira en salles à l'automne. *Stardom* lui a demandé quatre années de travail, de lectures, de recherches. Mais l'idée était là. « À mes débuts, il fallait écrire un scénario en trois ou quatre mois, parce qu'on était mal payé. Aujourd'hui, c'est le grand luxe : j'ai du temps. » C'est aussi ça, la notoriété.

Même quand il prend pour sujet le vedettariat, l'argent et les médias, Denys Arcand reste fidèle à ses sources, le documentaire.

« Souvent les gens sortent perplexes de mes films. Ils se demandent : qu'est-ce que je viens de voir ? Les interprétations sont souvent contradictoires. C'est que la réalité a beaucoup de facettes, et c'est difficile d'en faire le tour ! »

PHOTO ROBERT MAILLOUX, La Presse

BOP01PROMO
Not Found

2855081
Not Found

Missing files that are needed to complete this page: BOP01PROMO 2855081 PERSO-28

Not Found BOP01PROMO*?? 10X054.00 PROMOTION.PERSONNALI
Not Found 205E001*?? 10X060.00 PERSONNALITEE SEMAIN LA PRESSE LITEE 14600 LLD

La presse d'ailleurs

parcourue par Réal Pelletier

The New York Times

The Boston Globe

Los Angeles Times

The Observer

INDEPENDENT

Petit verre d'eau, grande affaire

Une affaire qu'on ne peut laisser aux petits... et pour des grands, c'est du champagne

Le verre d'eau au réveil, les deux gorgées d'eau ingurgit  es vite à la fontaine du bureau, ces petits gestes ont perdu un peu de leur caractère rituel cette semaine. Qui ne s'est pas demandé un instant, à la lumière de la tragédie de Walkerton en Ontario, si l'eau que nous buvons est aussi saine qu'on le croit ? Et pendant qu'à Walkerton on commençait à compter les morts liées au E. coli, l'administration Clinton annonçait un programme sévère visant à restreindre la présence dans l'eau potable des Américains d'une impureté au nom plus lugubre encore, l'arsenic, agent de cancers et de maladies diverses. Des problèmes qui interpellent les décideurs politiques et les savants.

Politiquement, tant dans le cas du E. coli au Canada que de l'arsenic aux   tats-Unis, on découvre brusquement, statistiques à l'appui, que les petits systèmes d'approvisionnement en eau offrent au consommateur une sécurité sanitaire moindre que les grands ensembles. Côté scientifique — l'opinion publique ne s'est pas encore attardée là-dessus mais   a viendra sans doute — tout indique que ce soient les grands noms mondiaux de l'exploitation privée de l'approvisionnement en eau, nommément les françaises Vivendi et Suez Lyonnaise des Eaux, qui disposent de la technologie la plus évoluée en matière de contrôle de la qualité de l'eau potable, que   a plaise ou non politiquement.

La tragédie de Walkerton aura mis en relief le côté pour le moins faiblard des contrôles dans un petit service d'approvisionnement en eau. Notre collègue Bruno Bisson apportait de l'eau au moulin dans *La Presse* d'hier (A3) en signalant que 1,5 million de Québécois s'abreuvant à de petits services d'approvisionnement sont passibles eux aussi d'épidémies de nature diverse et pas nécessairement dues au E. coli.

Aux   tats-Unis dans l'intervalle, on s'intéresse prioritairement à une forme d'impureté particulière dans l'eau potable : l'arsenic. Le *New York Times* nous apprenait cette semaine que l'Agence fédérale de protection de l'environnement (EPA) propose des mesures radicales visant à réduire la présence dans l'eau de consommation de ce corps simple auquel on attribue des propriétés inquiétantes, comme celles de stimuler des cancers du p  mon et de la peau et des maladies du foie, des vaisseaux sanguins et d'autres organes. Dans les collecti-



PHOTO BERNARD BRAULT, La Presse

vit  s les plus affectées, le risque de contacter un mal par l'arsenic touche une personne sur 100.

Small is (not) beautiful !

Mais chemin faisant, les Américains ont découvert que ce sont les petits services d'approvisionnement en eau qui sont les plus susceptibles de laisser passer l'arsenic dans le robinet. De la même manière qu'un service efficace comme celui de Montréal rend virtuellement impossible une épidémie au E. coli, un grand service comme celui de New York répond déjà aux critères de l'EPA et son eau potable est à peu près exempte d'arsenic. Par contre, l'EPA a identifié aux   tats-Unis 6600 services d'approvisionnement en eau qui se verront obligés de corriger leurs contrôles et la grande majorité d'entre eux alimentent des collectivités de 10 000 ménages ou moins.

Curieusement, l'EPA a toujours hésité à imposer des mesures correctives contre l'arsenic, en raison des coûts sociaux, donc politiques, liés à l'opération, mais c'est sous la pression du Congrès — et finalement de groupes écologistes qui la menaçaient de poursuites — que

l'agence a finalement avancé le programme rendu public cette semaine.

Les correctifs proposés signifieront une facture additionnelle annuelle de 28 \$ US pour les ménages des grandes villes et de quelque 85 \$ pour les ménages habitant dans des collectivités de 10 000 ménages ou moins. L'arsenic mis en cause dans l'étude de l'EPA est beaucoup plus d'origine naturelle qu'industrielle et se retrouve plutôt en profondeur qu'en surface. En conséquence, les régions les plus touchées sont celles qui s'approvisionnent en eau venant de nappes phréatiques plutôt qu'en eau de surface, ce qui place la Nouvelle-Angleterre voisine parmi les régions les plus affectées des   tats-Unis, note le *New York Times*. (Situation d'autant plus dramatique dans le cas du Vermont que l'été dernier, signalait le *Boston Globe*, l'état a affronté de surcroît des pénuries d'eau sans précédent.)

La technologie accessible

Et on s'y prend comment pour filtrer l'eau potable de toutes ses matières abjectes, du E. coli à l'arsenic, sans compter toutes les autres ? Il ne serait pas étonnant que

l'actualité scrute davantage cet aspect du problème dans les prochaines semaines. Chose certaine, quelques grands noms planétaires du commerce privé de l'eau doivent aujourd'hui se frotter les mains.

Si on en croit un grand reportage paru fin avril dans le *Los Angeles Times*, les technologies de pointe en cette matière à l'échelle du monde appartiennent à deux sociétés françaises, Vivendi (ex-Société générale des Eaux) et Suez Lyonnaise des Eaux.

Vénérables sociétés centenaires dont on dit que les méthodes n'ont pas toujours été honorables, Vivendi et Suez ont investi près de 200 millions US l'an dernier en recherche et développement sur la qualité de l'eau, initiative sans parallèle ailleurs dans le monde. Le gros des innovations dans ce domaine, dit le *L.A. Times*, sont françaises.

Vivendi par exemple a mis au point des procédés de filtration capables d'intercepter des microbes de la dimension de l'épaisseur d'un dix-millième de cheveu humain. Sur le plan de la conservation, l'entreprise a mis au point des caméras de télévision capables de circuler dans les conduites d'eau potable et

d'en déceler les failles. Du côté de Suez Lyonnaise, on est à mettre au point un procédé utilisant l'ADN pour déceler une panoplie de 300 bactéries et autres contaminants vivants de l'eau potable.

Cette longueur d'avance technologique confère à ces deux françaises une position de force privilégiée partout sur la planète, tant dans le tiers-monde que dans les sociétés industrielles où plusieurs, au Québec comme ailleurs, ont négligé depuis des décennies d'investir dans la mise à jour de leur système d'approvisionnement en eau, du moins sous l'angle de la quincaillerie de base.

Le message de ces grands entrepreneurs privés est simple : « Vous n'avez pas beaucoup d'argent, donnez-nous votre système, on s'occupe de votre problème. » Le vrai problème toutefois, c'est que la facture risque d'arriver directement chez le consommateur. La Grande-Bretagne de Margaret Thatcher est tombée dans le panneau et aujourd'hui, même la classe politique britannique la plus tory gueule contre ce type de contrat, comme en témoigne régulièrement la presse londonienne. Dans le tiers-monde, une hausse de facturation dans une ville comme La Paz, capitale de la Bolivie, par une filiale britannique de l'américaine Bechtel, a conduit à des émeutes qui ont fait six morts en avril, rappelle *The Observer*.

L   où les industriels privés de l'eau offrent une meilleure image, ce n'est pas dans la propriété des systèmes d'approvisionnement mais dans les contrats de gestion de ces systèmes. Les Français sont impliqués aujourd'hui dans la gestion de l'eau potable de villes comme Atlanta, Boston, Houston, Indianapolis, Milwaukee et Jersey City. Et il y a plein de produits dérivés, comme des systèmes de purification pour des usines de Coca-Cola par exemple.

Vivendi est très sûre de son eau potable. Son porte-parole, Pierre Servent, se bidonne dans le *Los Angeles Times* : « Quand les Américains boivent de l'eau du robinet en Europe de l'Ouest, ils soupçonnent que cette eau est malsaine parce qu'elle ne goûte pas le chlore. Justement, nous, nous n'avons pas besoin de chlore. »

Chose certaine, l'eau — sa rareté croissante et sa qualité décroissante — fascine le grand monde des affaires.    preuve ces documents dévoilés en septembre dernier par le quotidien britannique *The Independent* et révélant des projets multimilliardaires sous ce rapport de Monsanto, le géant de l'alimentation transgénique.



THE WALL STREET JOURNAL.

Vers un sommet

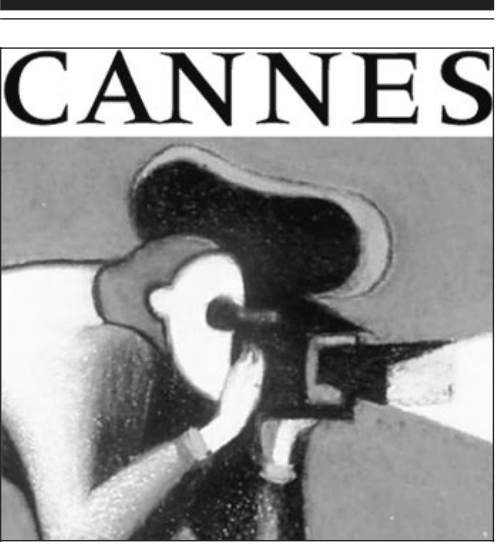
■ La grande classe des affaires aux   tats-Unis respire :    coups de millions, ses lobbies sont finalement venus à bout de la grande centrale syndicale AFL-CIO — et de ses millions — et la Chambre des représentants a finalement adopté la normalisation des relations commerciales avec la Chine. On passe à autre chose alors ? Pas tout à fait. Les meilleurs analystes près des grands financiers s'inquiètent des effets durables du braquage auquel a donné lieu, après Seattle, le débat sur la Chine. Ils déplorent que le milieu syndical ne voie dans la mondialisation qu'un appétit vorace de profits à court et moyen terme, tout en demeurant insensible aux valeurs universelles du phénomène. Albert R. Hunt, dans le *Wall Street Journal*, souhaite que le mouvement syndical en vienne à reconnaître le caractère incontournable de cette mondialisation et qu'il investisse plutôt ses énergies dans la promotion des intérêts sociaux des travailleurs. Deux ex-politiciens cités par M. Hunt, Vin Weber, ex-leader républicain à la Chambre des représentants, et Vic Fazio, qui a occupé la même fonction chez les démocrates, appellent un processus de concertation qui évoque ce qu'on a baptisé ici de « ommets économiques ». Cette proposition revient de plus en plus souvent ces semaines-ci dans la classe politique américaine.



The Economist

La petite forêt

■ La mondialisation marche et la production pap  ti  re suit le courant. Objectif : hausser les prix en faisant disparaître les faibles, histoire de restreindre l'offre globale. Le moyen : concentrer la propriété. *The Economist* prend acte de ces tendances, en précisant que les patrons s'abstiennent de commentaires, pour éviter les foudres des polices antimonopoles. Chose certaine, l'industrie ne veut plus composer avec ces petits producteurs vagabonds, capables de vendre leur papier en d    du prix coûtant. Il y a surcapacité de production mondiale et ça ne peut durer — même si c'est à l'avantage des consommateurs, au premier chef les journaux. Les gros producteurs n'arrivent pas à infléchir les prix à la hausse à cause de la fragmentation de la propriété dans le monde. Une opération achevée le 12 mai pourrait accélérer la concentration : la géante américaine International Paper et son vis-à-vis scandinave UPM-Kymmene se sont battus pour acquérir l'américaine Champion Paper. La première a gagné. Message utile à retenir : on veut faire disparaître les canards boiteux, du genre Gaspesia. Mais on veut aussi du même souffle s'assurer qu'une entreprise comme Gaspesia ne sera pas rachetée, continuant ainsi à encombrer le marché. D'autres petites papeteries d'ici sont-elles dans le champ de mire ?



THE SUNDAY TIMES

Pan sur le clapet

■ Taper sur la France est un sport à Londres. Il n'y a pas que *Notre-Dame de Paris* que méprise une certaine presse critique. Un critique du *Sunday Times* vient de servir une raclée au Festival de Cannes. Sous le titre « Crise    Cannes », l'auteur se demande si « le plus prestigieux festival du film du monde n'est pas au bord de la chute libre ». Un festival ouvert aux films français et à la crème du cinéma asiatique, mais qui boude Hollywood et les films britanniques. L'auteur reconnaît pourtant qu'Hollywood lui-même se méfie des jugements de Cannes sur ses films, souhaitant éviter comme la peste que, par exemple, un film soit qualifié de « cinéma d'art », ce qui paraît-il est tuant au box-office. Pas question, dit l'auteur, qu'Hollywood amène ses grands titres à Cannes en prenant le risque qu'ils soient ridiculisés par des critiques par ailleurs « ronflants et de toute manière non représentatifs ». On avait ri d'*Armageddon*    Cannes, ça n'a pas empêché ce film d'obtenir un des plus grands succès de tous les temps. L'auteur a cru déceler dans les bars de Cannes le *feeling* que c'est de plus en plus à Venise ou Berlin que ça se passe et qu'on se demande s'il vaut encore la peine de venir à Cannes. Pourquoi Venise ?   a se passe en septembre, donc dans le début de cycle des Oscars. On se disait aussi...



INDEPENDENT

Joli caquet

■ J'ai déjà mangé    Nîmes de la meilleure pizza qu'à Naples, de la meilleure paella à Paris qu'à Madrid, de la meilleure choucroute à Strasbourg qu'à Cologne. Quand les Français réinventent une recette, ils sont capables de grandes choses. Vouloir réinventer le *musical* cependant fait problème, surtout si on a le culot d'aller le servir à Londres. Il n'est pas étonnant que la critique londonienne ait démoli le *Notre-Dame de Paris* franco-québécois. C'est que le *musical* a son code, ses règles, une grammaire non écrite mais qui fait loi d'un produit que possède en exclusivité l'axe Broadway-West End de Londres. La plus belle illustration du phénomène est parue dimanche dernier dans le quotidien *The Independent*. Un scripteur de *musical*, Robert Butler, raconte comment, deux jours avant la première, il aperçoit les affiches de *Notre-Dame* devant le théâtre Dominion et se prend à imaginer comment devrait se dérouler le programme. Le deuxième acte par exemple, dit-il, devrait débuter à la façon de celui du *Phantom of the Opera*. Il voyait deux vedettes d'un autre *musical*, *42nd Street*, dans le rôle d'Esmeralda, etc. M. Butler a déjà travaillé avec des gens qui souhaitaient monter *Notre-Dame*. Plusieurs groupes anglais de fait ont pensé monter *Notre-Dame*.   a n'a pas fonctionné. Mais dans le milieu, ça donne déjà des idées sur comment ça doit être fait. Et si c'est pas fait comme   a...

***Bibliothèque
et Archives
nationales***

Québec 

La Presse

28 mai 2000

Page A18 manquante

Bien plus qu'un grand disparu

Il est des personnalités dont la disparition apporte un élément additionnel à leur notoriété. Comme si elle constituait le signal de départ d'une célébration de leurs mérites qu'on se serait jusque là retenu de reconnaître comme il se devait. Dans certains cas, c'est l'étape ultime vers la consécration définitive de leur statut de vedette. Ou la confirmation qu'on avait bien raison de considérer cette personne comme un être hors du commun.

À l'inverse, il en est d'autres qui ont déjà obtenu depuis tellement longtemps une reconnaissance publique que leur mort prend presque la dimension d'un événement tout à fait privé. Une épreuve bien sûr douloureuse pour leurs proches mais qui, une fois passée l'émotion suscitée par l'annonce de leur décès, ne change rien à la dimension de ces êtres d'exception qui, même de leur vivant, sont déjà devenus des légendes.

Maurice Richard appartenait à cette catégorie de personnages presque mythiques dont le rayonnement, le prestige et la valeur symbolique ont transcendé depuis longtemps les limites normales d'une existence ordinaire qui se poursuivait dans une ombre relative. À elle seule, la pérennité de sa gloire comme joueur de hockey suffirait à le considérer comme un phénomène tout à fait remarquable.

Très rares sont en effet les vedettes sportives qui, une quarantaine d'années après avoir pris leur retraite, suscitaient encore un enthousiasme aussi délirant que le Rocket par sa seule apparition dans un lieu public. Un phéno-

mène d'autant plus étonnant que, si on tient compte du fait que 63 p. cent des Québécois ont aujourd'hui moins de 45 ans, on peut en conclure que la majorité de ceux qui, hier encore, l'applaudissaient à tout rompre ne pouvaient même pas se souvenir de l'avoir déjà vu jouer.

Or il suffit d'avoir entendu les clameurs des foules, lors des multiples cérémonies d'hommage qui lui ont été rendues ces dernières années, pour deviner l'importance de ce qu'il représentait chez ceux qui se sentaient comme privilégiés de pouvoir l'applaudir encore. Comme si tout le monde voulait, pendant qu'il en était temps encore, lui porter témoignage d'admiration et de respect devant une feuille de route aussi remplie et une telle énumération de faits d'armes. Autre manifestation éloquente de son indiscutable et indéracinable popularité après tant d'années, Maurice Richard aura même eu ce privilège exceptionnel d'assister à la production et à la diffusion d'une série télévisée inspirée par son parcours hors du commun.

Mais il y a beaucoup plus. Pour la plupart des Québécois, même chez ceux qui ne s'intéressaient que modérément au hockey, Maurice Richard aura été un symbole. Celui d'un citoyen apparemment ordinaire auquel à peu près n'importe qui pouvait s'identifier qui, par son talent bien sûr mais aussi et autant par sa combativité, sa détermination et son goût du défi, aura réussi à faire sauter toutes les barrières. Et à se hisser au rang des plus grands par sa performance. Mais aussi par sa capacité et sa volonté de se faire respecter.

À cet égard, le phénomène Maurice Richard — car c'en est un — aura coïncidé avec une époque où les Québécois, sans même en être conscients, avaient besoin d'une sorte de déclencheur pour sortir de leur torpeur. On peut même

imaginer que, plus tôt ou plus tard, ce dernier n'aurait été qu'un joueur de hockey nettement au dessus de la moyenne. Comme quelques-uns avant ou après lui. Sauf

C'est plus qu'une idole sportive qui vient de nous quitter. C'est le symbole d'un Québec aujourd'hui disparu à qui Maurice Richard aura largement contribué à donner la confiance qui lui manquait cruellement il n'y a pas si longtemps.

que, arrivant à sa pleine maturité sportive au milieu des années cinquante, il était en quelque sorte en disponibilité pour donner à son charisme une dimension dépassant largement les limites d'une patinoire.

Il aura suffi, dans ce contexte, d'un incident somme toute assez banal qui, dans d'autres circonstances, n'aurait fait les manchettes que pendant quelques jours ; c'est ce qu'on a appelé « l'émeute Maurice Richard » qui est devenue le catalyseur d'une frustration collective qui ne cherchait confusément qu'à s'exprimer. Et qui a pris toute sa force dans ce qui allait devenir la Révolution tranquille.

En ce sens, Maurice Richard aura été bien plus qu'un joueur vedette. Pour ceux qui l'ont connu et tous leurs descendants, c'est plus qu'une idole sportive qui vient de nous quitter. C'est le symbole d'un Québec aujourd'hui disparu à qui il aura largement contribué à donner la confiance qui lui manquait cruellement il n'y a pas si longtemps.

À votre tour

Merci beaucoup, monsieur Richard

LETTRE DE LA SEMAINE

PIERRE MESSIER

Le texte qui suit nous a été acheminé au début de la semaine dernière, donc avant le décès de Maurice Richard. Nous le publions malgré tout tel quel parce qu'il illustre éloquentement quel genre d'homme était le Rocket et pourquoi les gens l'aimaient autant. L'auteur est un résident de Mascouche.

Avril 1991. Mon père est atteint d'un cancer dans la région du foie. Il est dans un état à faire peur. Il est maigre et il a un ventre comme celui d'une femme enceinte de six mois. Malgré tout, il a encore toutes ses facultés et il pleure à tous les jours. Régulièrement, il apporte des messages au Seigneur, qu'il glisse sous la nappe de l'autel de la petite église de Lanoraie, dans la région de Berthier. Il a remis son sort entre les mains de Dieu et s'accroche à l'idée que ce contact privilégié lui permettra de vaincre la maladie qui le ronge sournoisement.

De mon côté, j'assiste impuissant à l'évolution irrévocable de la maladie. J'ai à ce moment atteint l'âge de 39 ans, avec tout ce que ce stade de la vie implique de remises en question et de prises de conscience. Entre autres, je médite sur cette fausse pudeur qui a fait que je n'ai jamais dit à mon père : « Je t'aime papa. » Depuis le diagnostic fatal, je répare tant bien que mal la situation en entretenant avec lui une correspondance écrite dans laquelle je peux le faire plus aisément.

Toute sa vie, mon père a été un fanatique du Canadien de Montréal. Quand l'équipe perdait, les arbitres en étaient la cause et lorsqu'elle gagnait, c'était grâce au talent des joueurs. Vous voyez le genre de partisan que mon père était. À l'instar de la majorité des Québécois, il vouait à Maurice Richard un culte quasi religieux. Mes souvenirs d'enfance sont remplis d'échos des cris de papa lorsque monsieur Richard effectuait des prouesses.

Au moment de la maladie de mon père, je travaillais dans une ancienne école, près du domicile de monsieur Richard, dans le quar-

tier Ahuntsic. Très souvent, je passais devant sa demeure en faisant ma promenade quotidienne. Parfois, j'avais la chance de l'apercevoir sur son terrain. J'observais la piscine creusée à l'arrière de sa maison et je m'imaginai des scènes du passé quand ses coéquipiers venaient y célébrer une nouvelle conquête de la coupe Stanley.

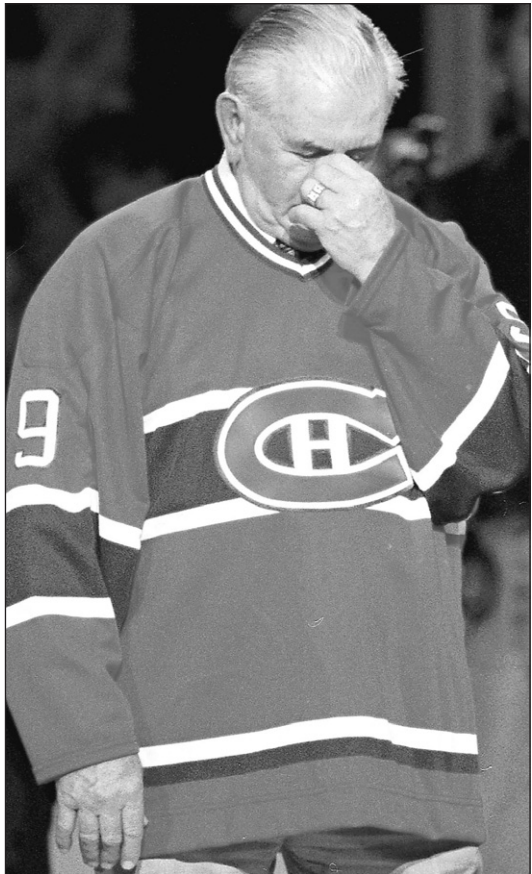
Ce matin d'avril 1991, je suis songeur. J'ai visité mon père la fin de semaine précédente ; sa maladie me peine terriblement et je constate amèrement mon impuissance. Dans ma tête, je suis résigné. Maintenant, je n'attends plus de miracle, je cherche plutôt un moyen de faire un immense plaisir à papa avant son départ.

Un plan se dessine alors dans mon esprit. Si Maurice Richard lui rendait une visite à la maison, cela serait fantastique. Mais, comment réaliser ce rêve ? Monsieur Richard m'impressionne beaucoup et il doit être si occupé. Prenant mon courage à deux mains, ce midi-là, je me rends chez lui. Sa belle voiture noire est stationnée devant son entrée de garage. Ne me sentant pas capable de l'approcher, furtivement je glisse un message dans sa boîte aux lettres. Je quitte rapidement les lieux de peur d'avoir attiré son attention et qu'il sorte me parler. En gros, mon message lui demande s'il aurait un peu de temps à consacrer à un admirateur à qui il ne reste pas beaucoup de temps à vivre.

Cet après-midi là, j'ai vite oublié mon projet, car je ne croyais pas vraiment qu'il se réaliserait. Pourtant, peu de temps après, je reçois un appel téléphonique : « Bonjour, ici monsieur Richard. Vous m'avez laissé un message dans ma boîte aux lettres ce midi. » Je suis foudroyé sur place. Je réalise alors qui est au bout du fil. C'est un tel moment de stupeur, je bafouille, je ne sais plus quoi dire, c'est incroyable, je parle à Maurice Richard. Je porte alors attention au timbre de sa voix et je reconnais chacune des intonations entendues si souvent dans les reportages.

Il m'explique alors qu'à cette époque de l'année, son agenda est plein à craquer de journées-bénéfice, de toutes sortes d'événements dont vous imaginez la variété. « Cependant, me dit-il, contactez-moi après le 1^{er} juillet et nous irons ensemble à Lanoraie voir votre père. » Je raccroche, je suis en transe, l'extase me saisit, j'imagine papa serrant la main de son idole. Le soir, je m'empresse de téléphoner à mon père pour lui annoncer la bonne nouvelle. Il en est si heureux.

Par la suite, à chacune de mes visites, quand nous parlons de monsieur Richard, la vie réapparaît dans ses yeux pendant un bref moment.



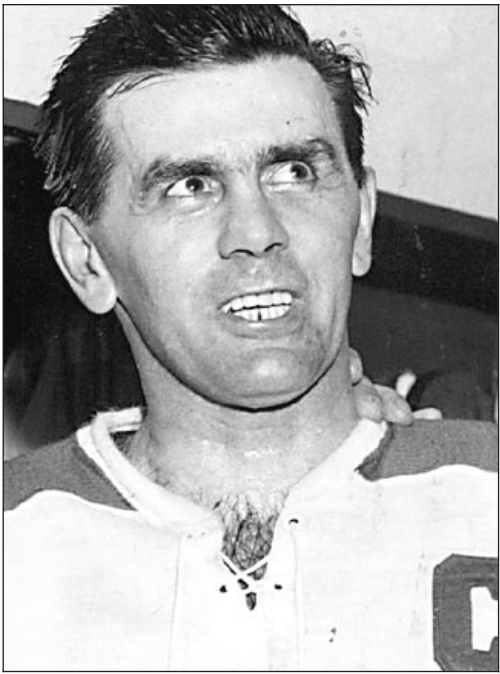
Personnage humble, Maurice Richard pouvait difficilement contenir ses émotions lorsque le public lui réservait des ovations dont l'intensité ne semblait pas vouloir diminuer avec les années.

Début juillet 1991 : je me rends ce midi-là chez monsieur Richard. La chance est avec moi : il arrive du supermarché et sort les sacs d'épicerie du coffre de sa belle voiture noire. Je m'approche timidement, lui serre la main et je lui rappelle notre conversation du mois d'avril. Malheureusement, lui dis-je, nous ne pourrions aller chez mon père puisqu'il est décédé le 16 juin. Il sympathise avec moi, nous parlons de ce sale cancer qui justement frappe aussi un de ses amis. Une dernière poignée de main et je retourne au bureau en m'imaginant papa et monsieur Richard se remémorant le bon vieux temps, à l'époque où le hockey de la Ligue nationale ne comptait que six équipes.

Monsieur Richard, je vous remercie d'avoir accepté de rencontrer une personne à qui il ne restait pas beaucoup de temps à vivre. Ce projet a été un baume pour papa. Juste le fait d'y penser, il oubliait momentanément sa maladie. Maintenant, vous êtes aussi une victime du cancer. Je vous souhaite la sérénité et j'espère que, comme papa, quelqu'un se trouvera sur votre chemin pour adoucir vos douleurs.

Monsieur Richard, je vous aime !

À titre d'auteur de la lettre primée de la semaine, M. Messier recevra un exemplaire de l'édition reliée de luxe de notre volume *Cent ans d'actualités à La Presse*.



Maurice Richard, un modèle, un héros à imiter, à admirer, à suivre.

« Mon » Maurice a pleuré ce soir...

MADELINE PIERRE

L'auteure est une résidente de Boucherville.

Mon homme a pleuré ce soir... Mon grand 6 pieds, 230 livres a éclaté en sanglots, ce soir, à l'annonce du décès de Maurice Richard. J'ai pu alors mesurer son attachement et l'importance de cet homme dans sa vie.

Ayant eu un père sévèrement handicapé et vivant en institution, mon homme a dû trouver ailleurs un modèle, un héros à imiter, à admirer, à suivre. C'est Maurice Richard qui a reçu ce grand mandat.

Depuis 25 ans, je vis avec cet homme qui, dès qu'il était question de Maurice Richard, s'animait, s'énervait, s'excitait, expliquait, relatait, racontait... la grandeur du personnage, son honnêteté, sa bravoure, l'importance de l'homme pour tous les p'tits gars du Québec, pour le Québec, et surtout... pour lui.

Mon Maurice (eh oui il s'appelle aussi Maurice) admirait religieusement, fidèlement son héros, en parlait à nos fils et nous racontait cet homme qui était pour lui le symbole du courage, de l'énergie, de la réussite et de l'humilité. Mon Maurice est aussi courageux, énergique, il a magnifiquement réussi dans son rôle d'époux, de père, de gestionnaire et, malgré toute cette réussite, il est demeuré humble et discret.

J'ose croire que quelque part, Maurice Richard a eu son mot à dire dans tout ça et que, de là où il est désormais, son souvenir pourra encore et toujours inspirer mon Maurice et le soutenir, tout comme les milliers de p'tits gars québécois dont il est et sera toujours le plus grand héros.

Merci Maurice Richard !

***Bibliothèque
et Archives
nationales***

Québec 

La Presse

28 mai 2000

Page A20 manquante